

A une exubérance

Jean-Michel Guyot

dans la RALM

www.ral-m.com

©2025 Jean-Michel Guyot

Tant va l'oreille qu'à la fin la musique se brise...

Et puis, il y avait cette préoccupation ancienne déjà qui voulait, audace sans nom, résumer le monde dans un mot, un seul, magique celui-là.

Ce mot aurait peut-être tout dit ; après, il aurait pu s'abandonner à sa rêverie polyglotte, parler au ciel enfin une bêche à la main dans le jardin de son enfance où le sacré l'avait environné en sa réserve infinie.

Cette philosophie de dormeur l'avait agité longtemps, sans une seule vérité au bout de l'allée.

Il avait fini par parler, même à lui-même.

Avant de se coucher, il pensait à sa vie à haute voix ; il prenait de bonnes résolutions qui auraient voulu résonner dans la pièce entière. Le sommeil passait par là-dessus, et tout était à redire encore une fois avec des mots de jour. C'était lassant.

Ses oreilles répercutaient trop de musiques dans l'espace restreint de sa sensibilité.

Il allait changer d'air ou bien agrandir les pièces de sa conscience gourmande, car c'était jusqu'à présent plus qu'il n'en pouvait supporter.

Ainsi va la rêverie musicale et se perd en son fond où, sourde confusion, tout fuse et infuse en tout un chacun, à la fin, tout bonnement se refuse, se cabre et s'envenime, sans jamais dégager la moindre chaleur, pensait-il en ce temps-là. Il lui fallait franchir le mur du son et parler enfin, à nouveau.

I.....	5
Dans la chambre.....	5
Freyja, la nuit.....	6
Dans un vieux verger.....	6
Un enfant.....	7
Un chemin de campagne.....	7
Des gerbes de blé.....	8
Après la pluie.....	9
La poésie.....	12
Poèmes.....	12
Dans le sillage.....	15
L'arrêt du cœur.....	16
Maudites échelles.....	18
A une exubérance.....	20
De proche en proche.....	21
Sur le fil du rasoir.....	23
Liberté, couleur de femmes.....	24
Fulgurances.....	25
Chemin faisant.....	26
Cheminer.....	29
A une voyageuse.....	29
Ligne d'horizon.....	30
Le bout du tunnel.....	31
L'Homol.....	32
Alpine.....	34
A une rivière.....	35
Le Grand Nord.....	36
D'ici.....	37
II.....	39
Préambule.....	39
Ombre et lumière.....	40
Un tapis.....	41

Les douces terres.....	42
D'hier et d'aujourd'hui.....	43
Fin de non-recevoir.....	45
Le gisant.....	46
Une vague de chaleur.....	47
De pont en pont.....	48
Un con textuel.....	49
Germaine.....	51
Max.....	52
Les neiges.....	53
Vita Nuova.....	54
Un grand malaise.....	55
Le grand verger.....	58
A pas de loup.....	59
La sphère.....	61
Dès l'abord.....	62
III.....	64
Manu.....	64
Chiens et chats.....	66
D'ombres et de lumières.....	68
Fantômes.....	70
A cheval sur ma pensée.....	71
Babel.....	72
Nihil.....	74
Monsieur.....	77
Un écrivain célèbre.....	79
Le bassin.....	80
A mi-chemin.....	82
IV.....	88
L'eau du moulin.....	88
L'autre.....	88
Par amour pour le Nil.....	89

Dans le vent.....	90
Aux bâtisseurs.....	91
V.....	93
Aasrunn.....	93
Mutatis mutandis.....	94
Utiseta at vekja tröll upp ok fremja heiðni.....	97
Hannah-Taniohokahopé.....	99
Fin de partie.....	105
VI.....	113
Des fruits d'alcôve.....	113
Ouvrir les yeux.....	114
Un mauvais rêve.....	115
Les couleurs de mon enfance.....	117
Mais qui donc a encore peur du rouge, du jaune et du bleu ?.....	118

I

Dans la chambre

Il y a, je la devine, assise sur l'aube étroite, l'immensité d'un soupir qui tarde à se proférer.

Moments de claire incertitude.

Le clair-obscur de la scène qui se joue achève de rendre l'aube improbable.

Mais le voilà.

Le soleil darde posément ses rayons, et d'aise, la terre s'ébroue, laisse échapper un soupir de délivrance dans le chant des oiseaux qui redouble d'intensité.

L'œuf solaire, en sa blancheur de coquille, éclate, se brise, déverse lentement son jaune sur l'aube mourante.

Instants d'appui durant lequel le jeu du ciel soutient la terre en son effort.

Les fesses de la femme renversée sur le ventre, en leur pâle rondeur de lune fendue que prolonge la flèche des jambes, voilà qu'elles frissonnent.

L'homme vient de pousser la porte de la chambre.

Une vague de lumière douce donne naissance au creux des reins.

La vague, en son ondulation, dévoile le triangle nerveux du dos.

La barre des épaules, cachée par l'abondance blonde de la chevelure, laisse entrevoir une puissance au repos.

Un léger souffle soulève continûment le corps endormi.

Le visage qui respire est invisible.

C'est comme si toute la couleur des lieux exsudait de la peau ; elle transpire dans l'air nomade, et se colore de nuances prises au merisier de la grande armoire, à la blancheur des draps froissés que tu as rejetés dans ton sommeil, à la grenade de la lampe de chevet.

La vision s'empare des mots qui s'emparent de la vision.

Bientôt, il sera temps de parler, mais l'homme s'attarde quelques instants - instants délicieux - dans l'embrasure de la porte.

Et la femme goûte la chaleur des rayons civilisés par les rideaux de mousseline qui frissonnent.

Le regard de l'homme la réchauffe.

La fraîcheur d'un baiser, bientôt, coulera de source, là, au creux de ses reins, avant que le visage de l'homme ne s'enfouisse doucement dans la fente sélène à la recherche du point d'oubli.

Elle se laissera faire quelque temps, immobile, puis, n'y tenant plus, elle se retournera doucement pour offrir à l'homme sa nudité rayonnante.

Freyja, la nuit

La nuit va et vient, égale à elle-même, même cet hiver où tout est gris ou alors presque noir, je ne sais plus, sauf chez toi, sauf avec toi, Freyja. Et puis un jour nous aurons...

Chut ! Je te dirai quoi plus tard, poussière.

Aujourd'hui, je veux respirer au bord de ce futur.

Je veux pouvoir reprendre doucement mon souffle, tu comprends ? et dormir un peu et te voir sourire à la musique qui jase dans ta maison. N'est-ce pas déjà beaucoup ?

Je crois bien que oui !

Dans un vieux verger

Dans un vieux verger, une petite fille ne lit pas un livre ; elle égrène un poème maladroit à la nuit qui vient. Elle a vu dans les feuilles toutes ratatinées de novembre un sourire rouge qui l'a fait rire aux éclats, et qui bouge encore dans l'horizon saturé de bleu. Un croissant de lune montrait le bout de son nez enrhumé malgré le soleil de midi.

Le ciel est trop bleu, pensa-t-elle, avant de se coucher. Demain, j'irai lancer mon mouchoir à la lune enrhumée. Je lui dirai merci pour toutes les histoires qu'elle m'a contées, et je demanderai au ciel de la couvrir un peu.

Un enfant

Un enfant, seul dans le jardin, joue aux nuages. Il ne compte plus, il respire ; il pèse ses mots tout neufs qu'il vient d'apprendre dans son livre d'écolier, et la mousse au chocolat de ses quatre heures qui viennent de s'écouler cerne le bleu de son jardin où maman hérisson et ses petits viennent de passer... Il les suivrait bien, mais il y a sa maman qui veille non loin. Il se souvient de ses mots forts qui résonnent encore dans sa tête : « Ne les dérange pas ! Sinon, ils ne reviendront pas » Il les verra demain et encore après-demain, c'est promis. Pour l'heure, il y a les nuages dans le ciel qui jouent à saute-mouton. Les nuages, son jardin, les hérissons, c'est tout un, avec sa maman à ses côtés et son papa qui va bientôt rentrer... Il voudrait bien les tenir dans sa main, les caresser, les cajoler, mais il faut les laisser vivre, chacun de leur côté, mais tous ensemble, dans sa grande maison au vaste jardin. Il ne mesure pas encore la chance qu'il a de vivre là, au milieu de ces arbres, de cette vigne qui court le long du haut mur de pierre... Il va rapporter à la cuisine un bouquet de fleurs de trèfle à sa maman adorée, lui faire ce présent tout simple pour la remercier d'exister.

Un chemin de campagne

L'image du chemin de campagne était celle qui s'imposait le plus souvent à lui, qui n'aimait pas voyager. Le chemin qu'il aimait, celui qu'il voyait dans ses rêveries, menait dans un bois ; il permettait aussi de rejoindre des champs et des prés qui entouraient le village de leur verdure. Ce chemin s'inscrivait dans un paysage familier qu'il avait sillonné des années durant en compagnie de son père. La petite maison de Brussey traçait une limite invisible entre lui et ce qui ne l'intéressait pas. Alors, et toujours, le monde était petit et beau sans qu'il fût besoin de le sillonner en tous sens. La marche était chose facile et agréable ; il suffisait de suivre le chemin, de se laisser porter par une envie de grand air et de verdure... Le chemin de campagne, le sien, ramenait le paysage à sa sage existence, à sa présence toute simple, une présence à la mesure des hommes qui avaient contribué à le façonner pendant des générations. Il n'y avait rien ici de titanesque et de grandiose. On évoluait dans un élément calme ; rien ne venait se surajouter à la présence pure et simple des hommes de la terre dans ce paysage qui appelait la respiration plus que l'admiration... Le chemin n'était pas à l'abandon ; il était laissé à la discrétion du vent qui le berçait et des arbres qui le bordaient, comme pour rappeler à ceux qui l'empruntaient qu'on ne faisait que l'emprunter ; tout au plus pouvait-on y laisser une empreinte, à condition qu'elle fût discrète et respectueuse du paysage. C'est la volonté et le travail des hommes qui l'avaient produit là où il était désormais. C'est autour de lui que le paysage s'organisait, s'étendait, prenait son sens. Il était la trace durable et même vivante d'une volonté ancestrale, le fruit d'un labeur acharné à des fins de survie. Il ne fallait jamais oublier cela quand on cheminait en sa compagnie. Ce chemin n'était que ce que les hommes en avaient fait, au fil du temps. Il n'était pas menacé. Une idée courait dans son esprit quand il l'empruntait ; il sentait, chemin faisant, que l'univers était la loi, oubliée des hommes perdus dans leurs tâches, une loi dictée aux hommes par d'autres hommes, une loi qui se rappelait à eux quand tout allait de travers dans ce monde fou furieux... Le chemin était ce trait de désunion qui unissait l'homme à son milieu naturel où il puisait signes et réconfort, pain et vin, culture et richesse intérieure autant que

matériaux de construction, gibiers et bois de chauffe... Ainsi allait le chemin, à travers champs et bois ; il ne comptait pas les heures. La cloche s'en chargeait qui avait charge d'âmes, et qui, frileuse, toujours frileuse et grêle, ponctuait le travail ou la rêverie des hommes de ce pays. Le chemin filait à travers champs, été comme hiver, ouvert à tous, petits et grands, travailleurs ou oisifs. Il faisait bon vivre dans sa proximité ; il faisait le lien avec la forêt sombre qu'on devinait proche, toute proche, à l'arrière-plan...

Des gerbes de blé

Des gerbes de blé à pleines brassées, et le bonheur de la paysanne.

Elle avait de l'or plein les yeux... Lui, acquiesçait à cette image d'ancien temps. La fatigue était loin désormais des bras de la paysanne ; elle avait gagné son esprit pour en faire cet être las et fourbu, qui pliait sous le chagrin. L'or dans ses yeux avait fui vers d'autres rives, d'autres champs. Elle se tenait debout dans le pré, les deux mains sur ses hanches. Elle formait une anse d'ancien temps où la fierté était de mise. La lumière du soleil couchant la faisait toute droite ; son ombre démesurément allongée mangeait la nuit toute proche. Elle avait de la lumière dans les yeux pour affronter le soleil couchant. La nuit gagnait son corps de lumière ; qui, de la lumière ou de la nuit, frangeait sa robe de tant de frémissements ? Le vent tremblait dans les plis de sa robe. Ses chevilles bien droites et nues jetaient une lueur si pâle, si pleine de tendresse que l'herbe noire alentour lui faisait des chaussures de satin noir... Etrange lumière que cette lumière déclinante qui la faisait plus belle encore qu'en plein jour ! Ses vêtements odorants exhalaient la pomme et l'orange dans le pré où le rouge et le noir se livraient un combat dérisoire, le combat d'un soir qui chasse la nuit devant lui, pour que renaisse, demain et toujours, le matin calme, approprié à cette chance qu'elle avait d'être ce grain de lumière qui saluait le temps qui la faisait, la défaisait, la refaisait, jour après jour, dans la servitude des tâches, plus noble, plus fière, plus odorante encore que ce pré où elle venait cueillir le thym et la sarriette, les jours de fête... Le chagrin s'en était allé dans l'odeur qui montait du pré. Son corps exalté frémissait à l'approche certaine de l'homme qui viendrait la prendre. L'homme viendrait la prendre pour la rendre à la nuit tendre ; il lui ferait don de son corps pour augmenter encore son autorité sur une nuit et un paysage, qui s'estompait tout à fait, pour faire place à l'enchantement de sa nudité d'orage... Autorité bienvenue, malmenée par ce chagrin qui courait dans le temps. Elle s'était dévêtue. Il faisait tout à fait nuit. Les grillons chantaient encore ; des froufrous dans l'herbe amusaient son oreille aux aguets. Elle entendait les pas de l'homme dans l'herbe fraîche. Il avait le pas léger d'Hermès. Elle, l'Aphrodite chtonienne, veillait sur cette terre brûlée qui la verrait bientôt se rouler dans la fraîcheur de l'herbe noire. Elle avait fermé les yeux pour mieux entendre les pas de l'homme aux souliers de vent qui, bientôt, lui ferait face comme on salue la beauté qui passe et repasse, la beauté agrippante qui montait des jambes pour envahir tout le trait du corps, et qui, d'élan en élan, s'apprêtait à exhumer un cri d'aurore...

Après la pluie

Une attente, au bord des larmes.

Comme au bord d'un fleuve une femme dressée lève le bras vers l'autre rive, en signe de reconnaissance.

Il a plu, c'est un air encore saturé d'humidité qui flotte sur les rives. La brume dérive lentement d'une rive à l'autre. Elle se déchire déjà pour laisser transparaître, çà et là, les premiers rayons jaunes du soleil de midi, encore caché dans la brume qui se lève lentement.

La brume se déchire, se détache d'elle-même par lambeaux légers à mesure que l'air frais se réchauffe aux jaunes rayons du soleil de presque midi.

Et tout est lent.

La pluie, elle aussi, était lente comme si elle ne tombait pas, elle était lente comme si elle était montée de la terre pour arroser le ciel...

Un passant approche. Ce n'est encore qu'une silhouette grise sur un fond encore gris.

Mais la grisaille s'estompe à mesure qu'il approche, comme si elle décidait de lui céder la place, mais peu à peu, comme il sied aux êtres de son rang.

Leur complicité est réelle. Rien de féérique pourtant, c'est seulement que la grisaille s'estompe à mesure qu'il approche.

Elle se détache réellement de lui à mesure qu'il avance. Une lumière se fait jour autour de lui, le nimbant de mystère, mais je ne discerne rien d'inquiétant, ni de sombre dans cet homme indiscernable que cerne la lumière automnale...

La lumière du jour qui s'est déjà levé hésite encore à le révéler, mais il n'y aura pas de combat entre le jour qui éclate et quelque nuit froide dont il serait le messenger involontaire.

J'en suis sûr à présent : la lumière aime cet homme autour duquel s'attardent, mais de moins en moins, des relents de grisaille. Le gris lui va bien, mais déjà le soleil brûle de l'habiller de lumière tendre.

Il approche lentement, elle l'a reconnu depuis un moment déjà. Elle fait signe à cet homme qui prend un bain de lumière grise ourlée de jaune. Sa poitrine se soulève légèrement dans l'air frais. Son bras est encore levé, elle l'agite doucement, comme s'il était complice du vent qui se lève, chasse doucement la brume en caressant ses joues.

Entre elle et lui, la majesté d'un fleuve calme, ses eaux lustrales, si lentes qu'elles semblent arrêter le temps pour fixer cette image d'une femme au bord du fleuve, les larmes aux yeux maintenant, et qui regarde approcher cet homme qu'elle connaît de longue date. Les joncs frémissent dans le vent.

Le fleuve, c'est moi, l'homme et la femme, c'est eux. J'ignorais leur existence à tous deux jusqu'à maintenant. Maintenant est tout ce qui reste depuis que l'homme approche.

Il y a cette femme droite, immobile, le bras encore levé en signe de reconnaissance, qu'elle agite doucement dans la direction de l'homme par-dessus moi qui suis et qui fuis, dans le même temps, les deux rives.

A moi, il n'est pas donné de m'arrêter, mais je puis fixer cette image fugace pour peu qu'un troisième homme passe par là. Cet homme est là, il passe tous les jours, il est caché derrière les joncs qui frémissent sous la brise.

J'ignore son nom. Il vient là depuis si longtemps regarder mes eaux s'écouler lentement. Il respire lentement, calmement. Il s'imprègne du paysage qui se dessine autour de moi. Il tient un carnet de dessin sur ses genoux.

L'homme qui s'approche et la femme qui lui fait signe ignorent sa présence. Il est fasciné par la beauté de cette scène presque immobile. Son pinceau coule sur le papier comme je coule à travers rives, sa main frémit comme les joncs frémissent sous le vent...

Sur le papier apparaissent deux silhouettes : l'une est grise et lointaine, sur mon autre rive, et presque bleue, l'autre est immobile, bleutée légèrement, le bras levé en direction de l'homme qui s'approche. Un jaune d'automne les nimbe maintenant tous les deux.

Rien de figé dans cette image fixe en mouvement ! Le ciel m'est témoin, à mesure qu'il s'ouvre à la lumière parcheminée d'azur laiteux, striée de jaunes rayons, timides encore.

C'est le bonheur qui coule sur le papier comme les larmes coulent sur les joues de la femme au bord du fleuve que je suis qui coule entre deux rives...

Bientôt, l'homme abordera la rive opposée à la rive où se tient la femme ; il lui faudra encore traverser le fleuve pour rejoindre celle qu'il aime et qui l'aime. La barque est prête pour la traversée.

Le troisième homme s'est levé, il a fini. Il repart laisser en paix ceux qui s'aiment. La femme s'est retournée, elle l'a entendu. Les joncs ont craqué sous son pas léger. Il s'est éloigné sans un mot pour ne pas l'effaroucher. Il a fait son travail d'homme d'éternité. La femme a reposé son bras droit le long de sa hanche, puis elle a croisé ses deux bras sur son bas-ventre.

Le troisième homme est loin, son travail accompli. Je vais faire le mien, porter cet homme vers cette femme et leur offrir à tous deux ma rive opposée.

La vie, la vie s'écoule dans cette image qui se reflète en moi qui coule lentement. C'est le soleil qui brille à nouveau, après la pluie...

Le ciel est tout à fait bleu, une légère brume flotte dans l'air. La barque approche, les vaguelettes clapotent. L'homme, maintenant tout à fait discernable, sourit à cette femme en larmes.

La joie, c'est la joie qui le soulève de la barque quand il accoste. Ils s'étreignent, puis s'embrassent sans mot dire le long du fleuve. Il est midi.

Je puis continuer ma route qui repasse toujours par les mêmes points.

Ils vont s'éloigner, vivre leur amour loin de moi.

Le troisième homme est loin, lui aussi.

Je le sais : il reviendra, il s'assiéra non loin de moi, quelque part au milieu des joncs, demain et encore après-demain. Je ne serai plus le même, mais je reviens toujours au même. Je crois que c'est ce qu'il aime avec moi qui accompagne sa main qui fait glisser le pinceau sur son papier.

Entre nous, il n'y a que du vent et des joncs qui vibrent dans l'air, l'air frais du matin à l'aube, puis l'air chaud qui lui monte aux narines.

Cet homme peint et dessine avec ses narines, il entend avec ses yeux, il regarde avec ses oreilles. Ça coule de lui à moi et de moi à lui sur le papier, et très haut dans le ciel, le ciel s'étonne. Lui aussi est de la fête.

Les choses viennent d'elles-mêmes en sa compagnie. Seuls les êtres vont et viennent sur mes rives. Ils me traversent aussi, ils se saluent, s'embrassent ou se combattent...

Seul le troisième homme passe et repasse par moi. Il est le troisième œil de la sagesse en marche. Je l'accompagne en pensée où qu'il aille.

Pour une éternité, je coule dans son pinceau. Quand la palette d'encre sera rangée, quand il sera vieux, quand la mort l'aura frappé, il restera de lui ce qu'il a fait de moi avec moi.

Deux amants, et puis d'autres encore, innombrables, loin de mes rives, cette fois, regarderont les gestes de cet homme qui couleront sur le papier comme au premier jour de notre rencontre, dans les joncs, sur ma rive droite. Tous se reconnaîtront dans cette vie de l'image qui imagine la vie.

C'est un passeur de souffle, une image calme. Son regard aérien souffle un vent de terre et de ciel sur le papier blanc, qui garde la trace de mon passage en lui.

Plus de passé, rien que sa présence, aux côtés de moi qui serai loin, mais tout proche, sur la feuille...

Son œuvre est un fleuve, et je suis ce fleuve qui aura passé à travers lui, pour donner aux hommes l'occasion d'être eux-mêmes face à l'immensité du ciel qui se mire en moi.

Je passe, le ciel, aussi, passe. Le troisième homme peint, il mourra, puis disparaîtra, son œuvre faite. Que restera-t-il alors ?

Ses gestes calmes, et l'ampleur d'une lumière, et la clameur silencieuse ou batailleuse de la vie des hommes et des femmes qui ont fréquenté mes rives, soucieux du lendemain ou insoucients comme l'air frais du matin calme...

Je ne suis là que pour donner à toutes et tous le goût de vivre, quoi qu'il advienne.

Le troisième homme a compris cela qui se tient quiet aux bords du fleuve que je deviens. Cet homme est mon frère en merveilles. Il les tend aux autres hommes pour leur en faire don.

Je me donne à ce don que le troisième homme fait aux autres hommes. Lui aussi se donne à moi. Il m'offre son regard pénétrant, la hardiesse tendre de ses gestes, la saveur du paysage qui s'attarde sur mes rives.

Jusqu'à son dernier souffle, il sera là de bon matin, pour faire de moi ce qu'il verra et entendra à travers moi. Mais à la fin, je m'efface, je le laisse à son jeu, à ses gestes.

Il est ma mémoire vivante qui vivra dans la mémoire des hommes et des femmes de ce monde...

La poésie

La poésie, elle aussi, à l'image de la rivière de son enfance, dessinait des méandres boueux et odorants ; elle dessinait un paysage intérieur où partir à la rencontre de souvenirs enfouis si peu profondément qu'un sourire affleurerait volontiers à la surface de ses rêveries. Le visage, bientôt, regagnait sa demeure de lumière ; il suffisait pour cela qu'il posât ses yeux embués de larmes sur le paysage qui l'avait vu naître. Le visage, alors, virevoltait dans l'air du matin.

Une chaude matinée ensoleillée commençait. Il pouvait repartir de plus belle. Ses mots rebondissaient sur des souvenirs où la tendresse l'emportait sur tout. Il sentait en lui une présence qui n'en était pas une ; le mordant des souvenirs, bientôt, s'estompait. Il fallait continuer à vivre dans cette lumière qu'il avait héritée du passé du monde.

Poèmes

Dans ses recueils de poèmes, les phrases paraissaient d'abord engourdis sous le froid du regard qui se frayait un chemin dans un paysage de papier glacé. Puis, très vite, au bout de quelques lignes, venait le moment si agréable à retrouver, l'habitude revenait du papier qui se réchauffait sous ses doigts. Le livre avait une odeur de bon papier et de colle fraîche... Il pouvait alors se livrer entièrement à la chaleur, douce chaleur, du poème qui ne tardait pas à darder ses rayons jaunes. C'était comme si la page se couvrait de bouton d'or sous le vent de mai...

Ton ouvrage est loin d'être parfait, mon cher.

Il y des coulures qui te font une chevelure qui s'enroule autour de tes mots souriants.

Ton ouvrage frémit, s'ouvre aux vives coulures, vibre d'allant. Coulures et couleurs emmènent l'ouvrage jusqu'aux portes des Enfers.

Elles finissent par former une chevelure digne d'un autoportrait de Dürer. L'espace de quelques instants, tu revisites l'histoire de la peinture ; Jackson Pollock s'invite dans une toile de Cranach, et tu suis le mouvement. Tes mains enchaînent les maladresses, tissent des liens ténus entre des pigments, des figures, des ombres et des lumières.

Pour un peu, tu abandonnerais en rêve ta peinture pour une saine littérature, mais le réveil n'est jamais rude : tu te sais tissé de mots, tu sais, par ailleurs, dans l'ailleurs, que tes mots frémissent d'images, ne se donnent tels que pour visiter l'en deçà des images, soit la source invisible-inaudible qui court dans tes mains.

Tes mains, ce faisant, ne traduisent rien, ne se font l'écho d'aucun signe avant-coureur, pas plus qu'elles ne se plongent dans un passé révolu condamné aux mythologies et à leurs fables. Elles accompagnent un mouvement en profondeur qui sourd à la surface des choses que tu touches et qui te touchent.

Libre à toi alors d'entrer en résonance avec ce mouvement, sans pour autant jamais prétendre en rendre compte de manière exhaustive. Les correspondances, arbitraires et toujours aléatoires, s'enchaîneraient si bien, si tu croyais une seule seconde à cet influx nerveux. Tu comptes sur tes dix doigts les moments de grâce qui abondent. Ton arithmétique se limite à cet horizon arborescent.

Des mots sur la langue au bout des doigts, c'est le long de cette corde raide que tu jalannes tes joutes éphémères. Cette corde de longueur indéfinie n'a rien d'une chaîne destinée à enchaîner le regard, à fasciner les auditoires muets dans des salles surchauffées.

Ta navigation sans route maritime préétablie, sans portulan, sans équipage ne pose aucun chaînon sur le fond des mers. La corde à sauter de ta faconde tient dans la main des dieux, tu en ignores et le commencement et la fin, tu te contentes de bondir par-dessus en maintenant l'allure vive qui te caractérise, car, tu ne t'y trompes pas, tu cours sans cesse.

Au royaume des frustrés, l'amertume est une reine sans couronne. Un sang bleu ne court pas dans tes veines. Tu n'appartiens pas à cette engeance maligne qui peste à longueur de journée contre son sort, mais tu le reconnais bien volontiers : le malheur est roi en ce monde, aussi, chaque action, chaque prise de parole, dans la modestie des jours, se doit, selon toi, d'aller dans le sens d'un sourire, d'une conciliation, d'une réconciliation, d'un but, même modeste, à atteindre en commun en fédérant le plus de bonnes volontés possibles.

Ce n'est pas que tu manques foncièrement d'énergie, et surtout, surtout tu ne regardes jamais à la dépense, tu ne ménages jamais ta peine, mais, l'âge venant, tu tentes par tous les moyens d'orienter tes dépenses non pas vers ce qui est utile et agréable mais vers ce qui te paraît susceptible en ce monde d'abolir les frontières, les barrières mentales, les a priori qui fonctionnent comme autant de seuils infranchissables.

C'est vrai que, vues de loin, par-dessus les remparts, les maisons sont belles, les jardins bien entretenus, les gens presque souriants. Cette beauté bien ordonnée grouille de haine à ton endroit, tu le sais.

De temps à autre, pendant les périodes de grande tension, des roquettes s'envolent et viennent se fracasser sur un de tes champs. Parfois même, c'est une maison qui est touchée voire détruite.

La paix se fait attendre. La paix ne peut attendre.

C'est dans cette tension tentaculaire que tu te débats. Tous tes muscles se tendent, mais tu n'es pas déchiré pour autant, tant s'en faut. Faire de toi un monde en t'alignant sur toutes les positions possibles en absorbant toutes les opinions, tous les discours, toutes les idéologies anciennes ou nouvelles, recyclées ou apparemment inédites, voilà qui t'absenterait à toi-même, semant la confusion en toi et autour de toi.

Le juste partage des eaux te sauve de cette tentation qui passe tes forces, et de loin. Planté sur ton petit bout de terre, tu es bien conscient que d'autres territoires entrent en résonance avec le tien. Il te faut avoir l'oreille fine pour capter le moindre frémissement. Ton âme, si l'on peut dire, est

invariablement côtière. Tu es un littoral à toi tout seul, bien que tu résides loin des côtes, et quand ta parole tutoie les cimes neigeuses, c'est toujours à la plaine que tu penses. Il en résulte, bien sûr, quelques désagréments.

T'en tenir à une seule parole est impossible, car tout se tient.

Ton ubiquité n'a rien d'une façade richement illustrée. Tu virevoltes tout en maintenant vive la capillarité souterraine de ton Dire qui s'alimente à toutes les sources visibles et invisibles qui courent sous la surface des terres.

L'arbre en majesté n'est jamais isolé, il ne trône pas dans la forêt, il vit et s'étend et pousse en communiquant constamment avec les autres essences.

Un instant, tu te retournes sur ton passé. Tu revois la mer, tu replonges enfant dans la calanque en compagnie de ton père et de son meilleur ami. Marseille rime avec soleil. Tu aimes de tout ton cœur cette ville solaire, et plus encore tes nages dans les eaux violacées des calanques.

Améthystes des mers, les oursins, et que vif est l'air que tu empoignes à pleins poumons, lorsque tu remontes à la surface pour reprendre ta respiration !

Le monde, dans ces moments-là, se suffit à lui-même. Il te porte, les vagues ballottent ton corps, tu t'enfonces à la brasse dans des eaux plus profondes, le soleil y scintille à la surface des eaux.

Tu aimes ces moments d'allégresse où l'espace qui t'accueille le temps d'une nage en plongée t'offre toutes ses dimensions. Avec ton masque et ton tuba, tu nages en sous l'eau de rocher en rocher, foulant de temps à autre, un bref instant, le sable frais qui se soulève puis retombe mollement, mais déjà tu es un peu plus loin.

On dirait que la mer ne fait jamais assez de vagues. Cela finit par faire des vagues et par se savoir. Les esprits chagrins s'en saisissent et s'en émeuvent outre mesure, ajoutant ainsi à la confusion générale qui prévaut en ces temps troublés.

Tu pars alors dans l'intérieur des terres.

Tu as soif de garrigue. Les genêts en fleur tutoient la brise marine. La mer n'est jamais loin. Ici voit fleurir l'alors. Les temporalités se brouillent, et c'est bien ainsi.

Sourcier à tes heures, tu marches de longues heures dans les solitudes. Partout frémissent des sources invisibles. Redescendu au village le plus proche, tu t'enchantes à la vue d'une fontaine bien vivante.

Mais te voici maintenant à nouveau en pleine forêt, à mille dieux des temps passés.

La sylve lutte pied à pied contre la chaleur devenue étouffante.

Quelque jour, ton combat s'arrêtera là.

L'image du flambeau à transmettre aux générations futures serait bien mal venue en de telles circonstances. Une lance d'incendie ferait tout aussi mal l'affaire.

Combattre l'eau par le feu, oui, bien sûr, et inversement.

Il te faudrait être un dieu pour cela.

Tes poèmes lunaires, quoiqu'ils disent, reflètent les levers et les couchers de soleil, ses ardeurs invincibles, sa douce lumière aussi sous une treille une certaine fin d'après-midi d'été dans les Cévennes, et jusqu'à ces nuits claires les jours de pleine lune.

Au soleil de midi, la flèche de la petite église a fière allure. Tu lui préfères tout de même le chant des Elfes. Esprits de la forêt rejaillissent sur toi.

Etoiles, les nuits d'hiver, se chargent de givre et bois craque vivement dans le feu, dans le froid.

Tes mains dans la terre grasse plantent et replantent toujours les mêmes vieilles graines. Le printemps venu, elles se refont une jeunesse, poussent et poussent tant et si bien qu'un nouveau monde peu à peu éclot.

Un grain de folie traverse le ciel nocturne, une étoile filante fleurit un court instant, et tout reste encore à dire, après qu'elle est passée dans ton champ de vision.

Erratique jamais le chant des étoiles ni non plus celui des oiseaux.

Ainsi va.

De cycle en cycle, tu arpentés ton petit bout d'univers à taille inhumaine.

Ne te formalise pas, s'il t'arrive de croiser sur ta route quelques géants prompts à fustiger les étoiles parce qu'ils les trouvent décidément trop lointaines.

Dans le sillage

Dans le sillage herbu, je n'ai vu qu'herbes folles foulées à la hâte mais avec une grande régularité, aucune herbe n'ayant été épargnée par le massif passage.

Le passage pouvait correspondre à la taille d'un sanglier. Troublant sillage ainsi pratiqué car droit absolument, sans détour aucun, comme si l'animal fureteur par nature avait suivi une proie qui aurait fui en droite ligne.

La proie aurait ainsi déterminé la trajectoire du prédateur, ce qui ne laisse pas d'interroger sur sa nature exacte.

Troublant aussi, ô combien, l'arrêt brutal du sillage comme si la bête de proie s'était arrêtée net en plein pré et s'était évaporée : en effet, nulle trace ensuite ni alentour.

Ni festin ni carnage, rien de rien.

*

Dans le sillage éblouissant, j'ai lancé les graines.

Toi, figure de proue d'un monde invisible, que cherchais-tu donc à l'avant du navire, sachant que de toi ne subsistait que le long sillage écumant ? Pour toutes traces dans l'éphémère de ton sillage, la blanche écume saline. Son souvenir aussi bien.

Arpenter le pont ainsi durant des heures et des heures, aveuglé par l'éblouissante proue et tenté d'en finir en me jetant dans le sillage de l'éphémère, comme si dans le sillage était appelée à se résoudre l'énigme sans nom de ta quête.

Prouesse que je n'ai pas tenu à tenter, tant la mer était houleuse et la sauvegarde du navire mon souci premier.

*

Laisser des traces, mais lesquelles, et pour quoi faire ?

Beaucoup de grands hommes encombrant les dictionnaires, leur dernière demeure.

On évalue volontiers de nos jours l'importance d'une personne aux nombres de pages qu'elle comptabilise sur Internet, référencées par l'incontournable Google.

Je me souviens de ce poète avec lequel j'avais échangé quelques mots avant qu'il ne lise ses poèmes lors d'une lecture publique organisée par les Editions des Vanneaux en Picardie, tout fier de pouvoir faire état de plus de cinq mille références sur le Net.

J'ai oublié son nom, mais je garde en mémoire le souvenir narquois mais si plein de contentement de l'homme.

L'arrêt du cœur

Quand Max mit son cœur dans la balance, il s'aperçut que cette dernière penchait dangereusement à droite, tandis que son cœur s'obstinait à battre à gauche.

Un déchirement s'ensuivit.

Sa poitrine déchirée enflait comme sous l'effet d'une bombe, alors il bomba le torse, espérant traiter le mal par le mal, mais rien n'y fit. La poitrine enflait, le déchirement persistait, indolore, mais extrêmement préoccupant.

Max menaçait de devenir une baudruche que la plus petite épingle eût fait éclater en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Qu'allait-il devenir ?

La balance ne pouvait mentir, et son corps non plus : il avait bel et bien le cœur à gauche, mais la balance, elle, penchait à droite.

Il avait bien essayé de rétablir l'équilibre en donnant plus de poids et même de gravité à ses propos, rien n'y avait fait : la balance penchait invariablement à droite, indiquant par là que son cœur penchait à droite, bien qu'il en eût.

Il fallut convoquer une assemblée nombreuse pour en débattre sérieusement.

En un clin d'œil, ce fut fait.

Les chers souvenirs affluaient de partout dans sa mémoire parcheminée. Si fertile, elle ressemblait aux vagues nombreuses ; chaque vague, suivie d'une autre, et ainsi de suite, vous

connaissiez la suite, mais aucune ne mourait. Toutes refusaient de mourir. C'était inédit et fort inquiétant.

Le colloque menaçait ainsi d'être sans fin, l'assemblée étant appelée à toujours grossir et enfler, peut-être indéfiniment, et même à l'infini. Qu'allait-il faire de toutes ces vagues ? Et surtout qu'allaient-elles faire de lui ?

Processus intrigant qu'il fallut stopper net pour éviter l'inflation des témoignages, la pléthore des points de vue, l'anarchie des souvenirs enfouis qui se bousculaient au portillon de sa conscience qui n'en pouvait mais.

Il ferma les yeux, laissa venir à lui tous les souvenirs imaginables, puis il leur dit, tandis que d'autres affluaient encore et encore : messieurs-dames, il vous faut élire des représentants, si vous voulez vous faire entendre de moi, car, enfin, je suis votre souverain.

Aussitôt, la belle assistance mouvante se figea. Le flux cessa. On vit même quelques vagues rester en suspens dans l'océan soudain gelé.

La ruse avait fait son effet.

Loin de lui l'idée de hiérarchiser ou de classer ses souvenirs. Cette valetaille ne lui disait rien qui vaille. C'était sa façon bien à lui de n'attacher qu'une importance très faible aux poids qui pesaient sur sa vie déjà longue.

Il ne s'en remettait qu'à son jugement en écoutant son cœur.

Dans ce fatras de souvenirs, il eût été bien en peine de distinguer le vrai du faux, l'image vive de la reconstruction bricolée de toute antiquité ou de fraîche date.

Son enfance sage n'avait qu'à bien se tenir. Sa jeunesse terne aussi, et son âge d'homme, si multiple, n'était pas en reste. Tous étaient perplexes. Il leur fallait s'entendre, mais comment ?

Tout ce débat, notez bien, avait lieu dans un cœur gros comme ça qui battait la chamade.

Il n'aimait pas la musique militaire, n'appréciait guère non plus la sacralisation du rythme à trois temps qui négligeait trop de possibles. Il n'aimait ni les rythmes martiaux ni les décrets émanant de puissances soi-disant supérieures, appelées par on en sait qui à régenter ses goûts en matière de musique et de saine politique.

Il lui fallait donc faire taire son cœur en lui intimant la nécessité vitale de battre tranquillement, sourdement à la rigueur, mais sans s'affoler, sans rompre les attaches avec la délicate sérénité de qui, se sachant émotif en diable, tient à se maîtriser pour ne pas tomber dans cet excès de soi qui donne de la honte.

On en resta là.

Les souvenirs, incapables de s'accorder sur un digne représentant, restèrent là à flotter, car ils étaient devenus légers comme des plumes. Désagréées, les vagues de souvenirs, ouf.

Le froid aidant, ils poudroyaient doucement, et le vent, dans son agacement, ne tarda pas à les chasser vers des lointains qui n'intéressaient pas Max le moins du monde.

Il sentit son cœur revenir à lui. Il battait à nouveau lentement, avec la régularité d'une horloge tranquille.

Et sa poitrine respirait calmement, sans heurt ni soubresaut, privée absolument de toute inquiétude. L'inflation avait cessé, le déchirement aussi.

Bien ancré à gauche dans sa poitrine, son cœur ne penchait plus à droite.

C'est la balance qui penchait, mais cette balance, qui l'avait construite, et avec quel matériau de fortune ou d'infortune ?

C'était la question à ne pas poser. Elle désintégra la balance.

Exit la balance.

Il ne ressentait plus aucun poids dans sa poitrine. Le rythme régulier de son cœur en avait fini avec les pensées surnoises et les souvenirs trompeurs.

Son souffle égal épousait l'air environnant.

La campagne riante était rentrée en lui sans heurt. Elle et lui faisaient à nouveau jeu égal dans l'économie de l'être.

Max pouvait reprendre sa marche tranquille le long du chemin de campagne. Un arrêt du cœur n'était pas pour demain.

Maudites échelles

Sur une vaste, trop vaste surface poudreuse aux coloris indistincts, miroitants, ternes à en pleurer à certains instants, joyeusement lumineux à d'autres,

En un mot : fausse,

En quelques mots : fausse comme saurait l'être un arc-en-ciel vapoureux qui se pâmerait devant un miroir déformant,

Sur une vaste, trop vaste surface poudreuse pleine de fausseté où la couleur semble fuir la couleur, d'où ce clignotement incessant qui agace les yeux, j'aperçois nettement des échelles blanches par milliers plantées dans le sol poudreux à bonne distance les unes des autres et bien droites, toutes fières, dirigées qu'elles sont vers le ciel,

Des échelles par milliers jusqu'à l'horizon, peut-être au-delà, où que je porte le regard, à l'exception de ce derrière moi d'où je proviens.

Écœurant spectacle vu de loin, alors qu'est-ce que ce serait de près ? Personne n'ose s'y aventurer, mais peut-être suis-je seul à voir et les échelles rivées vers le ciel et la vaste, trop vaste surface qui miroite, poudroie, chatoie, un peu tout ça, mais alors affublé du signe moins.

Pas envie de savoir de quelle matière elles sont faites, en tous cas certaines paraissent en guimauve, sur le point de ployer sous leur propre poids, d'autres ont la dureté du verre vues de loin, elles ne sont peut-être qu'en sucre d'orge.

J'aimerais que le ciel, là, d'un coup, nettoie tout ça, rince le paysage, noie les échelles sous un déluge, qu'enfin le feu du ciel venu d'en haut nous serve à nous les hommes à revenir à une douce horizontalité absente de nos horizons quotidiens.

Mais non, le ciel reste impassible, les échelles demeurent bien en terre tournées vers le ciel qui s'en fout.

Qui les a plantées là ? à quelles fins ? Trop tôt pour le dire.

Je me figure que chaque barreau représente un niveau de confiance en soi supérieur, les spiritualistes diraient : un niveau de conscience supérieure, comme si le psychisme humain était stratifié. Je laisse nos neurologues en discuter, la question ne m'agite pas.

Un niveau de confiance en soi gagné sur les autres qui restent en bas, ne gravissent pas aussi vite ou assez vite les précieux échelons. Dans une autre vie, j'ai dû être gratte-papier, rond-de-cuir, fonctionnaire zélé, si j'en crois le dégoût que m'inspire le spectacle de ses échelles d'un blanc éclatant, tantôt pour ainsi dire molles, tantôt raides comme du verre.

Mais où sont les postulants ? Je ne vois personne alentour. Personne n'approche pour se saisir d'une échelle et commencer la grimpe.

Ça vire au cauchemar éveillé, cette métaphore élastique, un brin visqueuse. Voilà donc qu'elle se refuse aux métamorphoses, s'accroche à ses bords, recouvre tout l'horizon bouché qui se soulève de partout, comme si je devenais un bout de barbaque que le boucher emballe prestement, après l'avoir jetée sur la balance pour en augmenter fallacieusement le poids et ainsi rabioter quelques sous. Et hop enlevé, c'est pesé.

Je recule de quelques pas, horrifié, et je sens aussitôt le sol se dérober sous moi. Le sable se craquèle, se désagrège par morceaux d'abord avant de devenir un sable fin, extrêmement fin bon pour un sablier.

Ce faisant, exclu de toute action, j'entends une voix familière qui m'exhorte de ne pas désespérer. Elle vient de ma prime enfance. A l'époque les échelles servaient aux grenouilles et aux gens pour cueillir les cerises. Aux pompiers aussi. On les admirait fort ceux-là. Maintenant, ils font un peu peur, n'inspirent plus toute confiance, comme les flics, je ne vous parle pas des gendarmes. Elle m'a frappé, cette histoire de pompier pyromane qui avait mis le feu aux caves de mon immeuble quand j'étais gamin. Mais bon, quand même, les échelles, dans l'ensemble, on les utilisait à bon escient, alors que maintenant c'est une autre histoire qui commence.

Je recule encore de quelques pas, pas envie d'être absorbé par une espèce de sable mouvant, on ne sait jamais, et chose curieuse, voilà que je vois le sol se craqueler partout sur la vaste, la trop vaste surface, la plaine si vous voulez.

Le sol tremble, pas très rassurant. Je recule encore de quelques pas. Une à une, les échelles s'enfoncent dans le sol lentement, à des vitesses variables, peut-être en fonction de leur taille - il en est de gigantesques, d'autres qu'on dirait faites pour des nains - et de leur poids, mais je n'ai aucune envie d'aller vérifier la validité de ma théorie.

Une voix me souffle que là où les échelles de valeur sévissent à des fins de domination l'atmosphère est tellement lourde, tellement pesante que tout tend à s'effacer, à ramper au sol, à se confondre avec lui jusqu'à disparaître sous lui, à cette nuance près qu'en quelques minutes le sol lui-même se dérobe, devient irréel.

Je sais maintenant que les échelles ne sont pas solubles dans l'alcool.

Je vais soigner ma grippe, repasser par là plus tard et voir où le rêve en est. Je lui ferai une place dans ma tête s'il me plaît.

Entre-temps, je compte bien m'être débarrassé de toute nostalgie, car enfin m'est venu très vite à l'esprit que les échelles de valeur, si elles ne sont pas vieilles comme l'humanité, constituent tout de même une des plus vénérables métaphores liées aux pouvoirs en place que des factions rivales, des anciens et des modernes, des sages et des fous se sont de tous temps disputé.

Je les voue tous autant qu'ils sont à la disparition.

A une exubérance

C'étaient toujours les mêmes mots qui sortaient d'elle. Elle n'était plus ce buisson de roses sauvages qu'il avait naguère connu.

Quoi d'étonnant alors qu'il cherchât dans les musiques aimées à retrouver ce fouillis entêtant de feuilles et de fleurs, cette harmonie intacte de l'aubépine en fleurs et de l'églantier, du sureau et des viornes qui bordaient les rives des rivières de son pays ?

Il lui fallait laisser la vie aller à la vie, ne jamais l'enfermer dans un jardin trop sûr, tout en cultivant cet amour des enclos et des limites qui protègent de la malveillance, qui, faisant jalons et donnant repères, assurent à qui vivait dans sa proximité accueil et respect, salutation et amitié.

Ainsi pourrait fleurir à sa guise une parole trop longtemps contenue, librement consentie dans la paix des rives.

Il portait cette pensée jusque dans la sagesse ancestrale de son nom qui lui venait de cette langue où paix et liberté, protection et accueil signifiaient même chose.

*

A la rivière, je laisse volontiers le soin jaloux d'emporter le trop-plein de vie, d'arbres fourbus et de feuilles mortes qui encombrent ses rives.

Quoi qu'elle fasse, dans la plus complète innocence, qu'elle s'ébroue en hiver ou qu'elle coule tranquille en été, que sa crue arrache et dévaste ou qu'elle offre ses mortes encombrées de nénuphars jaunes ou ses courbes capricieuses à la vie fluviale dans toute sa diversité, toujours s'élève aux abords de ses eaux, le plein exercice de sa vie exubérante qui accroche le regard, emplit les narines et pousse le marcheur à longer ses bords pour se joindre à elle.

Il s'agit à présent, dans le souvenir vivant de la rivière automnale, de ne jamais manquer à ta parole, ma tendre amie, afin qu'elle fleurisse toujours, cette tienne parole, dans une attente et un désir qui t'écoutent comme dans un bruissement la rivière laisse le martin-pêcheur à son chant et se réjouit d'entendre dans ses parages jusqu'aux croassements aigus des corbeaux.

Les méandres de la rivière, et jusqu'aux barques pourries qui s'accrochent à ses rives mouvantes, la sauvagerie intacte des arbustes qui prospèrent à l'ombre des fiers aulnes et des

saules argentés, tout cela qui ne prend sens vraiment qu'en ma présence quand elle se tient coite, voilà ce qui me donne à penser à toi quand mon silence t'appelle de mes vœux, toi qui es la parole-même, et la rivière et le ciel conjoints, et « ce je ne sais qui » qu'il n'appartient qu'à toi d'interroger sans relâche.

Encore cette pensée odorante n'est-elle tout entière qu'allusions légères aux odeurs puissantes et aux bruits sourds qui se donnent au même instant, lorsque, longeant la rivière, m'assaille cette pensée alluviale en attente de cette crue prochaine qui me viendra de toi en tous sens.

C'est que toi aussi tu es rivière exubérante en mal de chants, parole et écoute aux aguets, mais sans engins de mort ni pièges retors.

Nous voilà chasseurs désarmés qui ne chassent rien devant eux que le trop-plein d'eux-mêmes que la rivière, allègrement, emporte.

Le chant du monde se fait murmure odorant.

Mais au faste du monde, je préfère tes bords et cette profondeur boueuse ou claire qui abrite tes saisons dans le reflet souriant du ciel épars.

La peur m'a quitté.

Dans un éblouissement qui laisse aux images le temps de s'épanouir la nuit venant.

Dans un serrement de mains, un serment, une éclipse de lune, la chaleur partagée d'un baiser gourmand.

Comme lézard au soleil, une chaude journée de printemps.

De proche en proche

Si d'aventure je pouvais entrer dans tes pensées, s'il m'était donné d'en rendre compte à la lettre, alors aussitôt le mouvement d'écrire qui consiste à te prêter mes pensées cesserait.

Ce ne serait pas la fin, mais le début d'une aventure inénarrable.

L'insoutenable de cette aventure me détourne de caresser un projet aussi insensé : je préfère t'entendre me parler.

En ton absence, je te livre ce que j'ai entendu d'un dialogue imaginaire avec toi.

Encore une aventure, me diras-tu, mais qui en dit long sur l'homme que je suis, quand il se laisse aller à penser à toi qui n'es pas là.

Jamais, au grand jamais je ne céderai à la tentation malheureuse d'imaginer ce que tu peux bien penser. Je préfère t'entendre rire et chanter, parler et même soupirer, m'offrant ainsi à entendre ta pensée vivante.

Aussi, mon amie, quand d'aventure je te prête des pensées, sache qu'elles ne sont pas directement empruntées à tes propos, mais librement interprétées à partir de ce qui me vient en

pensée quand je songe à toi, mouvement heureux dont je ne cesse de me départir pour ne pas t'enfermer dans une parole dans laquelle tu ne te reconnaîtrais pas.

Pour m'en départir, il me faut les écrire.

C'est cette part de moi-même qui te cherche que je t'offre dans ce poème et tant d'autres qui ne font qu'esquisser un mouvement de lutte qui se résout dans l'écriture qui seule m'affronte à ce que je ne suis pas, en ce lieu des lieux où toi seule commences.

Toute ma pensée qui me vient de toi se borne à l'infini de cette parole que je t'adresse : Viens, dis-moi quelque chose !

Parle-moi pour que cesse l'entente entendue, pour que recommence l'aventure au long cours que tes mots font naître en moi à chaque fois que tu es là.

J'écris avec ma vie.

Peu de récits me viennent depuis quelques années, sans doute parce que j'éprouve le besoin de réfléchir plutôt que de m'émouvoir.

Ainsi mu par la curiosité, tenaillé par le besoin de comprendre, je sauve les meubles en réfléchissant à ce qui m'émeut un peu, beaucoup, passionnément.

Aventure et émotion vont de pair, tandis que mon imagination bute sur qui tu es, provoquant cette paradoxale aventure dans les mots qui s'aventurent à imaginer la personne que tu es qui me fait rêver, à qui, ce faisant, je communique mes rêves, mais avec cette nuance de taille qui fait toute la différence à mes yeux : je ne souhaite pas plaquer sur toi des fantasmes et des attentes qui ne correspondent ni au vif de ta parole ni à ce que tu penses sur le fond et ressens.

Suis-je assez clair ?

C'est ce que tu dis qui prime sur ce que j'en puis dire et c'est ton absence qui m'incline à prendre la parole à mon tour, mais en écrivant.

Tu l'auras compris : j'écris pour combler le vide laissé par ton absence.

*

Jamais embarrassé de détails, mais précis, extraordinairement précis dans le choix de ses formules, le voici arrivé au sommet de son art, avec le fatras du monde qu'il fréquente comme toile de fond et la boussole des mots clairs et nets pour se déprendre du fatras dans lequel il lui serait trop facile de s'engluier comme tout un chacun.

Il n'attendait jamais de lui-même une direction nette et précise, mais un circuit haletant, une courbe infinie qui finirait bien par rejoindre l'initial de son tracé, et ainsi de boucle en boucle devenir cette clef de sol qui le faisait rêver.

Entre-temps, des traces, nombreuses, peut-être trop nombreuses, jetées comme autant de notes de musique dispersées aux quatre vents, traces sans odeur, mais suivies par d'autres, peut-être aussi intrigués et haletants que lui.

Il ne pouvait pas être seul sur ce coup-là. C'était trop énorme. On entendait le brouhaha d'une musique dense qui battait son plein de l'autre côté de la colline.

Aux marges fines, il préférerait les parages de ce qu'il ne savait nommer que de très loin.

La frontière était ténue entre ce qu'il se résolvait à appeler les marges et cette marche en avant qui le tenait toujours éloigné de ce qui se pressait dans son cœur aux heures tendres.

Son cœur eût-il été emporté - le cœur qui s'emballe, cheval fou, ivre de sa course - voilà qui aurait été fatal à sa prose, si d'aventure il avait cédé au fatras du monde qui enjoint le cœur de s'emballer.

Ainsi cerné par le monde qui lui tenait à cœur, libre de s'égarer dans la parenthèse que formaient ces deux hypothèses conjointes, il avançait vers la formulation de l'énigme musicale qui dansait dans sa prose.

Sur le fil du rasoir

En équilibre instable sur le fil du rasoir, mais qui ne l'est ?

Il manque seulement à d'aucuns d'en avoir conscience. Ils ne ressentent pas le fil trop ténu sur lequel ils déambulent en somnambules, tandis que d'autres y marchent résolument.

Il tient la barre bien en équilibre, ses pas ne tremblent pas, et le fil se balance au gré de ses humeurs.

Quand la barre penche trop d'un côté - celle-ci n'est pas très fiable, elle a tendance à varier de poids, sa masse étant instable - le savant équilibre se rompt, et c'est alors qu'il est tenté de lâcher la barre à ses risques et périls, risquant ainsi de perdre le fil de sa vie, ce fil souple sur lequel il chemine depuis tant d'années.

Pour éviter la mise en danger, il lui suffirait d'en finir avec cette longue marche sur le fil ténu de ses pensées en acte, mais le plaisir qu'il en tire est trop grand, aussi, quand la barre rompt l'équilibre en penchant par trop d'un côté ou de l'autre, il s'immobilise, le temps de retrouver l'équilibre de sa marche en avant.

Le fil souple se dandine dans l'air, le temps qu'il faut, le temps que ses pas aiguisent à nouveaux frais le tranchant de la lame.

La barre se reconstitue peu à peu, matière vivante, pensante qui échappe à son contrôle, matière-pensée instable qui palpite entre ses mains.

Il a la tête sur les épaules.

Un jour, chute mortelle, il aura peut-être le coup tranché, mais ce n'est pas pour demain. La barre bien en équilibre dans ses mains, il avance.

Il est la barre et le fil, les pas et l'équilibre instable, cette vie en marche entre ordre et chaos.

Les deux poteaux invisibles qui supportent le fil sont invisibles, il en ignore l'origine.

C'est là, c'est tout. Elle s'impose comme une évidence, cette marche légère qu'il s'impose à lui-même pour réveiller la vie.

Liberté, couleur de femmes

Aucune hypothèque ne pesait sur son existence. La situation avait ses avantages. Les assises héritées du passé n'en étaient pas moins d'une solidité à toutes épreuves.

Avant d'ériger un temple, il faut songer à la divinité captive que l'on désire y enfermer à des fins de célébrations et de dévotion : la communauté se contemple dans le dieu inaccessible, et cette contemplation n'a lieu qu'à l'extérieur du temple fermé, ouvert aux seuls initiés, à ceux qui participent à ce temps autre que les hommes se proposent de vivre en signant pour ainsi dire une procuration au dieu vivant et vibrant qui se débat dans l'éternité de son immortalité.

Elle aimait ressentir dans sa vie ce qu'elle appelait *l'écart de vie*, et qui résumait en une formule le fait qu'elle évoluait dans l'élément de la passion en s'abandonnant pleinement à ses passions plurielles, celles-ci étant comme autant de jalons plantés le long d'un chemin qu'il s'agissait de ne jamais refaire deux fois, les jalons n'existant à ses yeux que comme des bornes-témoins d'un certain vécu qu'elle ne reniait ni n'exaltait jamais, mais dont elle conservait le souvenir ému.

Avant d'être des jalons, ses passions vivantes étaient la vie même, celle qu'elle s'était choisie au moment voulu par elle. Une fidélité à ce choix déterminait son rapport au temps vécu : ce qu'elle vivait au présent, elle n'en renierait jamais les délices.

Quand le charme s'évente, est-ce la vue, l'acuité du regard qui faiblissent ou bien l'objet du désir qui lasse ? L'alternative à quelque chose de consolant, aussitôt l'on tente d'introduire une causalité dans ce rapport pour en dynamiser les lignes de force, et c'est le mensonge qui alors pointe son nez : imaginer que l'objet du désir lasse parce qu'il est devenu lassant, voilà une tautologie, un raccourci d'existence qui ne lui convenait pas.

La vue baisse parfois, et ce n'est pas bon signe : la perception des signes se brouille ou s'estompe. Il faut alors mettre des lunettes. Avant de recourir à cette extrémité, elle préférerait changer d'angle de vue et prendre du recul. Elle n'en voyait alors que mieux la vanité de l'alternative à laquelle se substituait toujours l'impression heureuse que sa vie pouvait à tous moments prendre un autre tournant.

Être attendue et désirée ne lui suffirait jamais, car, elle l'avait ressenti très jeune et avait osé se l'avouer : elle était au centre de ce qu'elle ressentait et n'y pouvait rien, à une nuance près : son sain égoïsme étant centrifuge, elle allait vers les autres avec une facilité qui la déconcertait elle-même.

La passion avant tout, et pour cela ne jamais oublier que son sésame erre dans le langage à la recherche de qui saura le prononcer.

Entrer dans la passion par la grande porte des mots, elle ne s'y refusait pas, tout en sentant que cette promesse contenue dans le langage engageait bien plus que les mots, mais sa vie entière vouée au plaisir des sens.

Elle s’amusait de son ennui, sans en chercher la cause. Elle en tirait en revanche toutes les conséquences : elle s’éloignait temporairement ou définitivement. Et seul le temps passant en décidait.

Il s’agissait de ne pas se complaire dans le ressentiment à l’égard de qui que ce fût, de ne jamais s’installer aussi bien dans un rapport frustrant qui n’aurait convenu qu’à son amant.

Ni jardin d’Eden ni labyrinthe où chemine la trahison du fil rouge d’Ariane, sa vie ne se prosternait jamais devant quelque dieu vivant que ce fût.

Et les hommes n’échappaient pas à cette règle d’acier : ils étaient en nombre, mais isolés, choisis pour le temps autre qu’ils donnaient à vivre, les émotions qu’ils suscitaient, les sensations qu’ils procuraient, sans que jamais elle les enfermât dans le *templum* d’une facilité et d’un confort de vivre incompatibles avec les passions qui vivaient à travers elle.

Aucune hypothèque, aucun avenir fermé non plus, aucun horizon clairement dessiné, mais le cœur battant et les jambes fermes prêtes à toutes les marches sur des chemins non convenus.

Tout cela sans beaucoup de mots pour le dire, encore moins le commenter.

Un regard extérieur capte ce qu’il en est, en se fondant sur sa parole claire qui se répète peu.

Ni l’éternité contemplée par le petit bout de la lorgnette religieuse ni l’immortalité sidérée vécue à même la passion d’un dieu ou d’une déesse sacrifiée ou offusquée telle Artémis débusquée par Actéon, mais la vue et la vie, la vie du corps et l’émotion à la vue de la vie.

Cette vie qu’elle touchait, mangeait, caressait sans jamais se lasser.

L’esprit - la vie de l’esprit - n’étaient ni absent ni exactement suspendu à ses mouvements de passions.

Il errait dans les parages de sa vie, passait dans son regard clair, prenait figure et plus que figure dans l’entier abandon qui passait d’elle à ses amants.

Elle ne craignait pas d’être libre.

Sa liberté, elle en jouissait, mais un scrupule animait sa pensée : elle se savait forte et déterminée, et forte aussi de se savoir elle craignait de dominer la situation, comme si sa liberté était déjà en soi un signe de domination.

Elle se dominait, savait où elle allait, ne promettant jamais rien : libre aux hommes qu’elle aimait d’y voir une menace ou une clairière.

La forêt n’était jamais loin, la mort embusquée, et le murmure des bois si enivrant.

Fulgurances

Près de toucher au but, dans un ultime effort, il fit volte-face.

Le chemin rebroussé n’avait pas le sourire : il y revoyait dans de brefs éclairs l’image des rares femmes qu’il avait aimées. Tous ses sourires prisonniers d’épais buissons de ronces ne lui

disaient rien qui vaille. Sourires morts qui flottaient dans l'air embué de sa marche haletante, quand ils étaient parvenus à s'extraire des ronces.

Un jour, il écrivit l'acte de décès de son amour dans la cendre encore chaude de son cœur calciné. Il avait compris non pas l'absurdité de l'amour qu'il disait vouer à cette femme qui n'en pouvait mais, mais la monstruosité de sa demande : impossible de tout lâcher pour lui, surtout après ce qu'elle avait vécu par le passé.

Se posait alors à lui la question cruciale : la confiance qu'il mettait en lui-même depuis sa renaissance dans les mots était-elle à la mesure de la confiance qu'il pouvait mettre dans un amour durable et sans nuages ?

Il lui fallut répondre par la négative et prendre le large.

Sûr de lui, certes, formule banale entre toutes, mais agréable, si elle caresse une réalité somme toute simple : le chemin sûr qu'il empruntait, toujours en plongée dans l'inconnu de la phrase à venir.

Sûr de ses sentiments, tout autant, en effet, et par conséquent, mais il ne désirait rien tant qu'être conséquent avec soi-même, et une petite voix lui disait depuis la mort de sa mère que jamais il ne trouverait un amour inconditionnel comme il l'avait connu avec elle.

Aussitôt, il entreprit la critique acerbe de cette conception empoisonnée : il n'était pas vrai que l'amour de sa mère fût inconditionnel. Cet amour, comme tous les amours, n'avait rien à voir avec quelque pureté illusoire que ce fût.

L'amour maternel n'était pas un modèle valable. Bien sûr, il était conscient que cet amour, quand il est donné, traverse le temps. Une espèce d'assurance-vie qu'aucun amour ultérieur ne pouvait promettre.

Se promettre à soi la fidélité, quand on sait, après de longues années de vie, que l'infidélité, c'est-à-dire l'évolution personnelle, le reniement, la palinodie font partie d'une vie bien remplie qui assume sa part d'ombre et sa part de lumière, voilà qui rendait la tâche d'amour immensément compliquée.

Restaient le charme et la grâce d'une femme unique en son genre, et à laquelle l'hommage s'imposait comme une tâche à venir.

Mais ce faisant, il n'entendait pas tomber en adoration devant une image sainte, mais donner le meilleur de lui-même renouvelé, versatile et sujet aux changements de climat que sa vie lui imposait depuis qu'un désespoir sans pleurs décidait de son existence.

Chemin faisant

Ce chemin dans les bois, qu'importe où il te conduit.

D'emblée, il t'incline à prendre la tangente, pour preuve l'anacoluthé qu'il t'inspire d'entrée de jeu.

On change de route, de cap, de destination, on cherche le meilleur itinéraire, la meilleure route maritime ou bien l'on marche au petit bonheur la chance, on dérive, c'est tout un.

Mais l'océan est bien loin et je lui préfère la terre ferme.

Ce sont nos pas qui parfois hésitent sur la route à suivre. C'est humain.

Changer d'itinéraire en cours de route est parfois nécessaire, pour ne pas crever d'ennui, ne pas s'y égarer, ne pas se perdre dans le navrant spectacle qui nous incline à perdre de vue pourquoi l'on est là.

Hors de question de projeter sur le monde notre lassitude, notre rancœur, nos doutes.

Marcher est le but.

L'ennui rapetisse le vaste monde, le limite, dessine des frontières mentales indues, dresse devant les choses le voile de notre petitesse.

Les raccourcis sont nombreux, les autoroutes bien pratiques, je le concède. Tous moyens qui permettent d'arriver rapidement à destination.

Sans l'ombre d'une perte de temps.

Le temps ! La grande affaire du siècle naissant. On - les affairistes qui sont légions, constituent l'ossature de nos sociétés pressées d'en finir, mais pourquoi faire, si ce n'est pour passer à la tâche suivante, car tout se réduit à des tâches et des devoirs, des procédures et des techniques - on, dis-je, répugne à l'espace, aux vides qu'il laisse subsister.

Collaborer, coopérer, travailler en équipe, il n'y a que ça qui vaille pour atteindre au plus vite les objectifs fixés en haut.

Les priorités sont fixées par les hiérarchies en place. Il n'y a rien de sacré chez nos hiérarques.

Les sacro-saints objectifs définis par eux au nom de l'intérêt collectif n'imposent des voies à suivre que pour que soient atteints ces mêmes objectifs conformes à l'intérêt des oligarchies dont ils émanent.

Qui pare au plus pressé ne s'embarrasse pas des bas-côtés qui bordent la route, mais ne la jalonnent pas.

Attentif au chemin, à ce qu'il permet d'y voir et d'y sentir aux mêmes instants, à l'Ouvert qu'il décèle, au tout-un qu'il décline à l'infini, égraine à tout-va, j'y entends une chanson.

La chanson des chansons qu'il n'est donné d'entendre qu'attentif au chemin.

Cénesthésie de la marche décidée, respiration pour la respiration, comme si, les jambes dans le torse, on n'était plus rien que marche aisée, les yeux grands ouverts dans l'Ouvert.

C'est bien ainsi qu'il faut nommer ce maquis d'impressions tenaces-fugaces qui se répètent à l'envi pour notre bonheur, celui du chemin aussi qui, à proprement parler, ne nous accompagne pas.

Car nous sommes seuls.

Il faut bien que ce lieu voulu par les hommes, de quelque façon, se joigne à nous sans faire autrement que guider nos pas. Nous sommes ses yeux et ses oreilles.

Il n'est pas seul.

La solitude est pour nous. Ce n'est pas un malheur ni un banal réconfort.

La route à suivre ne s'impose à nous que tardivement. Il faut avoir beaucoup vécu pour se laisser aller à marcher au gré d'une humeur voyageuse.

Voyage ou périple sans but, toute destination n'étant que prétexte tout trouvé pour se mettre en route.

Le chemin est ainsi une force en marche qui se dépense en pure perte.

L'allant qu'il est dans nos pas est pour lui, le chemin parcouru pour nous, le trajet pour nous deux.

Une amitié, on le voit, se dessine.

A quoi la destiner ? La question ne se pose pas à nous en des termes aussi rigoureux.

Une autre vigueur est en jeu que le chemin et son voyageur ont en partage, et qui les partage, les sépare nettement, dessinant rudement une communauté d'absence.

En toute rigueur, nous y gagnons un site dont lui seul décline les stances opérantes. Le moindre détail a son importance dans cette harmonie inconnue en train de se réaliser.

Le rythme est pour nous, ainsi que les tempi. Nous sommes l'instrument, la mélodie est le chemin.

Au chemin revient en outre de déployer tendrement l'harmonie des lieux qui entrent ou non en résonance avec notre volonté d'ouverture.

Homme-orchestre, le marcheur solitaire, par la grâce du chemin. Les couacs ne sont pas rares, les ratées nombreuses, mais peu importe.

L'Ouvert à portée de langage ne s'enivre pas de mots.

Lui et le marcheur ont mieux à faire que de deviser doctement. Question de souffle d'avant la parole, qui en prépare la venue sans crier gare.

Un jour viendra, où, en mémoire de chemins, le marcheur sentira monter en lui l'appel du chemin.

Le chemin des chemins, la chanson des chansons, c'est tout un.

Une poésie, alors, lui prêterait voix et résonance. Pas n'importe quelle poésie.

Elle devra savoir écouter la chanson qui la précède depuis des temps immémoriaux, et fort de tous ses mots à elle, la moderne, faire entendre le chant un et profond que révèlent le paysage et le chemin, le marcheur et le rythme, dans un côte-à-côte plein de danger.

Danger qui vaut le détour, danger qui détourne d'un danger plus grand encore.

Cheminer

C'est comme au bord d'un sentier fleuri où l'humidité féconde abonde, marcher alors prend un sens autre que cette stase déplacée qui relance sans cesse le corps vers lui-même, là, dans l'affirmation vitale d'un but à atteindre, dans les muscles, l'exercice musculaire et radiant d'une force qui va, dans un élan jalonné de regards qui se posent sur un lieu aimé qui serpente le long des lignes de fuite d'une pensée nomade : exister alors, c'est marcher seul à tout jamais sans but aucun, dans une sorte d'extase, toute composée des odeurs âcres des fleurs et des plantes écloses dans la vigueur de l'instant renouvelé, des bêtes volantes qui bourdonnent ou qui pépient, des arbres qui penchent avec nonchalance leur ramure, quand l'eau de la plus récente pluie dégoutte des feuilles luisantes sous le soleil retrouvé...

La compagnie des arbres et des fleurs, des bruits et des odeurs ne laisse pas d'exacerber la solitude profonde qui étale sa misère inaperçue. Vaincre la misère, dans la détresse d'une destinée assumée, dans le refus des compagnies auxiliaires et vaines, des amitiés fourbues, loin de tout spectacle du bonheur qui déchire le cœur assourdi, voilà ce qui s'offre à qui est pris par le chemin, des heures durant, dans cette impression déchirante que revenir au point de départ ne sera tout à l'heure que le recommencement d'un nouveau départ qui n'en est pas un, car enfin il est impossible de se départir de la solitude qui s'impose à vous dans la compagnie de la nature riante ou dans celle, pesante, d'êtres qui ne peuvent se mettre à votre place, auxquels, par ailleurs, vous ne pourriez au grand jamais infliger une demande aussi exorbitante. Une marche à trois temps commence. Elle a peut-être commencé depuis toujours, mais vous ne l'aviez pas perçue, tout occupé que vous étiez à marcher droit en rangs serrés. Temps mort et temps faible préparent l'écart natal du temps fort qui se cherche à travers temps. Recherche qui a lieu les jours de grande marche dans les muscles des jambes et du torse, dans les reins et dans le cou.

Pas encore sereine, la marche qui fait plier les genoux de la flexible présence à soi qui se décline ironiquement en stances tantôt lourdes, tantôt légères, pesantes ou aériennes, là, dans la lumière des yeux, dans le sang qui ne se fige pas, dans le cœur battant, dans une haleine puissante, par la grâce d'une marche forcée vers une danse qui se cherche dans un corps habité par une pensée avide de sourires et de regards, de mains serrées et de tendres baisers.

A une voyageuse

Lien par-delà les liens qui ne lient pas, mais délient l'acte et la parole, parole en acte au-delà de toute parole qui rassemblerait ce qui ne peut qu'exister dispersé dans l'éclat abrupt de sa mise, épiphanie des sens en terre d'Ecosse et d'Irlande, ferme demeure aussi en terre franche, tout cela, et ton regard inséparable de ton sourire, rude aimance qui aime les frontières, les dissout, les efface enfin, porte des fruits doux-amers jamais âpres.

Sursaut de la plaine humide qui voit fleurir le sureau noir.

Forêts sillonnées et plaines humides, monts et montagnes gravis, dans un ravissement, mer démontée, ressac et lanterne des vagues sous l'eau, dans l'eau, dans la salure, sur les berges d'un lac paisible aussi bien, par temps clair, été comme hiver en quête de ce que le temps peut recevoir de toi et qu'il te redonne démultiplié : figures sur figures appelées à figurer l'infigurable.

Qui se cache dans la figure énigmatique qui s'avance ?

Voûtée, lourdement chargée, mais pas encombrée, espace libre de la marche facile, rude, cohérente, sûre de ses buts, encline à persévérer malgré la froidure des chemins, la sinuosité électrique d'appels multiples qui écartèleraient le corps, déchireraient le cœur, n'était ce voyage qui l'habite, la constitue presque tout entière, plus vaste que tout chemin, plus léger qu'une plume de goéland trouvée sur une plage battue par les vents, une parmi tant d'autres découvertes au fil des ans.

Le sexe est lourd lui aussi, de belle taille. Pas de mamelles, lourdes par excellence, mais un sexe d'homme au repos, posé comme un accent grave sur la voyelle ouverte des jambes, ce A qui porte la figure tout entière légèrement voûtée, virgule d'attente qui inscrit le corps dans l'espace en train de s'écrire, et non parenthèse ouverte exposée aux vents contraires.

Ni figure de proue ni prouesse à venir.

Un homme fier de ses faims, sûr de ses fins, abordable infiniment.

Telle m'apparaît la figure masculine engendrée par tes mains de femme sure de ses buts, avide de ses faims.

Ligne d'horizon

Sous une pluie battante, l'horizon n'a pas d'importance. Seuls comptent la destination, le but à atteindre, la cible à toucher. On roule, on roule, les yeux rivés sur la route, pressé d'arriver. Flèche mouillée, arc bandé dans le froid, la chasserresse chasse sa tristesse, se concentre sur la proie humide. Le marin garde le cap, fend les flots. Ainsi va. La pluie annule les paysages.

La neige les enveloppe sans les habiller, comme si la neige immaculée tombée durant la nuit avait surgi de terre. Règne alors un silence sans précédent. C'est la minute du monde sans les bruits du monde, une suspension gracieuse de l'air froid qui vibre trop peu pour que notre oreille, si fine soit elle, perçoive quoi que ce soit, comme si les yeux écoutaient, sans qu'il n'y ait plus rien à entendre.

Un bruit sec casse le silence. Une branche morte a craqué là-bas, là-bas, mais où au juste ? C'est le signal pour avancer dans la poudreuse. A nous de faire du bruit. Les raquettes s'enfoncent dans la neige qui hésite encore à se fixer. Pas un poil de vent, mais notre marche qui dérange le silence. Il faut trouver le point d'origine du bruit suspect qui indique une présence. Nous n'étions pas si seuls que cela. Que va-t-il advenir maintenant que nous empoignons le silence ?

Sous un soleil radieux, le paysage déploie ses charmes. C'est l'infini des suggestions dans la finitude heureuse. Les pas ne sont pas lourds, ne comptent pas plus que le paysage. Pas et

paysages définissent un équilibre circonstancié, tendent à ne faire qu'un. Jamais le paysage ne fait face. Il se dérobe toujours, tout en dévoilant ses charmes nombreux. Tout à son allégresse, le marcheur n'a pas de prise sur lui.

Le marcheur découvre alors qu'il est son propre horizon dans cette quête de rien qui anime ses pas. Pas de Graal, pas de vérité ultime au bout du chemin qui annulerait la découverte de soi dans l'immersion totale qui le traverse. Chaque pas qui le rapproche de lui-même, l'en éloigne aussi bien. Le marcheur fait avec, ne devient que ce désir de marche qui le propulse sans fin au-devant du paysage.

Le bout du tunnel

Le tunnel n'est qu'un trou noir aménagé dans la montagne. Il s'agit de le traverser sans s'y attarder. La montagne n'est plus qu'un obstacle dérisoire qui n'a pas à être surmonté ni contourné.

Mais la montagne demeure, et la montagne, c'est vous.

Au seuil d'une vie de vieillesse, sorti du tunnel, vous vous retournez sur la montagne qui n'a pas bougé.

Elle vous fait signe, vous sourit, semble vous dire : mais comment as-tu pu une seule seconde penser m'oublier ? Tu m'as négligée, tu m'as traversée comme un amant négligeant pénètre sa maîtresse avant de repartir en coup de vent.

Votre vie intime se dédouble quelques instants. Vous êtes le bourreau et la victime, l'amant et la maîtresse confondus dans un seul être.

Vous êtes sorti du tunnel et vous vous dîtes : me voilà bien avancé maintenant.

Vous êtes seul juge ou presque des actes de votre vie, des paroles cruelles, acerbes ou perfides que vous avez tenues. Vous êtes comptable de vos manquements et négligences. Vous seul, ou presque, pouvez estimer en toutes connaissances de cause et le chemin parcouru et les moyens que vous avez employés pour atteindre les buts que vous vous étiez fixés.

L'heure du grand bilan a sonné.

Vous êtes sorti de ce tunnel noir qui a occupé une grande partie de votre vie. Vous vous revoyez marié, jeune homme encore, au travail. Vous repensez à la gêne des débuts, aux années tristes, aux années de galère, aux petites misères physiques que vous ressentiez.

Pourquoi fallait-il que votre vie fût un obstacle insurmontable, incontournable qu'il vous a fallu traverser en aveugle en empruntant ce tunnel creusé par les autres ?

Vous n'avez rien surmonté, aucun obstacle, aucune entrave. Vous n'avez pas surmonté vos difficultés, vous les avez enfouies dans le plus profond de la roche en ne pensant qu'à en sortir au plus vite, mais la traversée du tunnel a occupé toute votre vie consciente, et jusqu'à vos nuits, vos rêves, vos goûts et vos passions.

Vous en ressortez les yeux fatigués, le cœur usé, le corps abîmé.

Vous avez vieilli. Bientôt, vous serez vieux. Bon à jeter. Objet de pitié ou de mépris.

Une petite voix s'élève, caresse votre oreille comme la petite brise du matin à la fraîcheur éternelle.

Vous prenez à l'instant votre café sur la terrasse ensoleillée. Où que vous posiez votre regard, ce n'est que montagnes couvertes de châtaigniers et de chênes liège.

La petite voix vous dit dans son accent cévenol :

Là commence, au seuil d'une vie nouvelle, un désir d'élan qui ne rassemble pas les pas déjà parcourus dans l'inconscience ou la prescience, je ne sais trop, mais ressemble à s'y tromper, dans un désir fou de m'y perdre sans retour, à ce que jadis, dans l'enfance, j'entendis résonner dans les lointains.

Cette voix amoureuse de la vie vous enjoint doucement d'aimer encore un peu votre vie, de ne pas sacrifier les années qu'il vous reste à vivre sur l'autel vermoulu de souvenirs reconstruits.

Le passé n'est borné par rien que votre bonne volonté. Il n'existe plus.

L'oubli a sa part active dans ce jeu de miroirs morts. Le miroir du passé ne se reflète plus dans le miroir de vos souvenirs. Il a disparu corps et bien.

Vous en avez fini avec ce vertige.

Vous vous gardez de confondre vos anciennes blessures, vos petites ou vos grandes cicatrices visibles ou invisibles avec ce que la vie vous donne à vivre ici et maintenant.

Le lointain n'a jamais été aussi proche. Les montagnes alentour en tiennent lieu, élisent séjour en vous dans la puissance amusée de votre regard bienveillant.

La journée sera belle et tonique.

L'Homol

J'ai la nage dans les eaux tièdes en horreur. Il me faut le courant rapide, l'écume de l'eau vive qui se brise sur les rochers.

Fétu de paille habillé de chair vive, je ne lutte pas contre le courant. Et que le torrent m'emporte !

Çà et là, un calme survient. Les eaux, sans être insupportablement étales, s'apaisent, se recueillent dans des vasques, piscines naturelles propices à une paresse circonstancielle.

Il ne saurait être question de repos. Le courant appelle, les eaux courent sans relâche.

Mais libre à toi de remonter le courant !

A pied, à la nage, selon tes forces, suivant la force de l'eau, au gré de la profondeur du torrent qui, l'été, se voit accordé par la saison sèche un temps propice à *la contempl-action* des lieux.

A suivre ainsi le torrent à l'envers, on a l'impression que le torrent recueille le paysage millénaire qui l'a vu naître et creuser, forer et courir inlassablement.

Rien de sacré dans ce fait tout simple, mais une ferveur de tous les instants, sans fébrilité aucune.

L'air vibre, le paysage se fait vibrant, le moindre bruit fait sursauter le marcheur concentré sur ses pas. Quand il nage, il n'entend que le battement de ses bras et de ses jambes, il sent le sang pulser à ses tempes.

C'est bien en remontant le courant que la sensation nous vient que le cours des eaux est irrésistible.

Toute distance est abolie entre les éléments qui composent un site unique, seule la conscience humaine se plaît à composer avec les lieux, discernant et reliant dans le même temps ce qui, dans la perception ordinaire, est nettement dissocié.

C'est comme si nous contemplions le paysage avec les yeux du fleuve ou du torrent. La marche heureuse ne laisse pas de traces. Plus tard viendra le temps d'écrire, de revivre en pensée le vécu.

Le torrent nous appelle. La fatalité des eaux pluviales assure son existence. Nous y prenons un bain d'innocence.

L'innocence des eaux, leur fatalité, leur pur exister, voilà bien ce qui manque à la vie humaine. Y plonger résolument, y marcher, y nager revigore, détend l'atmosphère d'une conscience harassée. Nous cessons de projeter sur les lieux des soucis dont le torrent n'a cure.

La fatigue, alors, est heureuse, pure dépense d'une force vitale qui ne compte plus que sur elle-même.

La force des eaux rudoie le nageur, muscle sa perception. Les eaux et les lieux ne se confondent pas, un monde apparaît sous un jour neuf, un petit monde, un site où êtres vivants et choses coexistent.

Le marcheur vigilant ouvre les yeux sur un espace quiet qui le rabat sur un cosmos, le rude infini en moins, la certitude d'être là au bon endroit, au bon moment.

On voit ainsi la vie sous d'autres couleurs, on accepte de gaîté de cœur le destin des eaux que l'aval avale toujours.

L'amont est aussi un pur bonheur que la source dispense, ce lieu indécis où les eaux pluviales se retrouvent pour se jeter inlassablement dans le cours de l'existence.

La verticalité mesquine du ciel n'a plus lieu d'être.

L'horizon se limite sagement à la poursuite indéfinie d'un laisser-aller salutaire qui s'étend, se ramifie, à l'image des vies qui y puisent nutriments, fraîcheur et raison d'être dans une douce ferveur, une tendresse millénaire pour tout ce qui est ou survient, s'efface ou laisse des traces, dessine un destin voué au pur apparoir.

Alpine

Les plus hauts sommets ne sont jamais que sous le ciel toujours plus haut qu'eux.

C'est les gravir qui importe le plus, l'effort qu'il en coûte et la satisfaction de contempler d'en haut le chemin parcouru jusqu'à eux.

Les montagnes se posent là, plus ou moins difficiles, plus ou moins dangereuses. L'homme, quant à lui, se repose, s'endort, reprend sa marche harassante, puis entame l'ascension, avance vers le haut à coups de reins et de piolet, encordé, rattaché à ses compagnons d'ascension.

Tous unis dans l'effort, les hommes et les femmes de cordée dépendent les uns des autres. Ils forment une chaîne humaine venue défier la chaîne de montagnes. Le premier de cordée ouvre la voie.

La redescente dans la vallée, pour périlleuse qu'elle soit, est avant tout glorieuse.

La montagne vaincue est encore là, elle sourit. Au montagnard qui se retourne sur elle, une fois la redescente achevée, il semble qu'une douce ironie anime ses flancs.

Les hommes n'ont pas vaincu la montagne.

Elle s'est laissé faire, tout en leur donnant l'occasion de se prouver à eux-mêmes leur courage, leur endurance et leur technicité.

La montagne est femme.

La femme, montagne de marbre, pain de sucre, chair palpitante et pensée-émotion en acte dans la geste érotique, la pensée analytique, le souffle au long cours de l'observation minutieuse, la femme, elle aussi, gravit les montagnes, s'adonne aux frissons de l'escalade, de la varappe, de l'alpinisme de haut vol.

Alpine, alpine, la femme jusqu'en ses tréfonds.

Comme si elle était tout le ciel plus grand que toutes les montagnes réunies et cette montagne-ci, cette montagne-là qui appelle le défi, fouette le désir d'en découdre amicalement avec elle pour atteindre des sommets.

Des sommets de contrôle de soi, des sommets d'abandon, des sommets de jouissance, c'est selon, selon le temps et le lieu, suivant la pente douce ou amère de son inclination pour l'homme, pour les hommes qui se présentent à elle et qui bientôt saigneront le long de ses flancs, à coups de reins se hisseront vers ses sommets, jusqu'à peut-être *tomber dans la hauteur*.

A une rivière

On aimerait dire la rivière.

Dire qu'elle charrie des eaux grosses d'avenir. Il n'en est rien. La rivière ne charrie que la présence du présent qui résulte des précipitations en cours et passées.

La rivière est ainsi un concentré de temps qui n'existe que dans la pensée du regard assez juste, assez amène pour lui consacrer un peu de temps.

Temps de la marche solitaire.

Marcher à deux efface le paysage qui n'a plus d'existence que çà et là dans les commentaires qu'il suscite, vite chassés par des considérations toutes personnelles qui en sont la face oubliée, le rejet inconscient, tant il est antinaturel de se fixer trop longtemps sur un totem, un sujet, un lieu en qui viendrait à se dire, dans la plus extrême concentration, tout le Dire passé, présent et à venir.

Il faut que ce pauvre savoir lié au temps s'efface devant la parole dialogique ou bien la solitude méditative, car seule compte, sans calcul aucun, l'action qui agit pour agir.

Les eaux montent, la rivière enfle. Sources et ruisseaux gonflés par les eaux pluviales.

La saison est un rythme pour qui connaît d'expérience le flux des saisons. Le rythme des saisons pris dans un tempo d'une lenteur propre aux pays traversés que rythment les saisons.

Rythme et flux s'ajustent dans la mémoire, pas dans le temps lent de la présence à soi à travers paysage.

Et le pays, seul, est sage.

D'une sagesse qui ignore les hommes qui en sont réduits à l'ignorer. Quelques-uns savent, quelques-uns prennent le temps de savoir ce qu'il en est du temps qui en passe par eux.

Pour quelque temps, ils deviennent la rivière qui coule vers le Sud ou vers le Nord.

Le pays n'a pas qu'un seul visage. Il charrie dans ses eaux lentes ou furieuses tous les visages qui s'aventurent à lui jeter ne serait-ce qu'un regard.

Les regards s'y noient quelques instants, puis passent à autre chose, laissant la rivière à son travail de rivière.

Le regard s'implante dans la mémoire photographique.

Il n'est pas emporté par les eaux. Il cultive l'ambition toute simple de fixer ce qui n'emporte pas le temps, ne permet même pas de le mesurer. Instant pris dans le temps, flux dans le flux, absence chronique de points fixes.

Impossible d'être pointilliste ou tachiste dans la lumière des jours. Seul compte l'abondance des eaux pluviales qui traversent et emportent les terres.

C'est toujours un peu de ciel venu d'ailleurs qui finit dans les eaux d'ici qui partent au loin se jeter dans les fleuves et les mers.

Etre d'ici et d'ailleurs, d'ici d'abord, sachant qu'ici ne vibre pleinement qu'en relation constante avec l'ailleurs qui en délimite les frontières, tout en donnant à penser que l'ailleurs ainsi clairement délimité n'acquiert pleine existence, pleine efficience que passant par ici, ici et maintenant.

A la manière d'un visage qui regarde dans les lointains, aperçoit, tout proche, le silence qui menace sa pensée.

Le Grand Nord

Mais à qui t'adresses-tu en vérité ?

A des choses, des êtres, des idées qui flottent, jamais rassemblées, jamais rencontrées et qui s'ignorent, ignorent qu'elles s'ignorent, mais dans quel espace au juste ?

Dans ce moi qui me sert à dire je, dans ce jeu qui s'appelle moi.

Jeu du monde, enfin, j'espère. C'est pour cette raison que ma voix importe peu.

Le monde en jeu seul compte, mais sans ce moi, sans ce jeu, comment en rendre compte, ne serait-ce qu'un peu ?

Dans le grand froid du Nord, survivre importe seul, face à la beauté d'un monde hostile, hostile mais indifférent, dénué d'intention de nuire. On ne peut compter que sur soi.

Il ne s'agit pas alors de s'effacer, de se fondre dans cet élémentaire, mais de concentrer sa force vitale dans des actes de survie qui n'impliquent pas la pensée réflexive en proie au doute de soi.

Agir instinctivement ? Pour effacer la pensée, le tourment de la pensée ? Pas exactement.

Le temps de vivre doit se concentrer dans l'acte de vivre en intelligence étroite avec l'environnement aimé et pour ainsi dire subi, c'est-à-dire accueilli dans toute sa puissance de monde.

Subi pour agir non contre lui ni contre soi, mais pour, dans cette immersion, se concentrer sur le goût de vivre en survivant.

Marcher sans se perdre, sans perdre le Nord, lutter efficacement contre le froid paralysant, et ainsi, dans une marche à deux, regarder le visage de l'autre toutes les vingt minutes pour vérifier qu'il ne gèle pas.

La survie de soi n'a de sens que dans le souci pour l'autre qui se soucie de moi. Confiance redoublée alors, manifestée à l'égard de sa propre force vitale qui prend soin d'elle-même tout en se préoccupant de celle de l'ami.

La montagne, le désert et le Grand Nord permettent cela.

D'ici

D'ici, on ne voit pas la rivière, cachée qu'elle est par des aulnes et des saules. Il faut aller jusqu'à elle pour la voir.

La petite maison rue des douces terres, sise sur une butte.

Un érable plus vieux qu'elle la regarde. La maison veille sur le vieil arbre vigoureux.

Mutuelle vigueur.

Le terrain en pente descend jusqu'à la route. Le chemin qui mène à la maison conduit jusqu'à la forêt toute proche.

Je ne vis pas ici. Y vivrai-je un jour ?

Malgré les paroles mauvaises qui ont résonné en son sein ?

Malgré les années passées à désirer y vivre pour la paix que je me promettais d'y trouver ?

La petite maison ne demande qu'à durer. Seuls passent les hommes en mesure de la faire durer.

J'y aurai séjourné. En toutes saisons.

Le lieu n'a rien d'enchanteur. C'est un charmant petit coin de terre pourtant.

C'est cette tension qui retient mon attention, enclin que je suis à distinguer les hommes qui le peuplent et le charme des lieux.

Le voisinage est ce qu'il est.

Les regards abondent, pas toujours bienveillants. Quelques rustres y exploitent encore les terres.

Abstraction faite d'un certain vécu, non compte tenu du voisinage, il y fait bon vivre.

Héritier d'un espace aménagé de longue date et lourd de tout un passé qui me laisse des souvenirs mitigés, je me trouve devant la seule question qui vaille : qu'y faire un jour prochain du temps qu'il me reste à vivre ?

Comme au seuil d'une vie nouvelle douce-amère. Pelures d'orange posées sur le poêle.

L'espace ci-imparti alimente ma rêverie depuis si longtemps. Il est temps que mon temps s'y déploie.

C'est un bel observatoire, nullement un conservatoire.

L'encre vive y dessinera ses méandres doux-amers.

La flèche brisée du temps lance des éclairs longtemps après que l'orage a grondé.

L'arc-en-ciel bande ses couleurs, décoche quelques menues flèches odorantes sur la campagne détrempée. Ses couleurs trop parfaitement alignées-agencées se perdent dans le pays volubile.

Reste dans nos oreilles le bruit du tonnerre.

Mais au faste du monde, je préfère tes bords et cette profondeur boueuse ou claire qui abrite tes saisons dans le reflet souriant du ciel épars.

La peur m'a quitté.

Dans un éblouissement qui laisse aux images le temps de s'épanouir la nuit venant.

Dans un serrement de mains, un serment, une éclipse de lune, la fraîcheur partagée d'un baiser gourmand.

II

Vingt et un solstices d'hiver

Préambule

Furieuses, impétueuses parfois, alluviales toujours, tes eaux.

Quelquefois te vient le soupçon que ce limon déposé par toi profite à d'autres qu'à toi, mais à toi, le fleuve, il ne revient pas de te reposer aux rives ni d'y travailler à la splendeur des jardins qui n'appartiennent qu'à ceux et celles qui se sont installés au bord de tes rives généreuses.

Loin à l'écart de tes rives de vastes mausolées attestent que quelque chose a voulu durer malgré le temps qui emporte tout. Les habitants de tes rives limoneuses s'y plaisent tant. Ils voudraient que leur séjour y dure toujours, mais c'est toi, toi seul qui demeures, là, au cœur de cet emportement qui fait tout le prix de ta présence éternelle. C'est toi la mémoire des hommes et des femmes de cette contrée hospitalière, c'est toi qui le premier as tracé un signe d'espérance dans la terre aride du désert tout proche, c'est toi qui as rendu ce lieu habitable.

Ici a vu les fils et les filles d'Israël plier sous le joug, puis se lever pour partir. Ils ont emporté un peu de tes eaux dans les yeux de celui qui les a conduits vers la Terre Promise. L'exode est sans fin à qui sait que la liberté toujours compromise ne cessera de battre dans les cœurs de ceux et de celles - grâce leur soit rendu ! - qui ont eu le courage de fuir la Terre de Pharaon.

Une tension s'expose aux rives du fleuve, puis se détend dans la fragilité inexorable du désert. Quarante années d'errance pour arriver seulement au seuil d'une promesse qui ne cesse de durer, voilà ce qui palpite à la surface de tes eaux, fleuve majestueux qui aura porté celui qui est né des eaux.

Dans la pierre fière, gravées là, des paroles d'être, des paroles toujours à venir, et brisées une fois par celui qui les a vu s'amortir en signes flamboyants. Du feu gravé dans la pierre, une foudre qui ne foudroie pas, ne poudroie pas, ne tombera jamais en poussière, tel est le signe tout droit venu de celui qui a été porté par tes eaux généreuses.

Au milieu les joncs, dans un panier d'osier, un tout petit enfant babille, emporté doucement par le courant vers cette femme douce qui le reconnaît d'emblée pour sien, ce fils d'Israël. Toi, le fleuve tu as permis ce miracle de la rencontre, toi, à qui la mère a confié l'enfant dans l'espoir d'un avenir meilleur que la mort. De cet enfant, un peuple entier a appris la force de l'espérance, la fierté retrouvée, l'allant et le goût de vaincre l'infortune. Tu es le trait d'union, la marge, le silence fait eau, le frisson du temps à la surface de la terre habitée. Grâce te soit rendue, fleuve impétueux.

Tes débordements ne sont jamais qu'une chance renouvelée de saison en saison de vivre debout pour aller ailleurs. Libre à ceux qui le désirent de demeurer au bord de tes rives, oui, libres à eux, mais de toi à moi, c'est un pacte scellé dans le vent du désert tout proche qui va et vient dans mon oreille attentive à la moindre brise qui passe dans la palmeraie lointaine, là, au plus près du puits où viennent à se rassembler les forces errantes.

Ombre et lumière

Je te l'ai dit : Je suis à prendre ou à laisser. Tu m'as laissé, grand bien te fasse.

A cette époque, je m'attachais à la première venue qui me semblait pouvoir m'offrir tendresse et sécurité. J'étais terriblement inquiet, ayant dû prendre mes distances avec une mère aimante mais paralysante, je ne dis pas dévorante.

Mon manque de confiance en moi d'alors provenait de mes deux parents, des gens simples mais intelligents, malheureusement écrasés dans leur enfance par les privations rendues plus dures encore sous l'Occupation nazie. Ils y ont laissé une part de leur santé, ont vécu pendant toutes ces années avec une peur diffuse au ventre. Mon père ne fut pas gâté, flanqué qu'il était d'un beau-père sans cœur et d'une mère aussi sèche que ce compagnon qui n'avait pas daigné divorcer pour elle et l'épouser. J'arrête là, les histoires familiales se répètent, toutes occupées par leur lot de chagrin et de peines, des joies aussi, des moments lumineux qui aident à vivre, longtemps après qu'ils ne sont plus que souvenirs.

La première venue, disais-je, comme si elles avaient été légions. Non, ce ne fut pas le cas. Le grand timide que j'étais s'y entendait par sa froideur à tenir à distance presque tout le monde. Je n'ai ouvert la porte du jardin qu'à de rares élues qui n'en valaient pas la peine.

Beaucoup de temps a passé, mais est-t-il jamais passé ?

« J'ai changé à travers une permanence. », écrivait l'ami Jean-Paul sans sa biographie que j'avais dévorée, avant de passer le bac de français, lecture heureuse qui me valut une excellente note à l'écrit.

Ambigu comme ce verbe qui hésite entre les auxiliaires être et avoir, le temps, ambigu comme nous qui sommes condamnés à l'ambivalence à son égard, merci Monsieur Bleuler pour ce bon mot. Sigmund a bien retenu la leçon.

Je le sais : même sous hypnose, je ne serais jamais que le double de moi-même, et ce à l'infini, perdu dans un jeu de miroir qui interdit toute captation d'une image unique, a fortiori du « modèle » reflété par les miroirs, tous déformants qui plus est, le « modèle » n'étant à tout prendre qu'un ensemble projeté par mon entourage familial sur ma personne introuvable.

Ce qui me fait dire que seule la lumière est vraie, innocente et sainte.

Vouloir ne faire qu'un avec cette lumière omniprésente sans y être, sans en être, c'est tout bêtement impossible. Laissons la lumière à ses jeux, restons cette ombre qui la suit, accordons

aux autres, à tous les autres de venir s'y reposer le temps d'une bonne sieste. C'est le moins que nous puissions faire dans ce désert.

Je n'ambitionne pas, disant cela, d'être pour toi cette oasis de verdure que je puis être à mes heures. Le désert demeure, et sa traversée patiente ou harassante, et ses sables et ses vents brûlants.

Je suis le premier à en aimer la rudesse, de celle qu'on évoque pour qualifier un climat ou une saison. Même si nous sommes nombreux à ne pas vouloir vivre dans des conditions extrêmes, il reste qu'oasis et puits d'eau fraîche et pure ne nous sont donnés qu'au beau milieu du désert, et non ailleurs.

Pour autant, nous aimons vivre le long des fleuves. Nous recherchons l'humidité et ses riches pâturages, ses terres fertiles et son ombrage nombreux, c'est bien humain.

Le Nil est pour cela le fleuve des fleuves que nous révérons comme un dieu, sans pour autant l'adorer à la manière d'une idole. Nous l'aimons pour ses jeux de lumière, ses crues et ses décrues, sa vie qui dispense la vie aux humains qui ont soif de vivre.

Loin, très loin d'autres fleuves, d'autres histoires, et toi, et moi, et nous tous, vous tous et vous toutes, fils et filles de la lumière qui accompagnez de votre vie le grand désert.

Un tapis

Les escaliers sont raides qui mènent au grenier. Le sommet de la maisonnée se mérite. J'en ai les mollets durcis, mais mon souffle ouvre le passage, comme s'il me portait.

Je pousse la porte de bois clair. Elle est si sèche, elle grince sur ses gonds, résiste vaguement à ma poussée.

J'entre. L'espace est libre, nul objet massif n'encombre le grenier. Un seul objet gît en son milieu.

A vue d'œil, dans la pénombre, c'est un tapis rouge carmin enroulé sur lui-même, posé à même le sol. Par la lucarne, un jet de lumière douce tombe dessus, les poussières dansent dans ses rayons.

De petits crissements se font entendre, comme c'est bizarre ! Ils sont réguliers, presque imperceptibles, témoignent d'une présence indécise. Quelque rongeur, sans doute.

Mais voilà que le tapis frémit. Il s'agite de plus belle, remue, comme secoué par une présence en son sein. Je reste coi, intrigué, vaguement inquiet. Les crissements ont cessé, je m'en aperçois maintenant. Je retiens mon souffle.

Le tapis ne remue plus. Il faut que je voie ça de plus près. Je me penche, pose un genou à terre pour le dérouler. J'ai beau m'en saisir à deux mains, pas moyen de l'ouvrir. Il résiste. Je recommence, tente de le dérouler d'un coup sec. Peine perdue. Il est comme scellé.

La lumière ne cesse de l'éclairer, je respire à pleins poumons les poussières, je suffoque. J'ai soulevé bien trop de poussière. Il faut que je recule un instant. Le tapis n'a pas bougé d'un pouce, et moi je suis couvert de poussière grise.

Je frotte pantalon et T-shirt noirs, ce faisant, je ravive le nuage de poussière suffoquant. Je recule encore et encore, pour échapper à la poussière. Me voilà à deux pas de l'ouverture de la porte.

Je n'ai pas dit mon dernier mot. Je veux voir les motifs de ce damné tapis enroulé sur lui-même.

Mais comment faire ? Les crissements ont repris, toujours les mêmes.

Les douces terres

Une taverne à la main, j'ai bu un coup, puis deux, puis trois.

La nuit se faisait attendre.

Ah l'été et ses marges d'espoir qu'on prend si facilement pour des marges de manœuvre. A la nuit enfin tombée, plus une seule trace d'espoir. La nuit noire et puis c'est tout, enfin presque. Oui, la réalité est retorse, même en l'absence de rien, elle trouve un petit je ne sais quoi qui ravive la flamme.

Des flammes, je n'ai cessé d'étudier les raisons, toutes superficielles, arasantes, harassantes.

Je m'y retrouve un peu, beaucoup, passionnément, selon les saisons.

Bien sûr, l'hiver n'est jamais en reste, de loin ma saison préférée en ce qu'elle exacerbe la perception. Plus aucun parfum ne rôde dans l'air saturé de froid. Ne reste que la cognée du vent d'hiver, bise ou aquilon.

Le vent cogne sans distinction, frappe tout ce qui bouge, tout ce qui ne bouge pas, fige les huiles et les eaux courantes. Il n'est pas jusqu'aux ruisseaux de mon pays qui ne se couvrent d'une fine couche de glace inégale et pleine de petites bulles d'air emprisonnées sous laquelle coule un maigre filet d'eau.

L'été venu, je me gorge d'odeurs. Les pollens dansent dans l'air excité. Dieux que j'aime alors marcher dans les prés fraîchement fauchés. Au-dessus de ma tête enivrée, les milans tournoient par dizaine, guettant le moindre signe de mulot à dévorer.

Les lavandières ont disparu. La fontaine du village est en ruine, mais les commérages vont encore bon train. L'humaine condition poursuit ses ravages.

Je songeais à tout cela dans l'ivresse. Je gagnai la première auberge espagnole venue et m'y tins quiet et coi jusqu'au petit matin.

D'hier et d'aujourd'hui

Si nécessité faisait loi, c'est peut-être ton corps tout entier que j'habiterais, par intermittence à tout le moins car je ne cesse depuis la nuit des temps d'aller et venir en tout un chacun, comme libellule sur l'eau puis le rocher, l'algue languide qui verdoie dans les eaux et la fleur insoumise qui rutile, le jonc penché sur les eaux et les feuilles des aulnes.

J'y verrais à coup sûr une opportunité de salut par la paix et l'habitation, mais une hantise plus grande occupe mes jours.

Ainsi je te laisse à tes rives paisibles, amour. En terre franche, je marche de chemin en chemin.

Quant à toi nécessité, tu vis en moi dans les marges. Mes parages te sont hostiles, tu le sais, tout au plus oses-tu de temps à autre une brève incursion, mais rien à piller en moi ni à faire plier sous ton joug d'airain.

Outre les besoins vitaux, le destin historique d'un peuple, d'une nation, la fierté de ses chefs, l'humilité du grand nombre, j'en fais mon miel depuis que le monde est monde.

Je suis le grand récit anonyme et polymorphe, le pendule invisible, la bascule des jugements de fer et de sang, la forge si profondément enterrée que même mes amis les Nains ignoreront toujours là où je descends, lorsque me prend le désir mêlé de crainte de forger les armes nouvelles du Destin qui si bien équilibre toutes les forces petites ou grandes en présence dans ce monde, jusqu'à ce qu'éteintes ou exsangues d'autres jaillissent et prennent le relais agonique.

Aux Nornes, j'ai pris et le rouet et les fils d'or et de crin. Elles s'en sont allées rouler dans des abîmes de perplexité où je les ai enfermées.

Bien en main, voilà donc de nouvelles armes, nobles et belles comme un sourire, et qui ne redoutent que leur maître, aussi murmurent-elles par temps de brume, si longs dans nos contrées, l'absolue nécessité, la seule qui vaille et conduise, de les faire taire autant que se peut, le temps au moins que le chant du monde apaise.

De là nos ruisseaux et nos chutes d'eau si nombreuses dans mon pays. De là cet armistice qui navre les impatients, ravit hommes et femmes de bonne volonté toujours prêts à entendre pour l'écrire et le narrer de mille manières le grand récit des jours.

Hier encore flottait dans l'air une de ces mélodies entêtantes dont tu as le secret.

Avidement, je t'écoutais qui cherchais et cherchais encore et encore une bouche et un noble visage afin qu'elle fût portée au plus haut à la connaissance des runes qui vivent et vibrent dans les écorces des arbres de nos forêts.

Il ne faut qu'un tout petit nombre de ces signes énigmatiques de prime abord, et se dessine alors hardiment un rythme inconnu de nous, et Odin m'en est témoin, seul à même d'infléchir à nouveau le cours de ce monde pour un temps seulement, nous le savons toutes d'expérience depuis des temps mémoriaux.

Monde et Destin virevoltent dans la mémoire agile des hommes, tandis que les femmes veillent sur ce qui n'a pas de nom, n'en a jamais eu, n'en aura peut-être jamais, au grand dam de

quelques-uns, trop fiers encore pour faire taire leur soif de gloire en buvant l'hydromel qui coulent des mamelles de la Terre Mère.

Des os longs nous faisions des flûtes, des osselets un art divinatoire si proche de nos brindilles de noisetier jetées en avant du destin sur la peau magique étalée sur le sol sec de la grande tente.

Tambours et torches alors au-dehors, et grand feu de joie à l'approche du solstice d'hiver !

Une femme de haute taille sortit du cercle que nous formions, unis que nous étions par le chant grondant des tambours. Le marteau de Thor ponctuait au loin l'audace des hommes.

Mais le bleu des yeux de cette femme, lorsqu'elle posa son regard sur moi, comment l'oublier ?

A lui seul, il disait la mer et le ciel, et le bleu nuit de nos tentes dressées. Dans les tréfonds de ma forge, au grand jamais je n'aurais osé rêver plus belle apparence au sein d'une apparition si haute.

Le rêve ne devenait aucunement réalité, c'était pour notre joie notre monde toute entier qui se révélait en un rêve éveillé immédiatement perceptible, compréhensible par toute l'assemblée.

Un chant suave saisit à la gorge cette femme de lumière dans la nuit torchère. En sourdine, les tambours rythmaient sa mélodie ponctuée de traits de flûte.

Ah Freyja, j'y entendais bien ta voix flûtée et le velours de tes paroles et ce grain de voix si tendre. J'étais cette pierre-ponce qui flotte sur les eaux du Destin, et mes compagnes et compagnons les instruments, souples et légers comme nos flèches, de la Terre Mère

Cet ordre des choses me revient maintenant que j'y songe bien des saisons plus tard.

Dans le feu de ta présence, rien n'ordonnait et rien ne s'ordonnait aussi clairement bien sûr, car le message de paix par toi adressé primait, suspendant pour un temps la pensée raisonnante au profit de cette résonance si profondément musicale qui nous venait de toi et d'elle confondues dans le chant.

Chant nuptial, il fêtait les noces de la nuit et du jour, les épousailles de la terre et du ciel, et cette imperceptible fêlure en nous toutes qui fait toute notre force.

Été comme hiver, nous serions désormais assurés, hommes et femmes réunis, de sa puissance agissante.

Lorsque tout fut entendu, et d'écho en écho répété et répété maintes et maintes fois en maints endroits, il ne resta en tout et pour tout que quelques signes épars disséminés sur la lande, dans les bois, à même roches et rochers millénaires.

Nos amis de maintenant, un à un, les trouvent, les lisent et les déchiffrent à la lumière d'une science qui nous est inconnue.

Qu'il est bon de revivre ainsi ce à quoi nous destinent les dieux dans la mémoire des hommes de naguère et d'aujourd'hui !

Fin de non-recevoir

Ah la route est longue qui mène à ton château, et tortueuse et cahotante, belle de jours, et tes nuits sont loin de m'être acquises, et ton chaos dans la nuit affolée !

Au fond qu'importe !

Avec toi, j'aurai mâché et remâché trop de « Plus tard, qui sait ? » et de « Qui-sait, un jour peut-être ? », ce fourrage insipide, même pas des plantes médicinales, pour entretenir encore et encore le moindre désir de poursuivre ma quête impossible.

Ton Graal ne brille pas, même de loin, et le sang versé du Christ m'indiffère.

Je m'en tiens à ce constat tout simple : tu aurais eu tôt fait, si je n'y avais pris garde, de me transformer en paisible ruminant, un de ces placides bovidés qui broutent dans nos prés inlassablement puis ruminent tranquillement le temps de digérer leur maigre pitance.

Certes, j'en ai connu un qui nous conseillait de ruminer longuement nos pensées, mais il s'agissait de pensées fortes difficiles à ingérer puis à digérer, tant elles étaient susceptibles de modifier le cours habituel de nos réflexions brûlantes et fécondes. Il faut de l'estomac parfois, surtout après avoir marché de longues heures en solitaire.

Avec toi, c'est l'inverse qui menacerait de se produire, si je continuais à ruminer : je tomberais dans une sorte d'ivresse creuse engendrée par le vide abyssal de mes désirs coupés de toi, mer absente dont je n'entends pas même un cri de mouettes rafraîchissant. Je me gâterais l'estomac, ulcère garanti !

Tu n'es pas saline mais stérile. Insipide, je te laisse à tes émotions enfouies. Tes mines ne riment à rien dans les poèmes qui s'écrivent. Ni louve en chaleur ni déesse que voile une pudeur astrale, tu n'es même pas une femme digne de ce nom. Aucune émotion ne franchit le seuil de ton logis. Aucune fée ne veille sur toi, la folie même a fui ta demeure de verre. On voit en toi comme dans un miroir, tu ne reflètes que les autres.

Je te laisse à tes parages et tes frontières indécentes, tes mines renfrognées ou tes sourires ambigus.

Libre à toi de fasciner un lièvre ou deux sur la lande. Je préfère de loin l'âpre demeure du feu, la compagnie agile des anges, les langues de chat du poème à tes tergiversations d'hypocondriaque de l'amour.

Je ne doute pas une seconde que ta retenue soit informée par une longue et douloureuse série d'expériences malheureuses, mais n'étant comptable ni de tes choix dans une vie antérieure ni de tes affects présents, je m'évapore, préférant à ta froideur de louve la chaleur de mes poèmes ouverts aux quatre vents.

De l'air, de l'air, enfin, et libre avec ça !

Le gisant

Au réveil, les langues de feu gisaient au sol, palpitantes de vie.

Un gisant, dans un immense effort, était parvenu à se mettre sur son séant, peut-être pour regarder le spectacle, me dis-je dans un ultime effort d'avant-réveil.

Cette phrase résonnera encore longtemps en moi.

Il se tenait assis, roide et froid, sur la dalle endeuillée, la tête, qui avait dû être la sienne dans un passé encore lointain, solidement tenue entre des mains affreusement crispées.

Une fine, si fine couche de givre recouvrait tout l'intérieur de l'édifice étincelant. Des centaines de cierges dansaient dans la pénombre, balançaient en rythme leur langue de feu au passage de la créature.

Car c'est bien un passage qu'avait ouvert le simple passant qui s'était endormi dans l'église. Un simple courant d'air, une brèche dans le flux spatio-temporel interrompu par le passant devenu ce rude rêveur.

Il fallut attendre de longues heures avant l'arrivée du bedeau. Cette féerie ne cessa pas, lorsqu'il entendit grincer la lourde porte de chêne qui tourna lentement sur ses gonds, poussée par sa main de fer.

C'en fut alors fini des langues de velours, place à la rude parole aux accents prophétiques !

Le bedeau en fut médusé. Des langues de feu montaient un chant si doux, si enivrant. Les images ne pouvaient que s'abîmer dans les sons, et les sons résonner longuement dans la vacuité des images, mais l'édifice tenait bon, seuls les vitraux étaient plus ternes que jamais.

Une image de la mort de Dieu se faisait jour sans tambour ni trompettes.

L'image confuse embarrassa longuement le bedeau. Une cloche, puis une autre acheva de tirer du sommeil le rude rêveur endormi qui s'empressa de s'extraire discrètement du confessionnal où il avait trouvé refuge pour la nuit. Un zeste de prudence l'inclinait à fuir des lieux qu'il n'avait jamais aimé fréquenter, mais dont il savait que d'aucuns les révéraient encore avec ferveur, prêts à tuer les intrus.

S'étant bêtement endormi sur un arrière-banc, il s'était éveillé transi de froid au cœur de la nuit, avait trouvé refuge dans ce lieu maudit où, de confidences salaces en aveux humiliants, l'humanité christianisée avait achevé de pourrir.

Il douta quelques instants de l'existence de tout.

La féerie durait, sans pompes et sans fleurs. Une magie puissante exerçait sa rude loi jusque très loin, jusqu'aux confins de l'univers audible peut-être bien.

Assommé par le spectacle, il s'en retourna d'où il venait, en proie à une lancinante question. Pour ainsi dire morte sur ses lèvres, elle ne cesserait de bourdonner dans ses oreilles.

Une vague de chaleur

L'obscur limon m'obsède, se lamentait la rivière asséchée, un lit de pierre pour toute assise.

A l'eau courante manquait de charrier les limons jaunes, au limon manquait l'eau furieuse qui dépose, étale et fractionne.

A la rivière manquait d'être une rivière.

Deux rives ne font pas un cours d'eau.

Deux rives ne dérivent que d'un cours ferme et continu.

Comment une chose aussi abstraite que l'espoir pouvait-elle encore habiter le cœur des hommes en des temps aussi lumineux ?

Les ponts étaient devenus plus utiles que jamais en cette période d'extrême sécheresse où tout s'engourdissait. Ils offraient un peu d'ombres aux rares survivants qui se risquaient encore à pérégriner à la recherche d'on ne sait quoi.

Une chaleur sèche, une haleine brûlante pour toute ambiance, une chaleur vraiment bestiale semblait même s'en prendre à elle-même, comme un chien pris de rage mord tout ce qui bouge, comme si le pays avait basculé dans la blondeur aride du désert, à ceci près que le désert hésitait sur la direction à prendre, lévissait dans l'air entre terre brûlée et cieux céruléens.

Un voile blond et bleuté flottait dans l'air saturé. Partout où subsistait encore un peu d'humidité, on voyait nettement l'air se convulser. Les derniers nuages achevaient de disparaître à vue d'œil, de plus en plus déchirés, masses ténues que plus rien ne retenait, livrées qu'elles étaient au bombardement des rayons de l'air surchauffé.

L'air, si l'on pouvait encore parler d'air, était devenu irrespirable, sans une once d'humanité un tant soit peu en mesure d'en contenir la sécheresse démoniaque.

Gestes et paroles des hommes s'engourdissaient, tendaient vers zéro mouvement, toutes langues empâtées par une soif torturante.

Agoras et forums désertés, marchés aux fleurs réduits à néant, autoroutes à l'asphalte bouillonnant, réduits pour l'heure à l'état de noirs marigots de poix fondue.

Le sable des sabliers était brûlant, les horloges municipales mollissaient puis fondaient comme beurre au soleil, ne restaient fermes et fières que les aiguilles des horloges solaires dont les heures languissaient.

Dans les premiers jours, les écoles et les administrations avaient résisté à la vague de chaleur. Elles avaient fini par disparaître corps et bien. Ni maîtres ni élèves n'avaient survécu. C'en était fini de tout savoir balbutiant.

Ne restait sur la surface de la terre brûlante que la nudité d'une évidence sans mots qui achevait de se consumer.

Dans le monde souterrain, on s'activait. J'aimais ce monde qui se consumait sans flammes. Les eaux furieuses attendaient leur heure, tapies dans les profondeurs. Nous, les survivants, étions devenus tous et toutes des nains amphibiens attendant le moment de refaire surface à l'air libre. Qu'en résulterait-il, nous l'ignorons.

De pont en pont

J'ai conseillé à cette femme de s'acheter un sextant. En deux temps, et deux ou trois mouvements, c'était fait. La bougresse était agile.

Je fournissais le sexe, elle apportait le temps, y mettait une précision de géomètre averti des moindres faits et gestes de l'humaine condition.

Femme entre les femmes, elle savait s'y prendre. L'horizon de sa quête m'échappe encore en dépit des calculs nombreux qu'elle voulait bien essayer sur moi, le temps d'une passe d'armes sur le pont.

Les rivières coulaient doucement entre ses jambes. Elle était le pont et moi le point de ralliement, là où le vieux pont de pierre fait le dos rond, souriant à la rivière nonchalante qu'elle avait choisi d'investir.

Pont de verre aussi bien qui donnait à voir la rivière qui coulait entre ses jambes. Armée de mon sexe, ayant tout le temps qu'elle divisait en six parties égales, elle devisait vivement sur le pont baigné de lumière.

Aucun passant ne venait écarquiller les yeux sur notre passage, seule la rivière souriait à nos ébats. Elle se débattait beaucoup, avant de plonger nue dans les eaux vertes. C'est qu'elle et la rivière, c'était tout un.

J'étais le bras armé de sa quête, ne sachant jamais où elle allait frapper.

Le sextant divisait l'espace conscient en six régions distinctes qu'elle s'employait à explorer minutieusement. Elle aimait ce corps vigoureux qui résistait à sa prise, tout en donnant prise aux courants qui l'animaient.

La mer, l'océan ? Cadet de ses soucis. Elle ne naviguait qu'en eaux vives, jamais en eaux troubles. Sa langue seule était saline, je la goûtais fréquemment du bout de mon sexe. De longues algues vertes ondulaient dans les eaux frémissantes.

C'est, lorsque nous nous sommes embrassés, qu'elle s'est embrasée.

Dans l'embrasure de la porte, il y avait eu dans l'enfance cette femme nue qui souriait en direction de la fenêtre ensoleillée. Un arbre - un érable si mes souvenirs sont bons - balançait sa ramure. Le vent était vif, aéraït toute la pièce baignée de lumière. Caché que j'étais sous la table de toilette, elle ne pouvait me voir.

Nos baisers firent revenir cette scène insolite, la portant pour ainsi dire au carré de sa puissance. Les chairs vibraient, annulaient le temps, ouvrirent une brèche multicolore sur la vie

environnante. Je ne l'en oubliais pas pour autant. Extraordinairement présente dans l'image, elle ne se superposait pas à l'espace passé qui resurgissait.

Nous fîmes ainsi l'expérience d'un dédoublement salvateur qui dure jusqu'à nos jours. Je n'étais pas elle, mais elle se confondait en moi, tant l'image surgie d'elle était confondante.

Les rivières coulent encore, et le pont va et vient de paysage en paysage, situe toujours le plaisir nomade qui déchire en un lieu précis qui découle de nos amours tumultueuses.

Un con textuel

Un con de texte s'est adressé à moi hier en pleine rue piétonne.

Ce con m'a tapé sur l'épaule, on aurait dit un flic en goguette sûr de son fait, bien trop familier à mon goût pour être honnête.

Vérification faite, ce n'était qu'un con de plus, bien lourd, empesé de connerie et d'une courtoisie vicieuse, si vicieuse qu'elle surprend, endort, que dis-je, anesthésie toute personne un tant soit peu non prévenue, et de telles personnes - le mot est faible - sont légions de nos jours.

A peine avais-je entamé ma volte, qu'il m'assénait la phrase qui tue, un tract à la main : « Engagez-vous dans la marine ! », et sur un ton badin, s'il vous plaît, quelque peu surprenant, je l'avoue, désarmant, pour ainsi dire amical et enjoué, ça n'avait rien d'un ordre ni d'une injonction ferme, mais c'était autoritaire en diable.

Il ressortait de cette harangue minimaliste un temps historique long avec son lot d'avanies et de malheurs, de blessures, de morts et d'humiliations, de fausseté aussi, de falsifications des faits, ça puait les procès truqués, j'ai pensé goulag, camps de concentration, camps d'extermination dans la seconde.

En plus, il puait de la gueule, même pas aviné, ce con. Rien de pire qu'un homme aux dents pourries qui se prend pour un grand requin blanc.

C'était une voix française qui se propage, une voix impérieuse qui n'appartient pas au gosier qui la profère, une voix dictée de longue date, issue des profondeurs de la connerie humaine, sorte de quintessence du nationalisme le plus obtus, le plus rebattu.

L'espace d'un instant, j'avoue avoir revécu une scène vécue par mon arrière-grand-père paternel, une de ces scènes qui n'a rien de primitif, une de ces scènes bien dégueulasse comme il y en eut tant à « une certaine époque ».

L'histoire ne se répète pas, paraît-il. C'est à voir.

Il venait de passer la Porte Taillée à Besançon. Il revenait tranquillement de son verger avec deux paniers pleins à craquer de belles pêches de vigne et fut arrêté par deux feldgendarmes en faction qui, non contents de lui demander son ausweis, lorgnaient sur les belles pêches mûres à point.

Aussitôt vu, aussitôt fait, nos hommes en faction se servent dans les paniers en rigolant. Leurs rires gras de soudards a le don de mettre en colère mon paisible aïeul qui avait combattu quatre

années dans les tranchées, après avoir passé trois ans sous les drapeaux, soit sept années passées à ramper, défiler, etc. sous les ordres d'officiers à la con, alors ça ne fait ni une ni deux : il renverse ses deux précieux paniers, piétine rageusement ses belles pêches patiemment cueillies qu'il avait l'intention de vendre au marché, et il gueule à la soldatesque : « Vous les voulez, eh bien prenez-les ! ».

« Un fantôme », me dis-je, « encore un. ». J'ai tourné les talons de crainte de commettre un meurtre au vu et au su de tout le monde, bien décidé à ignorer cet importun souvenir, ce prodrome de cauchemars à venir.

A cette époque, on piétinait les idoles.

Les librairies affichaient les portraits rassurants de nos grands classiques. La foule, et avec elle son gouvernement, avait décidé qu'il convenait désormais de se référer exclusivement aux vieilles lunes que la modernité avait cruellement éclipsées. On conseillait aux dyspeptiques les pastilles Vichy très en vogue en ce temps-là de l'autre côté de la ligne de démarcation.

Les vieilles badernes, Drumont et Maurras en tête, avaient le vent en poupe, leurs pensées, si l'on peut appeler ça des pensées, trottaient dans toutes les têtes molles.

D'innombrables gueules de folliculaires avaient droit aux honneurs de la presse nationale depuis la mise au pas des élites qui se terraient, collaboraient ou s'activaient dans l'ombre, c'était selon. Quelques fonctionnaires récalcitrants en étaient réduits à faire la manche dans les rues. Le peuple de France tenait enfin sa revanche.

D'aucuns préféraient fouler inlassablement les raisons de la colère, espérant en toute bonne foi en tirer quelque jour un vin capiteux qui enivrerait jusqu'aux plus sceptiques d'entre nous.

C'est pris entre les tenailles d'un scepticisme informé par l'actualité la plus froide et l'enthousiasme suscité par une aube nouvelle, c'est dans ce contexte délétère que ce con de texte était venu me harceler en pleine rue, un matin de dimanche tout ensoleillé.

Aux éclipses des vieilles lunes s'était substituée la foi ardente en un nouveau soleil qui effacerait toutes les dettes, calcinerait toutes les mauvaises actions passées, rendrait sa dignité aux plus humbles.

Même ceux qui ne savaient pas aligner deux phrases sans trébucher sur la syntaxe se réveilleraient tribuns d'honneur, porte-parole de la grande parole commune au sein de la gigantomachie des races et des opinions, des mœurs et des civilisations qu'on nous annonçait à grand renfort de portraits souriants hâtivement placardés à tous les coins de rue.

Beaucoup de visages avaient d'ailleurs une mine de papier mâché, sentaient la colle encore fraîche.

Les lendemains de fête électorale nous révèlent régulièrement ce spectacle affligeant des vainqueurs et des vaincus qui vont et viennent dans les rues, plastronnent ou se lamentent aux terrasses des cafés, bouillonnent par les rues ou se retirent dans la solitude glacée de leur rancœur.

A la folie des signes, aux signes en effervescence, à cette sémiotique naturaliste qui prétend nous dicter nos pensées nous répondront par une sémantique exigeante, un ordre du discours qui ne

transige pas avec les faits dûment vérifiés, les références claires et explicites, les raisonnements longs et complexes.

A la peur à venir, à la peur devant l'avenir nous répondrons par une ferme confiance en nous et nos pairs.

Voltaire ira par les rues taquiner les âmes fiévreuses.

C'en sera fini des vieilles lunes et des fantômes et des cons de texte.

Germaine

Germaine, c'est ma voisine. Elle a le poil ras jaune canari.

On raconte qu'enfant elle est tombée dans un pot de peinture. Elle se trouvait sous l'échafaudage, et quand vint le moment de l'exécution, elle poussa un cri si perçant que le bourreau en chef en lâcha son pinceau, tomba à la renverse, entraînant dans sa chute le mot de peinture jaune.

Il était jeune encore - le bourreau en chef ? non, le mot de peinture, voyons - ce qui valut à Germaine un baptême à la peinture fraîche particulièrement édifiant. Elle ne pouvait rêver mieux en matière d'initiation aux subtilités de la langue française qu'elle maîtrisait alors encore très mal.

Tout ceci nous ramène à la fragilité du témoignage humain, car enfin comment aurait-elle pu tomber dans un pot de peinture, alors que c'est lui, le mot de peinture qui lui tomba dessus.

Je tiens ce fait de source sûre, car, non content d'être mort sur le coup, le bourreau en chef, se rappela à mon bon souvenir lors d'une cérémonie particulièrement émouvante tenue en présence de ses deux suppôts, d'une foule immense et d'un canari qui fut déclarée blanc comme neige par une justice peu regardante.

J'ai oublié l'objet exact de la cérémonie, un hommage sans doute à l'échafaudage qui n'ayant pu remplir sa fonction édifiante faute de peinture jaune s'était résolu de son propre chef à mourir tous les jours un peu plus dans d'atroces silences.

Les clameurs de la foule allèrent à la dépouille du bourreau en chef qui eut le temps de me murmurer à l'oreille l'objet de sa quête. Il me fallait lui retrouver le mot peinture pour que, de là-haut, il puisse achever son œuvre de mort.

Je fis bien sûr celui qui n'a pas entendu, tout en me gardant de donner l'impression de faire la sourde oreille. Position intenable, j'en conviens, et qui me valut longtemps la disgrâce de nombre de mes concitoyens.

Germaine et moi partîmes derechef nous réfugier dans l'Est, loin des vents et des brumes, des sirènes de bateaux et des vociférations des poissonnières. En quelques heures, elle avait pris des couleurs, avait grandi, forci, étonnamment mûri. Germaine n'avait plus de nom que son état civil, pour le reste, eh bien, plus de frontières, plus de barrière des langues, et un large sourire sur ses lèvres.

Depuis ces temps lointains dont peu gardent la mémoire, notre voisinage est des plus agréables, entrecoupés, certes, de longs silences.

Je ne puis, en effet, constamment veiller sur elle.

C'est que j'ai fort à faire. Les mots affluent, viennent de partout, débarquent sans prévenir et déchargent des tombereaux entiers de poèmes et de légendes, de récits exsangues ou incroyablement bigarrés, de romans tristes ou gais et de nouvelles toutes plus chatoyantes les unes que les autres.

La flamme du bourreau s'est éteinte pour mieux renaître dans chacun de nos propos, ce qui ne contribue pas peu à augmenter formidablement l'impression de solitude qui communique à tout un chacun - tous ceux qui se reconnaissent dans cette folle histoire, et parmi eux les femmes ne sont pas des moindres - le sens du devoir, et d'imposer à tous la nécessité, qui a pour ainsi dire force de loi, de transmettre au monde entier la signification exacte au mot près de tout le flux temporel qui nous assaille.

Tous autant que nous sommes échafaudons sans relâche qui des plans sur la comète qui des hypothèses abstruses en diable, mais la mise à mort n'a pas lieu, sans cesse repoussée qu'elle est par l'afflux de mots nouveaux porteurs de nouvelles raisons d'espérer.

Un échafaudage en cache un autre qui en cache un autre, ainsi de fuite.

Germaine et moi sommes bien les seuls à nous retrouver tous les soirs dans ce gigantesque chantier à mots ouverts. *Larvatus prodeo*, sûr de ne jamais être reconnu, et toute parole se révèle testamentaire.

Germaine en sait quelque chose, elle qui passe ses journées à chasser sur la toile les *testamenteurs* de tous poils. C'est qu'elle a besoin de chair fraîche. Son idée simple et lumineuse tient en une phrase : il faut manger les cannibales.

Cette sorte d'autophagie, qu'elle appelle de ses vœux, elle la surnomme littérature. Son amie Lucienne en sait quelque chose. Inséparables, ces deux-là, Le jaune et le bleu se marient si bien. Ensemble, elles dévorent tout ce qui s'avance la gueule enfarinée.

Loin de moi l'idée d'envier leur complicité. Je les laisse volontiers à leurs chasses, leur préférant pour ma modeste part une pêche en eaux troubles qui m'absorbe tout entier.

Max

Max, au creux de la vague, décide de fondre le peu d'or qu'il lui reste.

Armé de son impeccable orthographe, il décide, ce faisant, d'orner la terre entière de mots nouveaux. D'aucuns aussitôt s'alarment, appellent à la rescousse l'escouade des censeurs.

Max alors diffuse un parfum puissant. Des millénaires durant, il avait pris soin de collecter sang de bouc et sperme de taureau, corne de licornes et bave de crapauds.

Effet immédiat ! Le monde s'enflamme pour sa création.

Au cœur de l'incendie, il jette ses dernières armes, ses mots les plus courts, les plus incisifs. Aux flammes d'en définir le sens et la fonction exacte. Quelques femmes hardies se brûlent le bout des doigts à essayer d'en attraper quelques-uns qui virevoltent dans les flammes.

Survient alors un ciel gris lourd de menace. Une pluie fine s'annonce.

Les météorologues n'en peuvent mais. Ce qu'il reste de l'humanité se met en prière. Quelques rares spécimens organisent une gigantesque bacchanale sur la banquise.

Max exulte.

Le feu de ses mots résiste à l'appel sourd du vide.

Ses deux bras levés vers le ciel s'enflamment, deviennent torches vivantes qui enflamment le ciel exsangue. Plus de poussière et si peu de cendre.

Le brasier s'engouffre dans Max exultant. Il concentre en lui toute la rage de la terre-mère. Son volcanisme a de quoi surprendre. Il séduit, n'en a cure.

Il se mouche avec les rares nuages qui subsistent, rote, crache, pète. Les fous bêlants s'excitent, se frottent aux buissons ardents.

Max tient sa revanche, ne la lâche plus. Méduse est médusée, réduite à n'être que la pâle copie des mots de Max arrachés au néant, jeté goulument dans l'être, joyeux mélange !

Un chemin chemine vers le ciel. Max rumine sa vengeance. Il en fera un océan d'amour et de joie.

Nul ressentiment, un parfait mépris pour le passé calciné. Recouvertes d'une fine couche de paraffine, ses confitures attendent les bouches avides.

Les neiges

Les neiges avaient duré. Un vrai bonheur au-delà de toute espérance.

Il avait fallu l'apprivoiser, cette masse blanche devenue si dure.

La nuit enneigée dansait.

Au matin, la neige craquait sous les pas, un enchantement.

Le pays devenait léger à mon cœur.

Mes pas cassants ne brisaient rien.

Rythmes allègres, cheminement heureux entre glissade et pas pesants selon la pente.

Les raquettes faisaient merveille dans les près, peinaient doucement dans les côtes. J'étais de neige, habité des lieux.

En nage, je baignais dans ma sueur. Ni le chaud ni le froid n'étaient plus perceptibles. Sous mon corps de neige couvait le feu indistinct.

« N'être que marche en avant de la pensée qui ne suit pas, mais bondit au-devant d'elle-même. », me murmuraient les bois, tandis que je cheminais dans la brume légère à hauteur de poitrine.

On ne pouvait rêver mieux, sauf qu'à marcher ainsi dans cette blancheur amicale je ne rêvais pas le moins du monde, j'étais au monde.

Depuis lors, je respire mieux.

Les rêves ont le souffle court, tel cet athlète essoufflé penché sur son souffle, les mains en appui sur ses cuisses endolories.

Je n'ai pas rêvé. J'étais là. J'en étais, j'en suis encore.

Vita Nuova

Des excuses seraient malvenues. Je crois bien que le temps est venu d'oublier jusqu'à ton nom.

Cette longue phrase gravée dans la pierre avait de quoi intriguer. La roche lisse l'avait conservée, émaillée de lichens bleutés du plus bel effet sous le soleil de midi.

Le sous-bois rafraichissant retenait cette parole, tandis que les cimes des hauts arbres vibraient sous la chaleur. Des fanions de ciel bleu, des bribes mobiles de nuages blancs passaient. Et nos yeux allaient ainsi vers le haut puis retombaient sur la roche grisâtre, vieux témoin d'un message adressé à qui ? Nous ne le saurions jamais.

Il fallait taire le nom, mais dire qu'il convenait de le taire, et ainsi dire sans dire en restant sur le seuil d'une parole de délivrance.

Une liberté, comme en deçà de toute délivrance, avait gravé ces mots dans la pierre neutre, seule porteuse maintenant d'une colère froide, d'un juste ou injuste courroux qui était passé en elle.

Combien d'arbres blessés par des amants de passage n'avions-nous vu lors de notre périple ! Ici, la pierre blessée ne saignait pas, elle conservait malgré elle la trace d'un passage. Sa sûre assise, sa vénérable ancienneté avait sans doute présidé au choix de l'âme errante qui avait gravé ces signes dans une langue ancienne, si ancienne.

La nommer précisément, la linguistique historique le peut, mais à quoi bon en faire état ? Ce serait pure érudition malvenue. On se contentera de la dire écrite en vieux norrois sans entrer dans les détails de sa mise.

De rune en rune, je crois bien avoir erré, erré à la recherche d'un signe autre qui les eût effacés toutes.

Ce signe n'est pas venu, moi seul suis venu en effacer jusqu'au désir dans cette forêt joyeuse si proche de la mer que des effluves marins emplissent les narines, comme si la mer, s'étant retirée loin dans les terres, achevait de pourrir en des marécages, venant rappeler aux marcheurs que nous étions qu'il serait bien difficile de reprendre la mer.

Nous étions ainsi plusieurs à poursuivre le même but. Notre communauté acheva sa course au sommet d'une haute falaise de craie. On pouvait voir de haut scintiller les vastes étendues marécageuses, à perte de vue, jusqu'à cet horizon jaunâtre qu'un soleil malade achevait de rendre glauque avec la complicité d'une végétation luxuriante, comme si tout le paysage se vautrait dans la morve d'un être aux dimensions floues mais impressionnantes.

Il faudrait tôt ou tard rebrousser chemin, partir loin dans les terres saines, oublier la mer disparue, et bâtir sans se soucier de Babel, de Sodome et de Gomorrhe.

Le dieu vengeur ne nous arracherait aucune excuse, et loin de nous l'idée de pointer un doigt accusateur sur qui que ce soit. Tous étaient et seraient les bienvenus.

Impossible sur le long chemin du retour d'oublier les paroles gravées dans la pierre. Trouvées par hasard, elles n'en guidaient pas moins nos pas désormais.

Nous étions arrivés au seuil d'une vie nouvelle.

Un grand malaise

Ambiance lourde, dans ce vide même.

Un désert ? Une chambre d'hôtel ? Une cabine de bateau ? Une cellule ? Un lit mal bordé ? Une foule nombreuse ? Un plateau de télévision ?

Va savoir.

Va savoir ce qu'il se passait dans cet esprit-là, ici enfermé en lui-même, dans l'ici de sa station, de sa séance ou de son alitement.

Délitement, allaitement ? Réclusion volontaire, involution ?

Le lait bleu des eaux, *le lait noir de l'aube* ? A quel sein se vouer ? Telle semblait être la question qui infusait dans sa prière muette.

Va savoir.

Peut-être revivait-il toutes les époques sombres et lointaines de sa vie, soudainement proches. Mais pourquoi, pour en faire quoi, et de quel point de vue ?

Cerné de peut-être étrangers, d'hypothèses hostiles, investi, envahi par l'étrange, et avec cela comme digéré par des pensées malignes insondables, inaccessibles, des pensées impersonnelles bien à lui, sui generis, impénétrables, folles en un mot.

En un mot comme en un seul.

Comme en linceul.

Un seul mot oublié, et c'est toute la chaîne du sens qui s'effondre sur elle-même, pulse sous les gravats de la masse amorphe d'un corps devenu de pierre.

Il semble bien.

Où menait donc l'enfermement de ce corps replié, ramassé sur lui-même, prostré infiniment ?

Enfermement volontaire, paranoïa, impossibilité de communiquer avec l'extérieur, avec l'étranger, avec l'étrange poussé à son paroxysme d'énigme impersonnelle ?

Comment savoir ?

Il eût fallu pour cela qu'une personne en lui fît encore signe, fît preuve de bonne volonté en accueillant sensations et sentiments et manifestât quelque chose de l'ordre de l'humain.

Délitement en lui de la préposition-phare, cet « avec » malséant, cet « avec » qui ne convenait pas, ne lui inspirait que méfiance et dédain.

« Avec », cette phalène, cette escarbille incandescente disparue dans les airs qu'il se donnait, et qui brûla nos yeux longtemps encore après qu'il eut disparu.

On en était là.

A l'état végétatif ? Aucune floraison à l'horizon de sa mise, aucune germination visible, aucun pollen flottant dans l'air, mais une allergie certaine, une envie de vomir de tous les instants.

De pierre ? C'eût été bien commode. Mais non. Des fluides le parcouraient, des soubresauts sortaient de lui, retombaient, le secouaient à intervalles irréguliers. Un rocher ne fait pas cela. Il sait se tenir.

Un humain donc. Rien *qu'un homme fait de tous les hommes et qui les vaut tous* ?

La formule est commode, mais elle ne touche pas sa vérité propre, cette espèce d'impossibilité qu'avait sa peau d'entrer en contact avec d'autres peaux plus claires ou plus sombres.

Quand il fut donné à Dieu de parler pour s'expliquer, là, dans la chambre capitonnée, une musique se mit à résonner. Elle émanait de sa peau. Un halo entourait le corps radieux. Un sourire enfin.

Corps de Dieu en souffrance, abandonné des siens. Délié, malléable, livré à lui-même. Toujours la même vieille chanson, la même rengaine éculée prompte à tonitruer ses inepties, ses horreurs et ses mensonges éhontés.

Les personnes présentes en furent saisies. Médecins, avocats, policiers, hommes de loi, hommes de la rue et de la scène ?

Va savoir.

Quand la folie rôde, difficile d'y échapper.

Folie contagieuse, folie emboîtée, enkystée, virus en sommeil qui se réveille, noir désir catapulté dans le corps des autres.

Il se prenait pour un envoyé de Dieu, appelé à juger de tout, mais les mots lui manquaient pour dire ce qui l'animait au plus profond et qui était sans droit, aussi restait-il coi et inquiet dans le même temps, s'accrochant à sa pauvre foi, lui, l'être sans feu ni lieu, le banni, l'exilé, le nouveau converti ?

Va savoir quelle géographie intime le tenait sous sa fascination.

Il lui fallait un jargon, un modèle d'explication à suivre, une route sûre, un abri, une cheminée, toute une maisonnée pour donner de l'élan à ce qui couvait en lui depuis des années.

Il brûlait. C'était un feu sournois, endormi sous la cendre des jours.

A défaut d'y comprendre grand-chose, il se faisait petit, tout petit.

Jusqu'à implorer.

Sa folie meurtrière ne se manifestait qu'en de rares moments de rage verbale. Il écumait, éructait, se laissait aller à dire l'abjection de sa condition, la retournant contre l'assistance médusée, ravie, hystérique. Les mots alors ne lui manquaient pas.

Contagion, feu rampant de la haine érigée en système d'explication.

Sous les feux de la rampe, sa folie éclatait.

Radieuse, solaire, époustouflée par sa propre audace, mais froide et glaçante, sujette à de ces écarts malsains qui plongeait l'assistance dans un bain d'abjection.

Bain de rires gras. Immondices. Entre nous soit dit. Quel bonheur !

L'assistance n'en demandait pas tant, s'essayait à y croire, y croyait enfin, interloquée, séduite, bavarde, mais réduite à l'état de voyelle muette dans le grand n'importe quoi de son délire collectif.

Mais cela n'avait lieu que de loin, de très loin, dans l'omniscience de sa pensée enfermée, dans l'absolu claquemuré de sa béance froide. En attendant, son corps restait replié sur lui-même, prostré infiniment.

Comment un être parvenait-il ainsi à se dédoubler, à mener une vie sociale et publique hérissée de scandales, tout en étant aussi enfermé en lui-même, pour ainsi dire mort aux autres, mort à lui-même ?

Nous étions peut-être les témoins de l'impossible fait homme.

Un homme mal dans sa peau que les contradictions n'étouffaient pas, en qui germait le lent projet d'en finir avec tout et avec tous, jusqu'à tuer le sens de ce petit mot « avec », avec lequel il ne pouvait composer qu'en faisant l'unanimité sur son nom.

Un étrangleur pris de convulsion qui voyait ses mains tomber en poussière, confondant de proche en proche, pour ne pas mourir, son corps singulier avec la masse joyeuse de ses fidèles de la première heure, eux-mêmes hostiles aux autres, étrangers à eux-mêmes, unanimement haineux.

Lente asphyxie du sens, érosion des sens, perte de la raison au cœur même de la raison raisonnante.

Indécence. Apocalypse de la raison apocalyptique. L'esprit qui plane sur les eaux.

Pas de plongée en apnée dans le divers, le louche, l'abscons et le retors, mais au contraire des poumons de corail, des élégances d'algues vertes et rouges ondulant au gré des courants, des floraisons visqueuses et urticantes en guise de seconde peau, des bras et des jambes de poulpe, un torse et une tête perdus dans le grand vide ultramarin.

Guerre intestinale, incestueuse.

En vouloir à ce point à sa mère de l'avoir mis au monde, refuser avec l'énergie du désespoir de ne pas être le seul et l'unique dans les eaux chaudes de son ventre, pour cela faire de la terre-mère un enfer.

Et tuer le père, se prendre pour l'envoyé de Dieu, le serviteur zélé d'une cause imaginaire, enrôler des apôtres, partir en croisade, exploser de haine et finir seul au milieu de nulle part.

Mais qui parle, qui parle encore ?

Le grand verger

Et le chagrin cogne dur comme le soleil sur la roche grise dans cette solitude cévenole.

Ainsi va le temps, mais une joie demeure, brillante comme ces paillettes argentées qui constellent ce schiste gris que tu aimes tant.

Quand tu t'approches trop près de l'énigme, prêt que tu es à en dévoiler le jeu et l'enjeu, alors tout devient lourd dans ton cœur, et ton esprit se détache de qui tu es sur le fond pour ne laisser planer qu'un regard incisif qui n'appartient qu'à toi.

Il te faut redescendre vers tes terres, jouer le jeu et faire taire la triste vérité qui ne te concerne pas.

Vérité entée sur toi qui ne te hantes pas, ne t'accable pas, car elle ne représente qu'une infime part de ton histoire, celle qui devait échapper à ta mise initiale, ce moment où, encore enfant, tu ne savais pas nommer les être et les choses.

Tu n'avais alors que tes yeux pour voir et tes oreilles pour entendre les mots des autres.

Le fond que tu es, si léger, ni vapeur tout droit sortie de l'enfer ni poussière d'ange, mais tout entier histoire qui va, il ne se révèle qu'en de très rares occasions, quand tu es parfaitement détendu, quand tu n'es plus sur la défensive. Tu dois faire alors attention à ne pas blesser par tes paroles et tes rires qui passe dans tes parages.

L'enfance se passa dans le grand verger ouvert sur l'infini.

Une bêche à la main, tu parlais au ciel.

Tu soulevais la terre avec allégresse, à la recherche d'un trésor enfoui. Entre deux pelletées, essoufflé, tu portais ton regard vers le vide du ciel.

C'est toi qui parlais.

Tu parlais un langage incompréhensible, un charabia grisant qui affirmait ta présence au monde dans la solitude apaisée du grand verger. Ta vie, sans le savoir, se promettait déjà à une pauvreté qui ne t'a pas quitté.

Tu n'étais pas seul alors.

A présent maison et verger ont disparu, et tes proches avec eux. Le ciel seul demeure.

Et rien n'a changé : il n'a toujours rien à dire et sa vacuité te donne envie de rire.

A pas de loup

Les pendules remises à l'heure sonnaient les heures, les quarts et les demis avec une régularité déconcertante. Tant d'application mise à battre la mesure, c'était admirable. Les musiciens, entre tous, appréciaient fort cette politesse des cieux.

Impossible dans ces conditions de musarder. Le temps de travail, sévèrement réglé, entraînait l'humanité entière vers des abîmes de perplexité. En effet, que faire des heures creuses, ce pêché contre l'esprit sain du temps présent qui exigeait mesure et pondération, rythme soutenu et tempo ni trop lent ni trop rapide, une sorte d'allegro ma non troppo ?

On interrogea le poète parti vivre sur la colline aux genêts. Il avait jeté sa lyre aux orties depuis belle lurette.

De là-haut, la vie était splendide. Elle descendait en pente douce vers le val fleuri, incitant le marcheur aux pas légers à la gravir dare-dare.

Le poète ne fut pas mécontent de la visite, mais ne sut quoi répondre à cette injonction douce venue de l'esprit du temps. Que le temps fût perplexe sur la suite à donner à son cours, voilà qui n'embarrassait guère le poète enclin à préférer l'absence de temps à la course et les battements de son cœur à son cours.

Il signifia son congé au temps, en le remerciant vivement pour sa visite de courtoisie. Il prendrait le temps de réfléchir à la difficile question du temps vécu et du temps perdu, mais se refusait énergiquement à gaspiller sa salive en propos abscons sur la nature exacte du temps passé, présent et à venir.

Le temps n'avait qu'à s'adresser à lui-même pour en savoir plus. Il lui conseilla de laisser le passé à sa misère et de s'en tenir à l'avenir : arrimé à cette impétueuse incertitude, il passerait certainement le siècle sans encombre.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Le silence se fit dans le poète pas mécontent d'avoir salué le temps et ses œuvres. Il pourrait ainsi continuer sa route. Il le savait, tous les chemins menaient à la colline aux genêts.

Chez lui, posée sur le rebord de la cheminée, une bougie brûlait nuit et jour. Blanche nacrée ou bien rouge carmin, elle sentait la vanille ou bien la fraise, selon l'humeur du temps.

Une épaisse fumée noire montait à l'horizon, mais les feux follets du poète eussent été bien en peine d'y remédier.

Les saisons, elles aussi, avaient leur mot à dire. Elles se manifestaient véhémentement en déployant force couleurs du ciel et vents et pluies glacées. L'été était la saison la plus redoutée du poète. Sa solitude était alors si intense que le soleil lui-même avait du mal à le suivre sur les chemins arides de sa fièvre.

A force d'amour, le poète avait fini par douter de la validité de sa démarche. Le temps seul comptait, il le savait. Lui ne comptait jamais ses pas, ne ménageait jamais sa peine, mais l'essentiel était ailleurs, et dans cet ailleurs toujours ailleurs cohabitaient bon gré mal gré son errance sèche et sa verve.

Mises bout à bout, ses phrases n'étaient jamais que des phrases. Elles n'avaient guère plus de valeur aux yeux du temps que des perles colorées, pure verroterie propre à séduire les âmes innocentes, mais pas le temps rompu de longue date aux ruses de la raison, et qui en avait vu de toutes les couleurs.

Lui savait que la vraie vie ne rimait pas avec la poésie.

Reimbold était son nom, un sacré rimailleur, donc ! Un hétéronyme, comme tous les noms.

Le temps était bel et bien ce poète enchevêtré dans les broussailles et les ronces desséchées quelque part en Abyssinie. Le trafic d'êtres humains et le trafic d'armes faisaient florès en ce temps-là pas si lointain.

Dès lors, comment démêler le vrai du faux ? La vie s'interrogeait en pure perte. Il lui fallait aller à l'essentiel, et c'est ainsi que chacun et chacune trouvait dans le temps de ses loisirs une réponse adaptée à sa vigueur propre.

La niaiserie poétique de ce siècle achevait de décomposer les mots.

Quelques syllabes colorées chahutaient encore l'abîme çà et là, mais de mémoire d'homme on n'avait jamais vu plus de trois phrases tenir la route, depuis que le temps entraînait tous et toutes vers l'avenir radieux de l'action bien comprise.

Il fallait en finir une bonne fois avec ce marasme et ce fut fait en un clin d'œil. Le silence qui s'ensuivit retentit encore dans les vallées du temps présent.

Les pas du poète résonnent dans la nuit claire.

La pleine lune n'éclaire pas que les promeneurs du soir.

La mauvaise conscience du poète fait tout son charme. Il sait de source sûre que les promeneurs n'ont pas de temps à perdre.

Ils lui empruntent bien quelques bons mots pour passer le temps, mais c'est l'action qui prime, ce bulldozer des temps nouveaux qui finira bien un jour par avoir raison de la colline aux genêts et de tout le reste, comme il vous plaît de le nommer.

Ce n'est, après coup, qu'une question de temps.

La sphère

-1-

En tous sens, j'ai parcouru la sphère, mais comment en être sûr ? Peut-être ne suis-je jamais passé que par le même point.

Ceux qui ont sillonné le globe en tous sens, c'est autre chose. Leur passeport conserve les traces de leurs destinations - ils se sont bien rendus quelque part - mais moi je n'ai laissé aucune trace de mes passages, et la sphère - ma sphère ? - étant d'une absolue monotonie, je n'ai retenu d'elle que le souvenir de mes pas tantôt lourds, tantôt allègres. Personne d'autre que moi n'est jamais venu la fouler ni en troubler les aspérités cachées.

Rien ne saurait entamer la certitude que l'absolu est une contradiction en soi - l'impossible frontière repliée sur ses bords qui ne communiquent pas avec le dehors - contradiction que l'illusion de l'absolu porte à son comble dans son procès de régénération mené à travers le démenti formel que j'en suis, pas après pas, pas censés me rapprocher des autres, quand je fais le premier pas, puis l'autre et ainsi de suite, car enfin la frontière invisible que je ne suis pas est sans cesse reconduite à la frontière par autre que moi qui ne puis éviter d'être moi aux yeux des autres.

Mes voisins ne peuvent ignorer mon existence, même s'ils ne veulent rien savoir de moi. C'est en ne voulant rien savoir de moi qu'ils reconstituent l'invisible frontière de l'absolu qu'ils ne peuvent être tant pour eux que pour moi.

Je ne dis ni oui ni non à la sphère. A sa manière, elle me constitue, mais il y a un reste, et ce reste, c'est moi, ni heureux ni malheureux, qui parcourt la sphère en tous sens à la recherche d'autrui.

Fasse qu'autrui, las de se chercher, me rencontre enfin.

-2-

Le ventre rond avait dit cela à la femme assoupie. Elle s'était endormie sur son ventre. Elle rêvait encore à l'enfant qui serait peut-être un jour le locataire de son être, et plus tard encore l'heureux propriétaire des lieux qu'elle habitait, cette vaste demeure dans le Sud qui lui venait de ses parents. Cette plénitude nauséuse cesserait à la naissance de l'enfant rêvé pour faire place à un tout autre bonheur. Pour l'heure, l'enfant présent en pensée dans son ventre était au centre de toutes ses pensées, mais quand aurait lieu le séisme de la naissance qui verrait la sphère se contracter dangereusement, alors, alors seulement, une issue nouvelle apparaîtrait qui délivrerait l'enfant de la sphère de velours qu'il habitait. Mais le rêve retors s'emparait de cette pensée flottante pour faire d'elle à travers sa pensée *la sphère de soie fraîche qui l'habitait*, sphère, par conséquent qu'elle ne pouvait habiter que de l'extérieur. La rêverie ne tournait jamais au cauchemar éveillé. Rien d'hallucinatoire dans ce qu'il fallait bien appeler une démarche objective, car elle était bel et bien extérieure au processus d'enveloppement qu'elle vivait de l'intérieur, comme si les lèvres de son sexe avaient démesurément grandi jusqu'à envelopper le corps de sa pensée devenue la matrice de l'enfant à naître. Au moment critique, la rêverie s'inversait à nouveau doucement : elle était cette sphère qu'elle parcourait de l'extérieur en tous sens à la recherche d'un point fixe qu'il lui fallait chercher sans cesse en se déplaçant

constamment. C'est cette constance de l'emprise de la sphère omniprésente qui faisait d'elle un être double *qui se laissait sphère*, au point qu'elle finissait par s'imaginer être l'enfant baignant dans le liquide amniotique, celui-ci étant alors présent en tous points de l'espace sphérique, c'est-à-dire absolument nulle part. L'enfant qu'elle était devenue pour un temps parcourait la sphère en tous sens à la recherche de sa mère, mais cette mère qu'elle n'était pas, pas encore, à son tour ne pouvant être et se dire mère qu'à la condition expresse d'attendre un enfant, était seule à pouvoir dire intimement à l'enfant qu'il était enfant, *son* enfant, la chair de sa chair. Forte de cette pensée, il lui fallait alors, pour échapper au vertige de la sphère, faire douloureusement retour sur elle-même. Une pensée glaçante s'imposait alors : ayant cessé ses enfantillages, elle devait admettre qu'elle n'attendait pas d'enfant, que personne ne l'attendait et que personne au monde, absolument personne, n'attendait d'elle qu'elle mît au monde l'enfant de ses rêves, hormis elle-même. Redevenue extérieure à elle-même, elle pouvait alors entendre l'aveu initial par lequel elle basculait à nouveau dans la lucidité : aucun homme, jamais, ne désirerait la connaître intimement.

Dès l'abord...

Dès l'abord, le climat fut tendu entre nous.

Quand je vous ai connue, sans envie aucune de faire votre connaissance, votre métamorphose était pour ainsi dire achevée : vous étiez en passe de devenir tout entière l'œuf que vous portiez initialement dans votre ventre et qui commença par vous manger les yeux.

Dans ce récit, je le sais, vous n'accorderez aucune attention à ce que j'ai voulu dire, pour ne retenir que ce que j'ai pu dire. Pourtant, c'est bien là, dans la volonté la plus grande qui échappe à qui croit en être le maître que réside l'absence de pouvoir, l'abandon total à cette force qui va, déliée, incertaine de ses fins, mais résistante, pleine d'affirmations péremptoires et de discours.

Votre excès est là, dans ce filet aux mailles trop grandes pour laisser passer l'infime qui nous lie.

Une vie durant, vous avez été celle par qui le scandale n'arrive pas. Jusque dans votre sommeil, vous avez employé vos forces à réconcilier les extrêmes dans la trame même de votre vie, au détriment de la tension et du hasard, au profit exclusif d'une soif de sécurité qui constitue encore aujourd'hui le fond de votre être.

Nous ne pouvons pas nous entendre, tout au plus nous écouter. D'aucuns parleront de politesse du cœur. Je préfère pour ma part y voir le signe d'un désespoir qui ne se relâche pas. Pour rien au monde, vous ne voudriez de ma place. Vous dites m'envier. Vous vous ingéniez à énumérer les avantages de ma situation. Vos fioritures ne vous coûtent rien qu'un peu de salive.

Ecrit à l'encre sympathique, un récit court entre deux vies, un récit que ces deux vies ne liront jamais, trop occupées qu'elles sont à se lier pour mieux déchaîner la hargne et le ressentiment, dans une sorte de solidarité du malaise qui reste, la vieillesse venue, leur seul *ciment*.

Je ne bâtis pas sur un tel matériau, mais j'en use. C'est là ma ruse, la seule qui me soit permise en ces temps de disette. La mort rôde partout. Pas un mot qui ne soit un appel au meurtre, au silence, à la vacuité douceuse d'un terme atteint, d'un lieu de repos comparable à un suaire.

C'est comme si les hommes avaient déposé un grand drap blanc sur l'aube. Un peu de sang coule de dessous le drap. Noces de sang entre l'aube fragile et la brute humaine qui a eu son plaisir...

Et dire qu'un esprit imprudent a écrit que la femme est l'avenir de l'homme. Comment en serait-il ainsi, si celle-là s'ingénie à faire de celui-ci qu'elle élève un tyran repu ?

III

Onze petits tours de manivelle

Manu

— Il faut savoir faire la plonge, dit Max, pour savoir plonger en eaux profondes. Tu te rappelles Manu, la dernière fois qu'on l'a vue ?

Son corps amolli ballotté par les vagues, tête tournée vers le ciel, combinaison de plongée déchirée, on aurait dit un bout de bois enroulé dans une bâche en plastique noir, son corps mou nous parût à peine plus lourd que le varech pris dans le ressac, ballotté par les vagues, cogné et cogné encore contre les roches grises couvertes à leur sommet de mousses luisantes terriblement glissantes, oh ces roches étaient à peine plus grises que la gueule que tu as tirée, quand tu as vu le corps sans vie de Manu flotter là sous nos yeux impuissants.

— Tu t'égares, ami, dans les eaux du style.

Manu méritait mieux que cette évocation lourdingue. On parle pas comme ça des morts. Tas pas le droit de la réduire à des passés simples pour faire joli. Et quand tu me parles, ça y est, ça revient, t'emploies des mots familiers que tu me balances à la figure, comme si j'y étais pour quelque chose, moi, dans sa mort !

— Ce jour-là, avant sa plongée fatale, tu étais de corvée de vaisselle avec elle, et tu l'as laissée filer. Tu m'as raconté qu'elle tenait plus en place, fallait qu'elle aille à l'eau tout de suite, l'appel de la côte en somme. T'aurais dû la retenir, t'aurais pas dû la laisser filer à l'eau comme ça, le ventre encore chaud.

Tom faisait la plonge ce jour-là, en effet, et comme à son habitude, Manu brûlait d'envie de se mettre à l'eau plutôt que de plonger ses mains dans l'eau chaude. On pouvait compter sur elle pour tout, c'est vrai, mais la vaisselle, faut reconnaître que c'était vraiment pas son truc.

On était en février. L'eau devait être à trois ou quatre degrés maximum. C'est beau l'Ecosse en cette saison. C'est sauvage, surtout la côte, tout le monde vous le dira. Une côte découpée, tourmentée et fichtrement poissonneuse. Je la vois encore avec son harpon, tout fière de brandir sa nouvelle prise, grosse comme le bras.

Le lendemain, elle était morte.

Je vous raconte tout ça, je ne sais pas trop pourquoi. Manu vivait dangereusement depuis qu'elle était toute petite.

On raconte que sa grand-mère, pendant les bombardements de Sochaux, regardait le spectacle au balcon, pendant que les voisins et sa famille se terraient dans l'abri antiaérien. Un feu

d'artifices pour la vieille dame encore toute jeune à cette époque. Pas de courage là-dedans, sûrement, mais une bonne dose d'inconscience en revanche et l'envie de braver la mort, courante chez les ados, peut-être à toutes les époques.

En 42, il pleuvait des bombes sur les sites industriels réquisitionnés par l'occupant allemand. Mon grand-père n'a dû sa survie qu'à la réserve d'eau de la brasserie où il travaillait à cette époque. Il a passé la nuit entière en apnée dans le bassin. Il me racontait que sous l'eau il voyait les bombes exploser sur les bâtiments alentour, l'eau rougeoyait quelques instants, et ça recommençait de plus belle. Aucune bombe n'est tombée dans le bassin cette nuit-là, une chance.

L'eau a sauvé mon grand-père des flammes. Sa femme, elle, on l'a retrouvée hagarde le lendemain matin de l'attaque aérienne sous la grande table en chêne de la salle à manger. Les murs tenaient encore debout, mais plus de toit, des gravats partout, une fumée âcre, des fumerolles dans tous les coins, des poutres calcinées, des tuiles en morceaux éparpillées dans tout le secteur et cette odeur de chair grillée qui flottait dans l'air.

Quelques années encore, la guerre finie, elle tremblait comme une feuille dès qu'elle entendait un gros porteur traverser le ciel. Pas de psy à l'époque pour venir en aide aux populations traumatisées. Elle s'est débrouillée toute seule, comme elle a pu. On ne parlait pas encore de stress post-traumatique. C'était démerde-toi et le ciel t'aidera.

Le ciel, ma grand-mère, elle en avait peur depuis ce temps-là.

Elle et mon grand-père ont sauvé ce qu'ils ont pu, ils sont partis s'installer à Montceau-les-Mines, pas trop le choix. Pas idéal non plus, encore un site industriel. On allait là où on trouvait un peu de boulot, c'est tout. Mon grand-père ne savait pas trop y faire au marché noir. Il s'est fait plumer. Toute sa collection de Hetzel y est passée et l'argenterie. Fallait manger, tenir le coup, mais personne dans la famille ne s'attendait vraiment à des jours meilleurs.

Je me souviens d'une lettre déchirante écrite par ma grand-mère, une lettre malheureusement mutilée, il n'en restait que la première page. L'élégance de l'écriture contrastait vivement avec les propos désespérés de ma grand-mère. Elle aura survécu à tout ça pour voir mourir son fils en 46 d'un coup de revolver en plein cœur, tiré accidentellement pas un de ses copains. Mon oncle, que je n'ai jamais connu du coup, collectionnait les armes, comme si la guerre toute fraîche ne lui avait pas suffi. Il en est mort.

J'ai dû vivre toute mon enfance dans ce deuil contagieux. Ma mère avait perdu son frère adoré, mes grands-parents ont fait un enfant en désespoir de cause née en 46. Ma tante, toute gamine, on la surnommait dans la famille *la ravisotte*, un terme bien de chez nous qui sert à désigner un enfant qu'on a fait en pensant qu'on n'en aurait plus jamais.

Un monstre de vie ma tante. Je l'admire. Une force de la nature, vraiment. Ma mère, sans s'en apercevoir, m'a collé le virus de la mort avec la mort de son frère. Je sais depuis longtemps pourquoi je suis toujours anxieux. Mais passons. Heureusement, y avait ma tante et sa joie de vivre si communicative. Sa naissance a d'abord fait un bien fou à ma mère.

Ma grand-mère, c'est autre chose. Elle ne s'est jamais remise de la mort de son fils Michel. Je la revois, droite, un grand sourire aux lèvres, les yeux pétillants d'intelligence, les mêmes que ceux de ma mère. Elle avait été si belle plus jeune, et tellement amoureuse de mon grand-père. Et

puis, derrière tout ça, il y avait aussi son amie juive disparue une nuit de 42 et qu'elle n'a jamais revue, et pour cause.

Durant toute la guerre, pour tenir le coup, ma grand-mère a résisté à sa manière en rendant de menus services au réseau du coin. Elle faisait passer en douce la ligne de démarcation à des réfractaires et à des aviateurs anglais. C'est son allemand impeccable qui l'a souvent aidé à berner les autorités allemandes. Il lui arrivait d'évoquer avec une certaine tendresse un soldat allemand, un certain Otto. Ça devait être dur pour elle d'aller contre sa culture. Elle avait choisi la France, rejoint le camp des antinazis. Elle en parlait peu, avec une émotion retenue. Je l'ai vraiment beaucoup admirée pour tout ça. Un exemple de courage. Aucune gloriole.

Pour en revenir à Manu, ben, j'avoue qu'elle me rappelle ma tante. La même force vitale, et cette douceur que j'avais héritée de ma grand-mère et de ma mère. Pour moi, elle était ma grande sœur. Elle était bien plus jeune que moi, mais je la trouvais bien plus hardie et combattive que moi. On partageait les mêmes goûts. En vrac, je dirais, la poésie, l'aventure, les grandes balades nocturnes en forêt, la chasse et la pêche, et la plongée sous-marine dans les eaux côtières.

Un amour certain pour les pays du Nord de l'Europe aussi.

On avait ce point commun qui nous faisait rire quand on en parlait : on supportait mal tous les deux les grandes chaleurs, alors l'été c'était direction l'Ecosse ou la Suède. On était toute une smala à la suivre dans ses aventures. Une vraie troupe de romanichels en vadrouille dans les Highlands et le long de la côte. Presque pas âmes qui vivent, et du poisson grillé ou fumé à tous les repas. Une bande de copains et de copines sans arrière-pensée, sans jalousie mal placée, si vous voyez ce que je veux dire.

Maintenant que Manu est morte, j'avoue, j'ai du mal à supporter Max et Tom, les meilleurs amis du monde avant le drame.

C'est à croire que les histoires se répètent, avec d'infinies variantes.

Chiens et chats

Elle est courante, cette expérience du miroir déformant.

Les eaux stagnantes, elles-mêmes, en savent quelque chose.

Elles gardent la mémoire et le souvenir des eaux ruisselantes qui se sont portées jusqu'à elles. Piégées dans la vase, elles attendent leur heure. Une mince pellicule de cette eau souillée remonte de temps à autre à la surface, lorsqu'une bulle de gaz vient crever la surface, éclate puis meurt.

Au fil du courant, l'image de toi, déformante-déformée.

Te revient en mémoire les douves asséchées du château familial.

Tu aurais bien aimé, tout jeune encore, pouvoir t'y mirer du haut de la plus haute tour encore debout en ce temps-là.

Devenu adulte, et le domaine vendu - château, terres et fermages - il ne te restait plus que les eaux courantes de la rivière la plus proche pour contredire les vues de Narcisse l'illettré.

En écho, te revenaient alors sans cesse en mémoire, cette jeune fille aperçue un temps sur les terres de ton père.

Chassée comme une malpropre par le garde-champêtre puis rossée par l'intendant en personne, elle s'en était allée salement amochée et piteuse, tu ne savais où.

Toute ta vie, tu l'as cherchée en vain dans d'autres femmes, et l'âge venant, de guerre lasse, tu n'as plus consenti à quelques coucheries que ce soit.

Tu aurais aimé lui dire un amour sans bornes. Elle t'aurait protégé, tu n'en doutes pas. Au lieu de cela, tu t'es résigné de longues années à jouer les protecteurs de ces dames.

Mal t'en prît d'en épouser une par pure bonté d'âme.

A présent, te voilà irrémédiablement et diablement seul.

Peu t'importe, à dire vrai.

Tu as bien d'autres chats à fouetter.

Une seule chose cloche dans tes raisonnements : tu ne songerais en aucun cas à fouetter un chat ni même un chien ni qui que ce soit. Battre ta coulpe n'est pas non plus ton fort, à dire vrai.

C'est fou ce que la vérité nue nous enjoint de dire, parfois.

On aimerait la contredire et lui tenir tête, ne serait-ce que quelques instants, mais non, elle fonce tête baissée sur nous et nous renverse férocement. S'ensuit souvent un corps à corps dantesque.

On y laisse des plumes. Elles jonchent le sol. De beaux témoins muets d'une scène perdue uniquement pour ceux qui ne savent pas en tirer profit.

Les mains à plume charrient bien des secrets enfouis.

Elles drainent tout sur leur passage, assèchent mares et marécages, douves et ruisseaux, et jusqu'aux biefs si vifs dans ton pays sillonné de rivières.

Les eaux ne manquent pas, c'est vrai.

Libre à toi d'en faire le miroir déformant-déformé de ta liberté de ton. Ta tournure d'esprit n'est pas aussi rare que tu le crois.

La sécheresse de ton et de mœurs va bon train depuis quelque temps par ici. Tu ne t'y résignes pas.

Il te faut les eaux courantes et les images qu'elles emportent, et les rives herbues qui s'accrochent aux terres.

Des iris jaunes aux rives boueuses te ravissent les yeux.

Ces flammèches ne se penchent pas sur les eaux, fières et droites, elles tiennent bon, comme toi.

D'ombres et de lumières

Entre ombre et lumière, place à ce qui défie et la lumière et l'ombre, un *entre-dieux* fécond qui se cherche dans l'humaine condition, chemine dans les mots d'arbre en arbre depuis des millénaires.

Il s'agira de ne jamais déifier l'humain mais de bel et bien défier les forces obscures tapies dans les ombres engendrées par la rencontre de la lumière avec des masses rocheuses ou arbustives si nombreuses.

Lumière déviée ou arrêtée, répit pour la pensée assaillie de lumière vive.

Sous l'arbre centenaire, un chêne massif et heureux de l'être, planté là en dépit du bon sens par la volonté de quelques humains, exposé à tous les vents au sommet d'une petite colline aux pentes si douces qu'on les gravit comme en pèlerinage vers un monde dans le monde, une modeste entrée vers un lieu où conversent avec quelques humains de bonne volonté des dieux enfouis.

Sous l'arbre centenaire, un chêne massif et heureux de l'être, tamis de lumière scintille doucement, mosaïque végétale de trouées lumineuses toujours en mouvement sous le vent par la grâce incessante de ses larges feuilles trilobées.

Sous l'arbre centenaire, lumière n'aveugle pas, donne à penser entre sommeil et rêverie. Tient éveillé le vent.

Le berger de l'être fait une sieste.

Adossé au tronc rugueux, il mâchonne tranquillement une tige sèche de graminée longue comme un bras.

Il ne remâche pas son passé, ne fait aucun plan sur la comète, jouit du temps présent qui ne cesse de se renouveler dans l'air qu'il respire, dans les jeux d'ombre et de lumière qui dansent dans les frondaisons qu'il contemple-qui le contemplent.

Sous sa carapace de verdure, les syllabes de sa pensée tournent sur elles-mêmes, jouent pour ainsi dire à un jeu de chaise musicale : c'est à celle qui s'assiéra la première devant l'autre.

Au jeu des métathèses, notre berger s'y entend.

Il y a quelques siècles, ses ancêtres mangeaient du *formage* de chèvre, puis vint dans la bouche de tous et de toutes une envie de fromage. Dont acte.

Sa pensée virevolte sous l'arbre centenaire, épouse les délicats jeux d'ombres et de lumières puis s'envole dare-dare pour l'Espagne préromane, tourne autour d'un mot et d'un seul qui se joue des syllabes.

Chaque syllabe, entre ombre et lumière, représente pour notre berger comme une écaille parmi quelques autres d'un mot-carapace délicieux entre tous. Il serait presque tenté d'en enlever une à une les écailles pour déguster cette belle crevette rose à la queue si élégante.

Il n'en fait rien, se contente de mâchonner sa tige d'herbe sèche. La crevette en émoi pourrait tout aussi bien être un noble destrier chevauché par un preux chevalier des temps anciens.

Une loi de fer régit l'usage des mots jusque dans les campagnes les plus paisibles, les plus éloignées des gouvernements en place garants du bon usage des mots.

Un mot entre tous intrigue notre berger, excite son appétit de lumières et d'ombres mêlées : l'usage l'enjoint de parler de caparaçon, consacre l'usage de caparaçonner, lorsqu'il parle d'un destrier médiéval ou, plus proche de nous, d'un cheval fièrement monté par le cruel picador.

En Espagne, sans crier gare, les syllabes ont virevolté elles aussi, comme autour de notre fromage devenu fromage, et voilà qu'au royaume de France l'on a décidé il y a fort longtemps de prendre cette jolie métathèse pour la norme en vigueur dans tout le royaume franc : des oreilles et des langues espagnoles ont inversé deux syllabes, transformant l'initial carapaçon en caparaçon, et de cette métathèse, ni correcte ni incorrecte - un pur fait linguistique sans conséquence fâcheuse - l'usage français fait une norme, allant jusqu'à stigmatiser ceux et celles qui s'aventurent à parler de cheval carapaçonné, alors que l'animal doit impérativement être caparaçonné pour remplir sa tâche ingrate de porte-coup livré au taureau hagard.

Métathèse de métathèse, le français populaire carapaçonné, qui avait rétabli, sans le savoir, l'ordre initial des syllabes préromanes héritées par l'espagnol et transformées par ses locuteurs en caparaçonné, se voit rejeté au nom d'un usage espagnol que l'étymologie dément.

Les feuilles du chêne continuent à scintiller, échangent ombre et lumière, persistent à céder un bref instant la place à une trouée de lumière pour l'instant d'après réoccuper le petit intervalle de lumière des milliers et des milliers de trilobées.

Le jeu se répète ainsi dans les frondaisons, constitue un ensemble agréable à regarder, la lumière ainsi tamisée laissant un répit à l'œil exercé de notre berger.

Il s'endort doucement bercé par le frou-frou des hautes branches. Son troupeau de brebis pâit paisiblement dans les parages à flanc de colline. Il en faut plus pour inquiéter notre berger. Bientôt, il s'éveillera et regardera son troupeau paître en toute quiétude.

Son fidèle chien de berger l'a bien secondé, comme à son habitude. Il le remerciera avec force caresses affectueuses, avant de reprendre son périple champêtre.

L'improbable de la scène vaut son pesant d'or pesant.

Le berger de l'être rejoindra le soir venu sa cabane de pierres sèches, s'assiéra devant l'âtre pour y boire sa soupe fumante.

Des flammes et des flammes, de minuscules flammèches bleues, des brandons rougeoyants et des braises ardentes viendront lui rappeler sa condition d'être pris entre ombres et lumières.

Le chêne massif et heureux de l'être devenu son ami ne finira jamais équarri puis débité en bûches pour sa cheminée, il en fait le serment.

Tant qu'il vivra, il le protégera contre la hache, et aucun roi, jamais, ne viendra s'y asseoir pour y rendre sa justice.

Fantômes

Pris qu'il est dans un dialogue imaginé de toutes pièces, le voilà qu'il sent remonter jusqu'à ses lèvres tout un agglomérat de rancœur, accumulée au fil des années, comme il se doit.

Le ressentiment informe ses propos intérieurs dont personne n'a cure. Il se rend malade à en retourner en tous sens les pauvres arguments. Cette contorsion de la pensée distordue par une perception biaisée de la réalité qu'il affronte donne lieu en lui à des débats stériles et sans fin.

Il imagine des réponses à des questions qu'il n'entend pas, des réponses hautement personnelles qui ne s'adressent qu'à lui par le fait de sa pensée désordonnée.

Comme s'il dressait un barrage fantasmatique devant un assaut qui portera - il le sait pertinemment - sur bien autre chose que sa vie personnelle et intime.

Le discours discord entre l'intime qui prospère dans les failles de sa pensée et ce qu'il persiste à appeler sa personnalité alimente une haine toute personnelle qu'il est bien le seul à comprendre.

Impersonnelle, sa haine se muerait en tragi-comédie. Il se prendrait pour un Macbeth à la tête d'une armée de canassons partie à l'assaut des vignes. Cette ivresse-là ne lui vient pas. Il se cantonne aux parages d'une parole discordante, erre en compagnie d'une folie douce qui durcit comme sève de pin au soleil d'été.

L'intime, ce qu'il porte en lui sans jamais l'exprimer, se répand en monologues stériles que lui seul perçoit. Seul témoin de son désarroi, il en veut à la terre entière autant qu'à lui-même.

Un assaut de nature professionnelle susceptible de le remettre en cause par une rude mise à la question se prépare dans les coulisses. Il n'aime pas être sur le grill. La visite d'un fantôme est annoncée.

Le fantôme n'a que des questions à poser. Il le sait pour avoir déjà conversé plusieurs fois avec lui à des époques reculées. Le fantôme attend des réponses franches, nettes et tranchantes qui doivent répondre aux attentes impersonnelles qu'il formule à la façon ingrate d'une pythie qui se serait piqué d'inverser les rôles de la prophétie.

Le fantôme est un représentant de l'état séculier chargé de faire régner l'ordre dans les rangs de la grande armée du savoir institutionnalisé.

Voilà plusieurs années maintenant qu'une légion de fantômes s'ingénient à faire plier les gens comme lui sans jamais y parvenir. Les fantômes enragent d'impuissance, secouent et rudoient leurs troupes, les traitent d'incapables sans les congédier pour autant, car qui prendrait alors le relève ?

Une jeunesse inquiète et bien informée ? De jeunes cadres fatigués par la vie menée dans des entreprises privées ? Que nenni !

Ni le fond qu'il a en propre ni les questions posées n'intéressent le fantôme, ce désert ambulant. La face obscure de l'existence lui répugne, pas plus qu'il n'apprécie un déballage de ses pratiques soumises à inspection. L'espace de quelques phrases erratiques, il devient ce fantôme, s'amuse de ce jeu d'ombres et de lumière, avant que d'aller se coucher.

Demain, la bataille sera rude. Son conflit intérieur n'intéresse pas le monde ambiant, ne concerne que ce monde pourtant.

A cheval sur ma pensée

L'aiguille du paradoxe tournée contre elle-même.

Queue de scorpion frappe et guerroie dans les sables encore chauds d'un désert crépusculaire.

Mon paradoxe résiste aux assauts répétés de la fine aiguille qui ne parvient pas à s'enfoncer dans les chairs amères. Le suicide tant désiré de la pensée n'a pas lieu.

Le paradoxe s'étale et prospère. Je le perds de vue. C'est devenu un chien fou.

Sans recherche aucune, ne voilà-t-il pas que je le retrouve au coin d'une rue fort passante en compagnie de belles de nuit outrageusement fardées. Manifestement, le chien fou s'est transformé en un bel étalon fringant à souhait prompt à satisfaire ses dames qui se bousculent pour jouir de ses faveurs équines.

Pour un peu, elles feraient la queue, si on les y invitait, mais nulle autorité officielle ou morale dans le quartier, c'est manifeste, aussi se pressent-elles au-devant de la bête de sexe et jouissent ainsi à qui mieux mieux sous l'ombre portée d'un grand immeuble. Une foule de badauds égarés se pressent au balcon et lancent des hurrahs joyeux. Chacun, chacune s'en rentrera les yeux pleins de stupre et d'idées tordues sur le bout des lèvres.

Mon paradoxe a fait du chemin. Le voilà célèbre en diable. Je le suis à la trace, mais de loin, maintenant que je ne le tiens plus en laisse. Une longe ne ferait pas l'affaire non plus ni une selle ni rien du tout qui le corsette ou l'entrave.

Son pelage luisant de sueur aperçu, lorsqu'il satisfaisait ses dames à coup de hennissements, s'est changé en un caparaçon de belle facture de couleur sable.

Chair carapaçonnée comme cheval dans l'arène ne mord pas la poussière, insensible qu'elle est et demeure à la corne du taureau furieux.

L'arène, ce désert en miniature, est devenu l'espace idéal pour un combat.

Le foulard rouge de l'oubli agité en vain par un toréador d'opérette, chétif et terriblement engoncé dans un costume de clown trop grand pour lui, voilà qui donne du fil à retordre à la scène.

Le taureau fait face aux cris. Il en fuse de partout. L'hydre de haine s'entend au mouvement de tête du taureau qui ne sait où donner de la corne et frappe en tous sens à s'en tordre le col.

Une chasse abstraite se déroule sous les yeux médusés d'une foule rassise venue au spectacle d'une mise à mort tant attendue. On prend les paris de Paris à Berlin en passant par Madrid.

C'est à qui discernera le premier la chair sous la carapace, à qui détectera l'infime défaut dans la cuirasse de la pensée infirme, à qui verra poindre les premières gouttes de sang christique, à qui

sera révélé et révélera à son tour un secret inaudible depuis la nuit des temps, faisant fi au passage du sujet et de l'objet dans des phrases méditées à la hâte.

La machine à penser a des ratés, elle s'essouffle, regimbe, rechigne à avancer, renâcle et frappe du sabot le sol sableux de l'arène, tant et si bien qu'au brûlant soleil exposée elle ne peut que tourner en rond dans l'arène rendue stérile par la foule haineuse. Le combat tourne court, faute de réels combattants. Le picador désarçonné d'entrée de jeu s'est évaporé.

La mer est loin et son sable humide, et le ressac des vagues.

Une déferlante d'insultes et de cris de haine pour seuls encouragements, la bête au soleil devient diaphane, se disloque, s'évapore lentement sous les yeux médusés de la foule. Elle se répand en discours oiseux, de petits pépiements de volatiles pris dans les serres d'un aigle, impérial de calme et d'ardeur.

A cheval, très à cheval sur sa pensée, le paradoxe hennit-frémit une dernière fois, avant de tourner casaque. L'arène, ce cercle parfait fermé sur lui-même, s'ouvre violemment, vire au fer à cheval encore incandescent, libère une issue inespérée.

Dans la foulée, le paradoxe à cheval sur sa pensée engloutit au passage et le taureau et son chétif toréador, les sables de l'arène vitrifiée bientôt et l'hydre de haine tout entier en passe de devenir cette hydre de laine dont nous parlaient nos grands-mères les soirs d'hiver, aiguilles de tricot à la main. Ça faisait de délicieux petits tics- tics qui nous donnaient envie de dormir, vous vous souvenez.

Qu'il est loin le temps où le sommeil nous trouvait blottis dans le giron d'une douce pensée !

Et l'âtre qui n'a plus lieu d'être.

Et tout et tout ce qui fit notre enfance, fut notre enfance perdue.

L'enfance de l'âtre vaut bien une pensée.

J'y brûlerai mes illusions perdues, et jusqu'à tes yeux charbonnés et tes mines défaites, chérie.

Babel

La parole était à tous, petits et grands. Il s'ensuivit une grande confusion.

Tout en haut, presque dans les airs, quelques virtuoses du verbe gesticulaient à s'en fendre l'âme. La foule des fourmis peinaient à les distinguer, n'entendait que des bribes de phrases désarticulées par le vent. Nos virtuoses s'escrimaient en vain, ne parvenant pas à se faire entendre.

Ils conservaient donc le souci de se faire entendre de la foule ? Il faut croire.

Les marches de l'immense pyramide, invisible à l'œil nu mais nettement perceptible pour toutes celles et ceux qui avaient l'oreille fine au milieu de tout ce vacarme assourdi, dessinaient autant de rangs et de coutumes, de manières d'être en société et de valeurs bien ancrées qui tendaient à

s'affaler sur les pentes vertigineuses de paroles enflammées jetées à la hâte, mortes-nées, pourries pour certaines, avant même d'avoir atteint leur pleine maturité.

C'était foule à foule prête à se fouler du pied à tout instant. C'était à qui parviendrait à se faire entendre dans cette gigantesque cacophonie. Nul n'y parviendrait jamais dans des conditions aussi précaires. Nous en avons pris notre parti après une longue discussion animée.

Tout en haut, la solitude des sommets tutoyait le ciel indifférent, les degrés intermédiaires de la pyramide, en nombres indéfinis, se rejetaient les phrases au visage, visages morcelés devenus de pierre, pierres parlantes érodées, craquelées, fissurées, promises à la poussière, tandis que la base, a priori solide et fière de porter l'édifice tout entier, se perdait en conjectures sur la marche à suivre.

Pyramide sur des pattes de poules lentement métamorphosées en échassiers aqueux avait la bougeotte. Des velléités de voyage agitaient sans cesse sa base. Fissurée, bientôt fracturée sans doute, elle partait à vau-l'eau. A veau l'eau, fit remarquer un poète de mes amis habitué à côtoyer les cimes herbues.

Ce faisant, elle semblait s'étendre de plus au plus loin, dessinant un périmètre considérable qui s'étendait à perte de vue.

A ce spectacle, rien n'était sûr, la vue se brouillait. Peut-être étions-nous victimes d'une illusion d'optique, courante lorsque le son devenu énorme et brouillon - une stridulation hachée sur fond de bourdonnement d'où émergeaient parfois des cris perçants - déforme l'espace environnant.

A cet agglomérat de poussière et de pierre en voie de délitement, il ne manquait que la cendre des plus beaux incendies que le monde antique eût connus.

Tout ce fatras jacassier ressemblait furieusement à cette cité romaine hâtivement abandonnée au cœur de la Germanie hostile, incendiée par ses habitants terrorisés. L'auguste statue équestre jonchait par débris entiers le sol rendu à sa nature première de sol foncier.

En contre-bas, l'on distinguait un petit homme qui agita sa baguette d'orchestre. Personne à part nous ne lui prêtait attention. Il était si pathétique dans sa volonté de diriger à la baguette cet orchestre fou devenu ivre de lui-même, originairement sans doute une sorte de parlement dans lequel avait régné dès ses débuts la parlotte et le mensonge.

On parlementait ferme, certes. Ça parlait, ça mentait dans tous les sens. Une vraie foire d'empoigne au sein de laquelle les joutes verbales faisaient rage et s'annulaient dans un capharnaüm digne des temps bibliques.

Un vaste sentiment d'impuissance régnait dans les rangs les plus élevés, tandis que la foule des anonymes de rangs inférieurs semblaient encore croire qu'une parole s'élèverait quelque jour pour mettre fin à ce concert de protestations devenu si dense qu'il en étouffait toute parole singulière au profit d'un grésillement continu d'insectes volants.

Les fourmis volantes ne prendraient pas leur envol. Nous attendions avec impatience l'arrivée d'un vigoureux fourmilier avide de toutes les croquer. Quelques-unes, dans la bataille, parviendraient peut-être à s'envoler, iraient fonder une colonie sous d'autres cieux plus cléments.

Une douce lumière ébranle l'Empire. Sénateurs et chevaliers n'en peuvent mais. Le forum ne désemplit plus depuis la chute de Rome.

La grande pyramide a cessé de faire de l'ombre. Le grand cadran solaire est brisé.

La seule flèche qui vaille désormais, maintenant qu'églises et cathédrales sont mortes de leur belle mort, c'est bien celle que le réel nous décoche en plein cœur.

Un peu de sang coule à fleur de mots. Sans retenue. Vives les blessures écarlates. D'elles viendra quelque jour la guérison.

Rien de miraculeux là-dedans.

Les dieux savent attendre des jours plus favorables. L'animal humain blessé lèche ses plaies. Sa langue s'en trouve rajeunie, son verbe ragaillardi. Encore quelques décennies et la pyramide verbale aura vécu.

Erigée sur les ruines du forum, on la croyait indestructible, et voilà qu'elle alimente en poussière le désert qui croît démesurément.

Quelques nomades au pied agile préparent l'après-désert.

Nihil

Ça y est, elle revient. Qui donc ? Ben, ma déprime, normal, remarque, c'est une déprime chronique.

Tu n'en fais pourtant jamais état, encore moins la chronique. Tu m'étonnes là.

En faire la chronique ? T'es fou, à quoi ça servirait ?

Ben, peut-être à la rendre cyclique. Ce serait un premier pas, je ne dis pas vers la guérison, faut pas exagérer, mais au moins vers un petit mieux.

Un petit vieux, tu veux dire !

*

Deux vieux amis - des amis de longue date- colloquaient à qui mieux mieux dans le sous-bois. Les cheminées du village tout proche tiraient mal. Le vent d'hiver, aigre ce matin-là, soufflait de temps à autre en rafales glaciales, mais les bois, à défaut de réchauffer les corps, engourdissaient un peu les âmes. Elles en avaient bien besoin par les temps qui couraient.

Une belle matinée glaciale à souhait s'ouvrait sur une perspective floue, indéfinie, peut-être infinie. Les esprits, toujours aussi vifs, fleuraient bon la bise, s'en nourrissaient presque, tant et si bien que le soir venu un feu de cheminée habilement allumé réjouissait les yeux bleus de nos deux compères.

Fleurs de lumière alors dansaient dans l'âtre profond.

Les doigts gourds et les gorges serrées, les nez enrhumés et les ventres mous étaient légion en cette morne saison. Nos deux compagnons, égaillés par l'odeur des aiguilles de résineux qui jonchaient le sol, étaient en voix ce matin-là, et ils flottaient littéralement dans l'air du sous-bois, sans même s'en apercevoir.

Il y flottait aussi comme un air de déjà-vu, la chose était entendue de longue date.

Voilà des années maintenant qu'ils ne touchaient plus terre. Oui, ils flottaient de plus en plus légèrement dans tous les sens du terme à quelques centimètres du sol. L'écorce de leur regard pétrissait les bois, protégeait faune et flore, maigre rempart contre les malheurs du siècle errant.

Ils ne touchaient plus une bille non plus, soit dit en passant, mais tout le monde en était à peu près là, je veux dire au même point, dans le pays tout entier en proie à ce qui promettait d'être la pire crise de scepticisme jamais enregistrée de mémoire d'hommes, mais la mémoire... Un même point reliait tous les hommes et toutes les femmes de la verte contrée, mais point de ralliement en vue, seulement quelques ponts, çà et là, jetés sur les rives giboyeuses.

Bon an, mal an, la nature allait bon train. Dieux que je déteste ce mot, mais prêtez m'en un autre, si vous en connaissez un de plus belle facture, un de ceux qui ne nous renvoient pas à la figure tout un monde au passé douteux.

Oui da, elle allait de bon train. Ni de l'avant ni à reculons, mais bon train, et sans train-train, pour le dire sèchement.

Des changements, imperceptibles d'abord durant d'incalculables décennies, commençaient à se faire sentir un peu plus vivement. Des changements de quoi ? Des changements de tout : manières d'être, ethos et discours changeaient au gré de l'actualité profuse et diffuse. Impossible d'y discerner un kaléidoscope par nature répétitif et lassant à la longue ou bien mieux une longue séquence historique encore indatable et impossible à cerner, commencé qu'elle avait on ne sait trop quand et qui serait close dans un avenir peut-être à jamais indiscernable.

Des changements étaient à l'œuvre, c'était indiscutable, et l'on ne cessait d'en parler. Leur netteté faisait des gorges chaudes, elle devenait frappante, saisissante même. Elle allait jusqu'à chasser de certains esprits, certes lentement, les tournures euphémistiques en usage dans le langage courant dont on usait à profusion dans les médias audio-visuels et radiophoniques de cette triste époque : les « un peu », les « assez » dont on affublait tous les jugements possibles et imaginables de peur d'être trop ferme, trop catégorique à une époque où plus rien - pas même le rien - n'était sûr.

Et rien, quoi qu'on en dise, *c'est rien*, même si d'aucuns se plaisent à dire paradoxalement que *rien c'est déjà quelque chose*, ou à tout le moins le début de quelque chose, un quelque chose qui a des relents de faribole à connotation religieuse.

Tout se jouait déjà dans l'amour de quelques détails : ce *c'* et ce *n'* manquant dans les deux formules juteuses citées : rien, c'est rien et celle-ci encore : rien c'est déjà quelque chose. Toute une métaphysique lourde de conséquence se logeait dans cet ajout et cet oubli. Mais je vous laisse y réfléchir à tête reposée. Revenons à nos moutons, si vous le voulez bien, de ceux qui bêlent et moutonnent dans un ciel d'azur, le nôtre en cette période hivernale.

Je disais donc : la netteté de changements d'abord imperceptibles, etc... devenait frappante, saisissante même, elle commençait aussi à faire quelques victimes dans les rangs clairsemés de croyants de tous poils.

Leurs légions, longtemps invisibles, commençaient d'apparaître au grand jour comme un flot ininterrompu de rats dodus et vigoureux sortis d'on se sait quels égouts. Ils en sortaient de partout, et c'était tout à fait compréhensible. Ainsi, peu à peu, les fleuves taris ou en passe de l'être des grandes religions monothéistes charriaient de plus en plus d'immondices humaines aux croyances ni vraiment nouvelles ni tout à fait anciennes.

L'heure était au repli, à l'indifférence hargneuse, aux joutes oratoires sans autre but que de placer son mot dans un concert de klaxons hurlants.

L'heure était à l'interprétation libre et littérale des « grands » textes. Beaucoup d'esprits protestaient contre cette tendance, que dis-je ! ce raz de marée interprétatif désordonné qui flirtait avec le chaos. L'idée de chaos était en vogue, sa cote grimpait en flèche. On lui attribuait des vertus régénératrices. Des hommes et des femmes débordaient de zèle. L'époque était aux prosélytes de toutes obédiences et aux nouveaux convertis. Les vieux plats réchauffés faisaient les délices de jeunes cons. Les vieilles recettes relookées faisaient florès dans toutes les couches de la société, elles attiraient jeunes et vieux. L'heure était à une sorte de réforme protestante tous azimuts. N'importe quel illuminé crachait sa vérité révélée au monde suspendu aux lèvres de tant et tant de prétendus hommes de bien qu'un vertige s'emparait de l'époque bientôt au bord de l'abîme. Quelques femmes aussi n'étaient pas en reste, voilées pour la plupart, et recluses dans leur silence qui en disait long, plus long parfois que les prêchi-prêcha de leurs barbus de maris.

Les idiots de village avaient disparu depuis longtemps. Voilà qu'ils faisaient leur grand retour. Enfants difformes ou carrément stupides apparaissaient un peu partout dans la contrée verdoyante. Ça poussait comme de la mauvaise herbe, du chiendent, de l'ortie, si vous voyez ce que je veux dire, et personne pour oser nous en débarrasser une bonne fois. Les temps étaient à la commisération tous azimuts et les gens majoritairement de bonne foi.

Tels des bubons lors d'une belle et bonne peste noire, de nouvelles croyances exaltées s'imposaient à la vue et au regard. On se frottait les yeux, on les écarquillait, sans en croire ses yeux ni même ses oreilles. Les fous de dieu faisaient leur grand retour parmi nous. Encore quelques années sans doute, et l'on en pourrait même plus écrire dieu avec une minuscule.

Une population abrutie, des idiots de village de retour partout et des fous de dieu en pagaille ! Quel admirable cocktail humain ! De ceux dont on jasait dans les hautes sphères en mal d'air frais. La populace, la racaille, les sans-dents, les frustrés de tout, les hystériques de la parole déglinguée, les mines confites en roublardise et les allures dégingandées de nos puissants dirigeants qui ne dirigeaient plus grand-chose, tout cela sentait le rat affamé à plein nez.

Un bon vieux cauchemar eschatologique tenait la contrée éveillée. On sentait poindre des relents de guerres de religion qu'on croyait derrière nous pour de bon, mais non.

Eh oui, moi, le mécréant, l'athée radieux, le sans-dieu heureux de l'être, et pas peureux pour un sou de l'être, je commençais de me sentir mal à l'aise partout où je mettais les pieds et portais le regard, à l'affût de paroles inédites au goût de sang, à tel point que j'avais de plus en plus la bougeotte.

Je me sentais pour ainsi dire en exil dans mon propre pays, je n’y reconnaissais plus rien ni personne en tous cas, pas même moi qui me faisais traiter indirectement de tous les noms par des fanatiques barbus ou enrubannés et regarder de travers par des curetons en soutane. C’était devenu mon nouveau quotidien, mon pain noir et mon tourment par médias interposés, mais pour combien de temps encore ?

Prendre la plume, c’est passé de mode, bébé. Une voix venue d’outre-tombe osait me parler ainsi. De ce temps-là, il reste ce fragment jamais publié de mon vivant.

J’accuse...mon époque de flirter avec les vieilles lunes, les espérances millénaristes à la con, les nihilistes de tous poils qui se vautrent dans leur prétendue vertu. Les conneries se déplacent à la vitesse de la lumière à l’ère des réseaux sociaux inventés outre-Atlantique. On répand de belles rumeurs à la vitesse de l’éclair, leur viralité en fait de redoutables armes de séduction massive, elles mutent à l’infini, se recyclent sans cesse, se parent de nouveaux oripeaux pour se rendre acceptables. On se gargarise de complots, on entretient son petit sectarisme entre copains, on se vautre dans l’entre-soi.

Ah elle est belle, la nouvelle agora !

En effet, tout le monde s’y mettait sans y mettre du sien, et personne pour élever le débat hormis quelques esprits forts noyés dans la masse coagulée par la connerie ambiante. Amis, ennemis d’un jour ou de toujours, c’était devenu même chose. Les gens de bonne volonté désespéraient, accourraient de partout en pure perte.

Se porter à la rescousse d’une époque malade est chose malaisée. A quel saint fallait-il se vouer ? Impossible à dire. Et quand dire ne va plus, plus rien ne va, sans qu’on puisse dire avec quelque certitude que les jeux sont faits.

Nom de dieu, l’humanité, ça n’a jamais été joli joli, mais là, franchement, on touchait le fond, on atteignait des sommets de connerie, comme vous voudrez. Il n’y avait plus ni base ni sommet de toute façon, abîmes et sommets, c’est du pareil au même quand il n’y a plus de base.

Ce mot lui-même avait été souillé par quelques salauds enrubannés.

Le temps de la Grande Synonymie commençait.

La Grande Nuit nyctalope.

Le Grand Hiver échevelé.

Restaient nos deux compères qui taillaient les bois sans jamais toucher terre.

Il m’arriva des siècles durant de les envier, sans jamais parvenir tout à fait à me joindre à eux autrement qu’en pensée, jusqu’au jour où, un beau matin, je m’aperçus, éberlué, que j’étais eux, qu’ils étaient moi, inexorablement.

Monsieur

Nous sommes en juin 1986 à Valenciennes. Ça s’est mal passé. Et le test final, la grande épreuve-test, si elle n’a pas été calamiteuse, loin de là, n’a pas plu à Monsieur.

Monsieur trône entouré de quatre doctes personnages, parmi eux une femme, et je me dis dans un éclair, qu'elle n'en a que l'apparence, pris que je suis encore dans ma plus grande illusion de jeunesse : je crois encore alors que les femmes - quelques années auparavant, je disais les filles - sont meilleures que les hommes. La peau de vache tient sa vengeance. Elle n'a pas apprécié que je goûte peu et sa personne et ses pratiques. Sa voix, son acabit, son regard, tout me déplaisait, je le confesse bien volontiers ; aucun regret à ce propos, je ne commanderai jamais à mon instinct sûr et ferme qui guide mes conduites à l'égard des humains. C'est mon côté animal, je flaire, je renifle, et si je ne peux sentir tel ou telle, je prends mes distances autant qu'il m'est possible.

Le docte aréopage est aux ordres. Ça se sent. Fier d'en être, tout émoustillé de faire partie des heureux élus. Monsieur tient le crachoir. Les questions fusent, coupantes, tranchantes même. Monsieur veut des réponses sans détour, claires et précises. Et ça, ce n'est vraiment pas dans ma nature. Mon style - que j'ignore encore à cette époque heureusement lointaine - est tout différent. Il est déjà là, dans la parole, pas encore dans ma façon d'écrire pour mon plaisir et celui de quelques lecteurs.

J'aime les nuances, et les nuances ne s'attrapent pas comme on attrape des mouches pour aller à la pêche. Je développe, je contourne l'idée qui enfle et enfle, gagne en ampleur et en souffle, je fais quelques détours, je défriche, j'ouvre des perspectives, mais pour Monsieur je tourne en rond. Il lui faut des réponses claires et précises. Il me recadre, en vain, s'agace de me voir partir de très loin pour ne m'approcher que lentement, vraiment très lentement d'une réponse dont je ne tarde pas à m'éloigner. Je n'accorde aucun crédit aux pensées toutes faites, aux pensées bien arrêtées encore moins.

Monsieur explose froidement en lançant : Je n'aime pas votre manière asymptotique d'aborder les problèmes, et il joint le geste à la parole en décrivant une asymptote avec sa main gauche et une ligne droite avec sa main droite. La ligne droite, désolé, c'est pas mon truc.

Quelques minutes auparavant, il m'a dégainé Kant et reproché d'ignorer que l'entendement humain était organisé en catégories innées sur lesquelles il fallait s'appuyer pour bien mener sa barque en compagnie de jeunes esprits. Monsieur me prend décidément pour un ignare. Je souris en moi-même, songe en passant aux neurosciences en plein essor : voilà bien un sujet de thèse interdisciplinaire passionnant qui requerrait des années d'études !

L'entretien s'effiloche. Je suis las. La fatuité et le pédantisme du principal personnage de cette mauvaise farce me dégoûtent. Le verdict tombera une petite demi-heure plus tard : je suis recalé. Monsieur, devenu un tantinet bonhomme, me prodigue ses encouragements, termine en me disant que j'ai de l'étoffe et que j'ai, par le fait, les moyens de grandement m'améliorer. Ce n'est donc qu'un au revoir. Quelle horreur !

Monsieur, dès le début de l'entretien, avait fait acte d'autorité en s'offusquant du fait qu'assis devant lui je croisais les jambes. Qu'est-ce que c'est que ce gros con ! J'ai pensé cela, eh oui, et n'ai pas varié dans mon opinion jusqu'à l'épilogue que je viens de vous narrer à l'instant.

En y repensant, je m'amuse de ce gros con mort depuis longtemps et qui n'a rien laissé derrière lui. Son œuvre immortelle a été jetée aux orties par ses successeurs qui eux aussi, je n'en doute pas une seconde, finiront dans les poubelles de l'histoire.

Le plus drôle pour moi c'est que ce gros con imbu de sa personne et de sa fonction portait à une lettre près le même nom que Maître Eckart qui, lui, laisse un nom, et plus qu'un nom, derrière lui.

Un écrivain célèbre

Maisons d'édition à l'appui, il égrène sa longue bibliographie comme une litanie sans fin.

Il n'a pas lieu de se plaindre : les éditeurs se sont montrés généreux à son égard en publiant avec largesse ses écrits. Il passe rapidement sur les petites humiliations qui ont jalonné sa déjà longue, trop longue carrière. Il occupe le terrain en conquérant sûr de son fait. Mis bout à bout, les titres de ses ouvrages, des plus connus aux plus obscurs, forment une espèce de ligne droite que je n'aimerais guère emprunter de peur de m'ennuyer. Je reconnais qu'il y a du charme, néanmoins, dans le choix de certains titres, un charme tout poétique hélas balayé par la fadeur de l'ensemble.

La monotonie me gagne. Je pars me rasseoir sur mon siège en ivoire rivé dans mon esprit.

Son bureau confortable ressemble à celui d'un PDG très affairé mais du siècle dernier. Le téléphone sonne plusieurs fois. Un smartphone dernier cri, noblesse oblige. Des pourparlers à ce que j'en entends. Monsieur n'a pas fini de nous emmerder avec ses bouquins en préparation. Je coupe court à l'entretien que le grand homme a bien voulu m'accorder dans le confort désuet de son bureau.

J'ai l'impression désagréable d'avoir pénétré dans un monde ancien, tellement ancien que rien ne me parle. Ça me fait le même effet quand j'entends du Mozart : je vois aussitôt, dès les premières mesures, des musiciens emperruqués et des aristocrates en train de se goberger. Ça papote et ça bouffe, tout en dégustant des mets apparemment très délicats. Je dépasse rarement le premier mouvement d'une sonate ou d'une symphonie. Ça me gonfle au possible.

Qu'est-ce qui m'a pris de demander un entretien avec cette vieille baderne des lettres françaises ? et qu'espérait-il de moi en retour ? Va savoir. J'espérais, à vrai dire, me faire une idée plus précise du personnage. C'est vrai qu'au lieu de cela j'ai rencontré une personne, un être humain, bouffi de vanité, très sûr de son fait, peut-être un peu moins de lui-même. Je l'ai lu dans ses yeux fatigués, comme s'il portait sur ses épaules un fardeau invisible, celui de la notoriété peut-être qui est toujours une forme d'imposture. Surtout pour un être aussi fier qui se donne des grands airs.

Il porte dans tous ses écrits une vérité nomade qu'on entend percer ça et là dans certains de ses passages les moins lassants, les moins surfaits. Une sorte de cri de détresse et un appel au secours aussi. Il est bien assez grand pour accoucher tout seul ses pensées les plus lourdes, mais il me donne l'impression de peiner à la tâche parfois, comme s'il rechignait à mettre au clair une bonne fois certaines questions qui le taraudent et qu'il n'évoque qu'en passant. Je me garderais bien d'aller plus avant dans cette exploration critique, car l'œuvre m'intéresse trop peu pour que j'y consacre du temps.

On s'est quittés bons amis, avec le sourire et même la promesse de se revoir. Dieu m'en garde. Je n'écirai pas l'article que j'envisageais. Ça n'en vaut pas la peine.

Le bassin

J'aimerais t'y voir, gros lard. Tu crois que c'est facile de faire connaissance avec ces gars-là. Les filles ressemblent à des poules de basse-cour, les garçons ont des billes dans les yeux et de la morve au nez.

Moi, je passe le temps dans la cour à écorcer les platanes. J'adore sentir cette peau végétale sous mes doigts. J'essaie de donner des formes à ces petites plaques beige et blanches, mais c'est tellement friable qu'il faut tout le temps recommencer, tu me diras, c'est pour ça que j'aime bien, ça m'occupe l'esprit au milieu de tous ces crétins.

Le mot est lancé : des crétins. Oh ni pires ni meilleurs qu'ailleurs, juste des crétins, des écervelés en route pour leur destin. Pour les uns ce sera L'Indo puis l'Algérie, autant dire l'abattoir, pour d'autres l'usine. De futurs héros morts pour la France ou revenus de tout, et déniaisés dans un bordel et des ouvriers usés jusqu'à la corde à passés quarante ans. Il n'y a pas de quoi pavoiser. Les instits, eux, acceptent leur sort. Ils sont mal payés, pas très bien considérés, mais au moins ils ont un boulot un peu moins fatigant que celui d'un OS ou d'un manœuvre. Il y a bien ces étrangers qui commencent à poser des problèmes, dans la cour surtout. On y entend souvent des noms d'oiseaux et des mots nouveaux comme *Espagas* et *Macaronis*. *Bicots*, ça viendra bientôt, un peu plus tard.

Le bac à sable n'a plus de sable. Nous sommes en novembre. Et énorme négligence, les instits de maternelle ont laissé le bac se remplir d'eau. Avec ce qui est tombé en octobre et novembre, le bassin s'est vite rempli. C'est un vrai bassin, maintenant. N'y manquent plus que des plantes aquatiques, des poissons et quelques amphibiens. Ça ferait un beau milieu à étudier, mais les maternels sont trop petits, c'est vrai, et ça demanderait beaucoup d'entretien. C'est ce que moi je me dis dans ma petite tête. Au milieu de toutes ces têtes brunes aux yeux de cochon, je suis l'oiseau rare parce que je suis blond comme les blés et que j'ai des yeux bleus très clairs. Oui, je m'en suis rendu compte plus d'une fois : j'ai les yeux perçants. Ça se remarque. Je crois bien qu'on n'apprécie pas trop mon air malicieux, et puis je souris rarement. Quand je souris, c'est toute ma gentillesse qui ressort, alors je fais bien attention à ne pas trop la montrer.

Je n'ai pas été très gentil tout à l'heure en évoquant mes camarades. Faut dire qu'ils m'en font voir, les salauds. J'ai des façons de chef qui ne veut pas prendre le pouvoir, ça les agace. Ils m'ont demandé plusieurs fois d'être leur chef quand on joue aux Cowboys et aux Indiens, j'ai essayé une fois, mais ça ne m'a pas emballé plus que ça, parce que j'avais l'impression de dépendre des autres, et moi ça me fatigue de dépendre des autres pour arriver à mes fins. Bien sûr, ma préférence va aux Indiens, mais même dans leur peau, être un chef, ce n'est pas mon truc. Il y a aussi le fait que je ne bredouille jamais. J'ai la voix claire, j'ai un vocabulaire que les petits gars ne saisissent pas toujours. Parfois, j'ai l'impression de m'adresser à des étrangers avec lesquels il faut employer un vocabulaire simple et des tournures de phrases tout aussi simples. Ça m'agace d'avoir à réfléchir à l'envers comme ça. Déjà que je n'aime pas m'expliquer sur ce que je fais, mais alors, si en plus, il faut que je simplifie mon propos à

l'excès, c'est la fin de tout. Du coup, je m'isole, je parle très peu et je m'occupe de mes écorces de platane.

Il n'est pas rare que je découvre une branche ou deux tombées sur le bitume de la cour, quand on entre et je me dis qu'avoir fait pousser des arbres aux branches aussi lourdes n'était pas la meilleure idée qu'on ait eue. C'est vrai qu'en juin on apprécie la fraîcheur de l'ombre. L'année dernière, j'ai bien aimé. On a fait du travail manuel, confectionné des masques, des rubans et des tresses pour la fête de l'école. Avant ça, au tout début juin, je me vois encore réaliser quelques jours avant la Fête des mères une petite boîte à bijoux en ratafia noir et jaune pour le toupet. Je ne sais pas battre en rythme, j'ai été interdit de maracas, alors on m'a confié un lampion magique pour la chorégraphie de la fête de fin d'année.

Hier matin, j'avais la bougeotte. Je me suis mis à courir autour du bassin à perdre haleine. Je me sentais bien, presque en apesanteur, les poumons gorgés d'oxygène. Papa m'a expliqué que l'oxygène a un effet grisant. Je m'en suis rendu compte au bout de quelques tours de bassin. Un groupe de pimbêches me regardaient, juchées sur un jeu, une sorte d'échelle en métal sur laquelle on peut monter en redescendant par l'autre face ou rester assis sur les barres au sommet. Je les avais à l'œil. Je me méfie d'elles. Toutes des langues de pute. Je n'ai pas été déçu.

Il a fallu qu'un gamin plus jeune que moi - il devait être en moyenne section - se mette en travers de mon chemin. Il faisait le funambule en marchant sur le rebord du bassin, autant que je me souviens. C'est à peine si je l'ai remarqué, et quand je l'ai vu, de toute façon il était déjà trop tard, vu la vitesse à laquelle j'allais.

Ça n'a pas loupé, je l'ai renversé, et cet idiot s'est affalé de tout son long dans le bassin. Je ne vous raconte pas la panique du gamin. Une instit est arrivée en courant et a secouru le pauvre petit piot. Il était trempé jusqu'aux os.

On l'a déshabillé à la hâte et hop direction la salle de classe pour y faire sécher ses affaires sur les barres de l'enceinte qui isole le gros poêle à charbon situé sur la droite dans la salle de classe, à bonne distance des bancs d'école, mais suffisamment près pour qu'on en ressente sa chaleur bienfaisante. Ce poêle m'a impressionné dès la première fois que je l'ai vu dans la salle qui me paraissait très grande, bien plus grande que les pièces dans la maison chez moi. Un grand poêle circulaire de couleur grise, impeccablement nettoyé. Jamais une tâche, jamais une trace de cendres au pied.

L'histoire ne dit pas où était fourrée l'institut au moment de la chute du pauvre petit piot qui pleurait encore toutes les larmes de son corps, quand on l'a emmené en classe pour qu'il se réchauffe. En tous cas, l'institut a demandé aux petites langues de pute ce qu'il s'était passé et bien sûr elles ont gafté. Je les vois encore me montrer du doigt, assises toutes les trois sur le jeu. Elles n'ont pas hésité une seule seconde à me désigner comme le coupable. Je les entends encore dire que je l'avais fait exprès, alors que non, pas du tout, le pauvre piot avait été simplement là au mauvais endroit au mauvais moment, c'est tout.

Quand l'institut m'est tombée dessus, j'étais écoeuré par ce que venaient de faire ces gamines. Je n'ai pas eu envie de répondre aux questions de l'institut. L'affaire était entendue : j'avais poussé le mioche dans l'eau pour m'amuser. En réalité, il se trouvait là, c'est tout, et je ne l'ai vu qu'au dernier moment, en plus, il était en équilibre instable sur le rebord du bassin, un simple coup d'épaule et il est tombé. Ça a fait un grand plouf, je me suis retourné, et l'autre pataugeait dans l'eau jusqu'à la ceinture, il se débattait comme un beau diable en poussant des cris de frayeur. Je

suis tombé en arrêt, et puis l'institut était déjà là sur mon dos, à peine avais-je eu le temps d'apercevoir les trois petites langues de pute me dénoncer à la maîtresse.

Ce jour-là, j'ai compris toute la charge de ce mot. La maîtresse en question, c'était la directrice, une vieille peau qui ne pouvait pas me sentir. C'est elle qui l'année d'avant m'avait arraché les maracas des mains parce que je ne savais pas battre en rythme. Moi qui aime tellement la musique, elle a réussi ce jour-là à me dégoûter de toute pratique musicale. Je la vois encore littéralement se jeter sur moi en furie, cette sale vioque. J'espère qu'elle a crevé depuis tout ce temps.

Elle ne m'a pas loupé. Elle a inventé une punition très originale. J'ai été consigné toute la journée près du poêle, précisément entre l'enceinte en barreaux et le poêle surchauffé. Mon petit Enfer à moi. Je n'ai pas eu froid ce jour-là, c'est sûr. J'étais en cage, réduit à regarder les autres se livrer à leurs activités du jour. J'étais un peu piteux, mais pas honteux pour un sou, après tout je n'avais rien fait de bien méchant et surtout je ne l'avais pas fait exprès.

Quand j'y repense, tout de même, c'est dingue, cette histoire. Elle ne m'a pas vraiment traumatisé, mais je crois bien que c'est de ce jour-là que date ma méfiance viscérale à l'égard de tous les gens de pouvoir mais aussi du populo qui ne demande qu'à obéir, à gaffer et à se coucher devant l'autorité.

A mi-chemin

Tom était fort doué, disait-on, pour rédiger des préfaces brillantes et profondes, et surtout fort éclairantes. Elles n'éclairaient qu'elles-mêmes, hélas.

Le seul ennui, en effet, aux dires de Tom lui-même, c'est que les textes profonds qu'il entreprenait de préfacier s'effaçaient au fur et à mesure que son travail de préfacier avançait.

Les textes en question retournaient à la terre, leur élément premier, leur raison d'être ce qu'ils n'étaient pas : des mots enfilés comme on enfile des perles pour en faire un collier d'une longueur démesurée qu'aucun cou, jamais, ne saurait porter.

Ses préfaces tendaient invariablement à devenir des postfaces écrites à la suite d'un ouvrage désormais disparu, seul témoin d'un passé d'écriture révolu - lointain ou proche ? comment savoir ? - à cette nuance près mais de taille tout de même qu'à ses yeux seul comptait le texte profond tant convoité dûment préfacé malheureusement effacé.

Il tenait dans ses mains et lisait des textes qui ne tenaient plus en place. Leur objet devenait obscur, leur sujet inexistant, puis les mots fuyaient d'abord pour ensuite s'effacer complètement de sa vue.

La terre est connue pour recéler des mystères insondables. Ses écrits étaient de ceux-là. Ils restaient introuvables. On aurait aussi bien pu marcher dessus par mégarde ou bien en faire rouler un sous le pied sans même sans apercevoir. Une chute n'était pas exclue.

Il disait en avoir vu quelques-uns rouler une nuit de grands vents le long d'une avenue mal éclairée.

Et comment se présentaient-ils ? avait demandé le commissaire aux comptes chargé de l'enquête. *On aurait dit des rouleaux antiques, des volumens de papyrus égyptien, monsieur.*

L'enquête tourna court, pour ne pas dire au désastre.

Un subordonné de monsieur le commissaire pensait avoir mis la main sur une bribe de ce qui semblait être, cette fois, un parchemin, et c'est en chemin vers l'auteur que notre inventeur, radieux et triomphant, fut désintégré par une force obscure montée des entrailles de la terre fumante.

Tom était dans l'embarras.

On commençait à jaser dans son entourage qui s'amenuisait de jour en jour comme peau de chagrin. En revanche, le monde, le vaste monde ne s'inquiétait de rien, la notoriété de Tom étant à cette époque à peu près nulle. *Un zéro pointé vers le ciel ? vers la terre ?* Il n'aurait su dire.

Tourner le dos au soleil couchant était plus prudent.

Dans de telles conditions, il valait mieux ne plus rien attendre non plus d'une quelconque aurore aux doigts de rose ou d'iris jaunes.

Devenu le préfacier de ses œuvres en cours de disparition au moment-même où il les élabore, il va et vient depuis lors dans les vastes plaines herbues de ses écrits imaginaires.

Son effort est bien réel. Il s'apparente à celui consenti par un Sisyphe qui ignorerait tout de la création, foncièrement athée et rude dans ses manières de faire et de parler.

Il ne pousse ni ne repousse devant lui aucun rocher sur une colline pentue.

Il ne rejette rien ni personne, et nulle entrave à proprement parler ne se dresse sur sa route droite comme un i pris sous un vent violent et qui ploie, qui ploie sans jamais plier, une espèce encore inconnue de peuplier qui peuple les rives désolées et les marécages nombreux ici, dans l'espace de sa force intérieure, masse brute, évolutive, en constante mutation moléculaire à ce qu'il semble, un peuplier d'un genre nouveau qui plonge ses racines dans le ciel nocturne et qui retourne à la terre grasse et humide le matin venu.

Car, tout vient de là, sans exactement en provenir, pense Tom.

Il se moque bien de ses origines de sang mêlé.

En tout le monde, il voit le vaste monde, des migrations millénaires passent sous ses yeux, emportant peuples et frontières, passant parfois des cols enneigés, traversant des déserts arides, des plaines grasses ou stériles.

Canaan n'est plus qu'un petit pois sur la carte du monde en train de se dessiner.

Canaan dévoile son vrai visage dans les visages des hommes et des femmes que Tom rencontre au gré de ses incursions dans le monde souterrain de ses pensées.

Le passeport de Tom change de couleur au gré des saisons. Sa faculté mimétique est proprement affolante. Les douaniers en perdent leur latin. Un jour Grec, un autre jour citoyen d'un obscur état au nom imprononçable, ça voyage en lui constamment.

Arrivé à New York, il ne manque pas d'apercevoir la statue monumentale érigée par Bartholdi avec l'aide de l'architecte Richard Morris Hunt et l'ingénieur Charles Pomeroy Stone qui se chargèrent en leurs temps des fondations et du monumental socle. Il crut reconnaître dans les traits de la liberté éclairant le monde ceux de sa mère défunte. Il revenait peut-être aux sources. Il n'allait pas être déçu.

Trois jours avant la Grande Dépression, il se met en marche avec armes et bagages pour l'Ouest californien. On l'interne quelque temps puis on l'engage comme bête de somme dans les champs. Du temps passe, il ne compte pas son temps dûment calculé, en revanche, par ses exploiters qui le rémunèrent à la journée pour une misère.

Autour de lui, dans des tentes improvisées, des baraques de fortune dressées à la hâte avec des planches et des tôles, ce sont des familles entières qui attendent des jours meilleurs sous la pluie ou le soleil cuisant. Les hommes tuent le temps en travaillant comme des bêtes. Les violences sont nombreuses, femmes et enfants vivent la peur au ventre.

Quand ils ne travaillent pas, les hommes se battent entre eux, discutent le bout de gras, jouent aux cartes et boivent un mauvais whiskey de contrebande qui leur met le feu aux entrailles. Les esprits s'échauffent, on élabore des plans d'évasion, mais comment échapper à la misère qui leur est faite ? Elle en arrange plus d'uns, à commencer par les grands propriétaires d'orangeries qui pullulent dans la région.

Reprendre la route ? mendier de la nourriture en chemin, se faire insulter ou violenter ou pire se faire tirer comme des lapins ? rester ? faire le dos rond ? attendre son heure et un jour se venger cruellement ? Toutes ces pensées tournent dans toutes les têtes, elles sont sur toutes les lèvres et rien n'avance.

Le vol d'un seul fruit juteux, orange ou citron, est sévèrement puni. Privés de travail des jours durant, les hommes en sont réduits à traîner dans le camp, désœuvrés. On peut toujours maudire le ciel, s'en prendre à sa femme et à ses enfants, haïr la terre entière, rien n'y fait.

Tom en a plus qu'assez de ce désastre à ciel ouvert. Le temps des préfaces s'est éloigné. Il faut d'abord songer à manger à sa faim. Il faut faire bouillir l'eau infestée de bactéries et de saloperies sans nom. Tom l'a saumâtre, comme tous ses compagnons d'infortune, mais il se sent bien seul. Il ne faudrait pas s'imaginer une seule seconde qu'une belle et forte solidarité existe ici entre les êtres. C'est chacun pour soi et Dieu pour personne.

Une nuit sans lune, dans la nuit noire, il décide de se carapater. La chose est entendue. Il préférerait crever plutôt que de rester dans ce borborygme puant. Il s'est fabriqué un gourdin avec une branche d'arbre ramassée en douce. Il l'a polie pendant des heures, après l'avoir écorcée. Il l'a bien en main. La base est rugueuse à souhait, il a pris soin de faire des encoches qui lui assure une prise en main bien ferme, et le bout arrondi de son gourdin, noueux à souhait, il l'a hérissé de vieux clous rouillés. Le bois encore vert a résisté au cloutage comme s'il voulait lui aussi participer au massacre qui s'annonce.

Pour une fois qu'on ne me vole pas mon effet, se dit-il, juste avant de fracasser le crâne de son premier gardien. La tête de l'ouvrier agricole éclate comme un gros pamplemousse juteux qu'on écrase contre un mur pour voir l'effet que ça fait. Du sang et des bouts de cervelle pleins les yeux, Tom peste un bref instant, content tout de même de son effet. A l'avenir, il se reculerait un peu

avant de frapper. Ce qu'il ne manque pas de faire encore par trois fois durant cette longue nuit sans lune.

L'obscurité gêne un peu le spectacle, c'est son seul regret, *mais il faut ce qu'il faut*, grommelle-il, après avoir fracassé un nouveau crâne. Il s'agit maintenant de traverser le champ de barbelés qui longe le camp. C'est là qu'il tombe nez à nez avec un jeunot soul comme une barrique de mauvais whisky. Il est tombé dans les barbelés, il n'arrive pas à s'en dépêtrer. Tom en a vaguement pitié. Il l'aide à s'extirper tant bien que mal. Le jeunot saigne de partout, sauf de la tête. Tom décide de le laisser là par terre, complètement groggy. Le jeunot, à force de se débattre dans les barbelés a ménagé un passage sans le vouloir. Tom n'a plus qu'à écarter les fils de fer barbelés un peu plus à grands coups de gourdins et le tour est joué. *Mine de rien, l'aube pointe le bout de son nez, il est temps de filer.*

Dans sa hâte, Tom a semé de petits cailloux blancs derrière lui. Il veut pouvoir se souvenir. La campagne alentour, le camp, les gens, les crânes fracassés, tout ne tarde pas bientôt à s'effacer. Il a l'habitude, ça ne le chagrine pas plus que ça. *Tant pis pour les petits cailloux blancs.* Il en trouvera d'autres, ailleurs, dans une autre occasion. Il ne renonce pas à l'idée de pouvoir rebrousser chemin pour revenir sur les lieux de ses crimes et de ses histoires. Pour l'heure, il a de la route à faire.

Il se réveille dans une chambre blanche. *Une chambre d'hôpital*, il se dit. *Mais qu'est-ce que je fous là ?* c'est sa première phrase. Elle attire l'attention d'une jeune femme en blouse blanche qui se penche sur lui avec un large sourire. *Depuis quand une infirmière a-t-elle le temps de sourire à un patient ?* Cette question-là, Tom la garde pour lui, sourit et se rendort aussi sec.

Complètement déshydraté après un long séjour dans le désert de sa chambre, sa voisine l'a retrouvé il y a une bonne semaine gisant sur le sol avec de la bave aux lèvres. Tout autour de lui, des manuscrits en désordre, des notes, un fouillis de crayons et de stylos, et l'ordinateur portable fracassé, écran étoilé, touches déglinguées ou arrachées. On dirait que Tom a littéralement mordu l'ordi avant de tomber dans les pommes. C'est l'impression que ça donne aux gars du Samu en tous cas, quand ils débarquent dans la chambre. C'est ce que m'a raconté la voisine encore tout émue.

A sa sortie d'hôpital, il le sait, *tout est à recommencer, une fois encore.* Ça ne le décourage pas plus que ça. Il est coutumier de la chose depuis tout ce temps.

A mi-chemin de son domicile, il fait la connaissance d'Heming dans la rame de métro numéro 3. Il y voit un signe. Le gaillard tient dans ses mains le dernier bouquin qu'il a publié aux Editions du Protozoaire. Il se souvient en souriant du préambule. Il se le récite intérieurement avec gourmandise :

« Le fond noirâtre remonte à la surface noire.

J'y séjourne parfois des années durant. J'échappe ainsi à la foule des anonymes. Quantité de petites bêtes aquatiques m'ont adopté. On se protège mutuellement. J'ai une tendresse particulière pour Maxie, un ravissant protozoaire.

Formelle présence de l'informe.

Bulles de méthane malodorantes éclatent mollement.

Gluantes, empesées, elles ne crèvent à la surface qu'à regret, dirait-on, après avoir lentement enflé en remontant péniblement jusqu'à la surface visqueuse.

Tout cela, vu de l'extérieur ressemble à un malheureux cloaque sans envergure. En réalité, il s'agit d'un monde raffiné, obscur certes un peu, mais foncièrement bon et sain.

Ça pète en quelque sorte au fond des entrailles putrides d'une mare aux eaux mortes.

Pas de chants d'oiseaux ni de cris, pas de coassements de grenouille et de crapauds dans les parages de la mare.

Quelques rares troncs d'arbres morts et nus peinent à se refléter dans les eaux luisantes.

Je me surprends à aimer ce lieu désolé plus que tout au monde. J'y suis bien. J'y séjourne en invité d'honneur. Sous ma cape noire d'invisibilité, ça chatoie à n'en plus finir. Mes petits animalcules d'amis s'enchantent à la vue de toutes ces couleurs qui dansent au fond de la mare.

La pupille de goudron de la mare cerne le bleu du ciel.

C'est le monde à l'envers ! Et j'en fais partie. »

Une fois qu'il a fini de se réciter ce passage, il mange des yeux son voisin. L'autre le sent, il lève les yeux de sa lecture et hoche la tête en signe de point d'interrogation. *Ça vous plaît*, demande Tom, *C'est moi qui ai écrit tout ça, vous savez ? Pas possible !* répond l'autre, un tantinet surpris et peut-être même un peu embarrassé. *Il n'y a qu'à voir sa mine*, se dit Tom. *Ça y est, me voilà embarqué dans une nouvelle histoire et Dieu sait, si elle finira un jour*, ajoute-t-il. Son voisin semble comprendre ce qui se trame dans les mots de Tom. Il acquiesce doucement et tend le livre à Tom.

L'homme, en T-shirt noir, un colosse, a un gros poisson tatoué sur l'avant-bras gauche. Le bras droit porte de vilaines cicatrices. Tom propose à son voisin de l'inviter à la maison manger un morceau. Comme ça, ils pourront parler de son bouquin. Tom est curieux de savoir ce que l'autre en a pensé. S'il a ressenti quelque chose en lisant et si oui quoi.

J'ai commencé bien tard à écrire, vous savez, et dans notre monde actuel, on ne fait confiance qu'aux jeunes. Ils représentent un meilleur investissement à long terme. Les vieux comme moi, on ne les prend pas au sérieux. Encore une génération, et c'est pas à la retraite qu'on mettra les vieux mais à la ferraille. Faut bien qu'ils servent encore un peu à quelque chose. L'ennui, c'est que les vieux, c'est toujours les autres. Les gens sont à courte vue, vous trouvez pas ?

On ne va pas se le cacher : Tom a un faible pour le théâtre. La mise en scène des mots et les mots dans les scènes, c'est une passion dévorante pour lui, aussi décide-t-il de faire court pour ne pas mettre dans l'embarras son nouvel interlocuteur.

Son voisin dégage son identité d'une courte phrase : *Je m'appelle Heming, enchanté !*

A la nuit tombée, ils marchent tous les deux dans les rues de son quartier. Tom a l'impression de voir le poisson tatoué frétiller sur le bras de son nouvel ami.

Hemingle rassure en l'assurant de son soutien.

A eux deux, ils peuvent changer le monde.

Puis tout se brouille. Le visage de la femme de Tom lui revient en pleine figure. Chaque jour qui passe, elle est là, en pensée.

IV

Historiettes baguenaudières

Quand j'étais petit, on se baguenaudait, mon père et moi.

C'est fini, maintenant on se balade, avec un seul I, s'il vous plaît.

L'eau du moulin

Sauf à penser que l'être en sa parole dédiée-déviée - ce bief qui ne remontera jamais à la source d'eau douce de son devenir - s'adresse à soi-même à travers ne serait-ce que quelques rares humains, offrant ainsi l'ahan de sa perte - son retrait contemporain de son dévoilement - à qui en sauve la mise en pérennisant l'acte de dire via l'écriture, sagement, mieux vaut alors, de sauts en soubresauts, laisser aller la vie là où elle nous mènera à notre perte bien assez tôt.

Ainsi ne jamais faire de l'intime ce lieu confiné voué à une parole oraculaire qui, même se brisant, louvoie dans une forêt de signes à la recherche de son maître.

Le moulin à roue que l'eau, haute ou basse, inlassablement fait tourner, n'oublions jamais que, de minotier en minotier, il ne servit jamais qu'à moudre le grain.

Pain et vin mêlés font un brouet infect que seule une faute de goût aura permis de sanctifier en des temps troublés.

Rome n'est plus. C'est heureux.

L'autre

Si, ignorant tout de la physique qui préside au phénomène optique appelé arc-en-ciel, mettant également de côté ses diverses significations symboliques-mystiques, que reste-t-il alors de lui à mes yeux ?

Un arc de couleurs dans un ciel humide ?

Un arc qui ne me dit rien qui vaille ?

Même pas.

Même pas un arc, mais un demi-cercle apparemment parfait ?

Pas même un demi-cercle, ignorant que je suis, foncièrement, de toute géométrie euclidienne ou non.

Un pont de couleurs, comme dirait l'autre.

Mais l'autre, qu'est-il ?

Par amour pour le Nil

Le Nil et moi, rien n'y fait, c'est comme une histoire d'amour entre une batte de base-ball et une botte de foin. Ni l'une ni l'autre ne flottent correctement sur les eaux fertiles.

N'est pas felouque qui veut en ces temps difficiles.

Nils en savait quelque chose.

La veille de son départ, il m'a demandé de poster pour sa dulcinée ce petit mot en forme de cœur que je ne vous montrerai pas.

Sinnaa ouvert le petit mot devant moi, et oh miracle une mésange bleue s'en est envolée devant nos yeux.

Elle a voleté quelques instants dans la pièce, et hop la lumière dans la baie vitrée était d'un blanc éblouissant, alors elle a foncé dans sa direction à tire-d'aile et bec baissé, s'il vous plaît.

Cet appel de la lumière l'a guidée. Heureusement, la baie vitrée était grande ouverte. J'ai vu un moineau un jour s'estourbir en se cognant à une vitre. Ce n'était pas beau à voir.

On a regardé la mésange s'éloigner. Loin déjà, elle faisait plutôt songer à un papillon aux ailes bleutées.

Elle semblait voleter ivre de liberté plutôt que voler dans un but précis. Comme si elle cherchait à sauter d'un point de l'espace à un autre.

L'œil photographique de Sinna ne s'y est pas trompé.

Apparemment aléatoire, la mésange bleue qui avait voleté comme un papillon dessinait bel et bien une carte hydrographique très précise, ce qui alerta aussitôt les autorités.

Nils, sans carte ni boussole, s'était carapaté. Branle-bas de combat ! Il fallait rattraper l'intrus.

La ficelle était décidément trop grosse.

Nils avait semé des indices dans le but évident de narguer les autorités chinoises.

L'Empire du Milieu dérivait de plus en plus vers l'Ouest en passant par l'Orient.

Le Nil faisait encore barrage, lorsque la mésange bleue nous a sidéré par son amour innée de la lumière.

La carte de Nils était destinée aux autorités locales ainsi priées de lâcher ses chiens furieux sur la meute chinoise. Ce qui fut fait séance tenante avec une efficacité redoutable.

Les Chinois en déroute furent dispersés dans les sables du désert brûlant.

Aussi nombreux que grains de sable au soleil, ils étaient enfin à leur juste place. On s'en servirait plus tard pour construire un beau monument à la gloire du Nil.

Pour l'heure, il fallait retrouver Nils.

Dans le vent

Tu sais ce qu'il me dit, ce con, l'autre jour ?

« Mes mots me manquent. »

Alors moi, je lui sors : mais tes justement en train de parler là.

Et il me rétorque : je te parle pas de ça, connard, tu comprends rien.

On était mal barrés, alors on a fait la paix.

D'accord, les mots te manquent. Mais pour dire quoi que tu ne contredises dans ce propos initial ?

Pas de réponse à cette question fort logique mais rendue absurde par le fait-même qu'une réponse est impossible.

On est tombé d'accord, sans même avoir à en parler. Paix conclue.

Comment un cerveau aussi volumineux que le nôtre peut produire autant de conneries ? C'est une question légitime ça ?

Charité bien ordonnée commence par soi-même, à ce qu'on dit, mais il ne s'agit pas d'égoïsme dans ce cas de figure précis. Revois ta copie, l'ami, c'est ce que je me suis dit.

Maintenant que j'y pense, c'est vrai que c'est à l'école que j'ai ressenti un gros malaise face à la connerie de certains de mes camarades qui débitaient des âneries.

Plus tard, on a bien insisté au collège en nous parlant des fameux préjugés. Depuis, faut reconnaître que j'évite de porter des jugements sur les choses auxquelles je ne connais rien de rien. Ça m'évite de dire trop de conneries.

Il paraît aussi qu'il ne faut jamais généraliser, mais raisonner en termes statistiques. Encore faut-il avoir des données fiables et savoir les traiter puis les interpréter, tout un art ça, pas donné à tout le monde.

Bref, la plupart du temps, on ferait mieux de la fermer.

Cette façon de voir peut conduire à une auto-censure dévastatrice, j'en conviens.

Tous les cinq ans, en moyenne, on nous demande notre avis. On a le droit de vote.

Une belle et noble conquête civique.

Quand j'étais étudiant à la fin des années soixante-dix, on en doutait fortement. Le parlementarisme, c'était pas notre truc. On était dans une opposition extra-parlementaire, bien avant les gilets jaunes. En Allemagne, on avait même un acronyme, on disait : APO pour « Ausserparlamentarische Opposition ».

C'était les derniers feux. Tout allait bientôt rentrer dans l'ordre avec les socialistes au pouvoir chez nous.

Alors, comme ça, on vote, on choisit un représentant. Il est élu, il se prend pour l'élus du coup. Il a l'onction populaire. Ça me rappelle un copain de classe qui disait : on s'est fait eu. Eu, élu, enfin, tu vois ce que je veux dire.

Tout ça pour dire qu'on ouvre sa gueule tous les cinq ans et qu'après on est prié de la fermer.

Mes mots me manquent, je te dis.

C'est pas qu'ils soient absents ou pire inexistants, encore à inventer dans un effort surhumain. Ce que je veux dire, c'est qu'ils manquent à l'appel. Ils se sont fait la malle. Ils sont quelque part, je ne sais où.

Ils se terrent et moi du coup je me tais.

Parce que j'ai plus envie de parler et d'en parler.

Ça sert à rien de parler dans le vent. Fin de l'histoire.

Aux bâtisseurs

Entre tous, j'aime ces moments où, rien dans les mains et le cœur vide, une falaise se lance à ma rencontre.

Que le sol alors se dérobe sous mes pas, et c'est le cœur léger que je plonge en moi-même pour y trouver l'amitié.

*

Je me suis longtemps demandé *l'effet que ça fait* de n'être au mieux qu'un quidam qui apporte sa pierre à l'édifice, un édifice - parmi tant d'autres qui plus est, à ce qu'il semble - dont la fonction m'échappe, dont la finalité reste obscure, dont on ne voit pas la fin.

Est-ce une Muraille dressée contre quelque envahisseur jugé barbare du fait de ses mœurs et son langage incompréhensible ?

Un édifice religieux édifié en l'honneur de quelque obscur dieu dont je ne veux rien savoir ?

Une auberge espagnole qui accueille à bras ouverts les valeureux travailleurs ?

Rien de tout cela, semble-t-il.

Et je me rendors.

*

La bête en mal de maîtrise, la bête aveugle et sotte qui nous sort par les yeux, et devant laquelle agiter le fil rouge de la raison n'a guère de sens, cette bête jamais repue de son propre sang exige de nous que nous conduisions nos affaires à contre-courant, pour ainsi dire à rebrousse-poil de la doxa dominante qui nous enjoint d'être utiles.

Il s'agira de ne contribuer à aucune édification morale que ce soit.

Pas plus qu'il n'en ira de notre honneur, si nous refusons obstinément de distraire la foule toujours grandissante des gens tristement ordinaires.

Faits de chair et de sang, mortels par-dessus tout, en ce sens, tout à fait ordinaires, nous voilà.

La haine qui avance masquée, la haine hilare et carnavalesque, la haine froide et vindicative croise parfois mon chemin, il me faut bien l'avouer.

La meilleure façon de lui survivre, c'est de la sublimer, en adoptant fictivement ses mauvaises manières.

Quant à l'amour, il est si protéiforme, kaléidoscopique, polymorphe en un mot qu'il ne mérite pas que l'on s'attarde trop longtemps à ses rives sèches ou boueuses.

Seul compte la vigueur du courant que je remonte pour atteindre à la force des bras et des reins la source des joies qui me font du bien.

Toutes les plumes n'ont pas des ailes.

V

Sagas-tiques

Aasrunn

Ce fut un carnage digne de Thor déchaînant ses foudres.

Les feuilles tremblaient sous ses doigts fébriles. Ses yeux dévastaient les pages à la vitesse d'une meute de loups déchiquetant les chairs d'un cerf fraîchement traqué dans les neiges hivernales.

Il fallait avaler les mots par paquets entiers pour y savourer quelque chose au milieu de tout ce sang. Le livre ne serait bientôt plus qu'une carcasse abandonnée.

Ivre de chair fraîche, *Aasrunn* n'en était pas moins étourdissante de flegme.

Rien ni personne ne lui échapperait pour quelques heures, quelques jours même, maintenant qu'elle avait fini de dévorer le livre.

Dans la nuit, dans le jour, tout prenait sens grâce à son regard protéiné, gavé de chairs et de nerfs, d'os broyés et de sang. Elle ne se sentait pas pousser des ailes, sentait plutôt monter en elle l'âme ancestrale de quelque *berserker*.

Sans coup férir, elle se sentait désormais capable d'avalier le monde, tant son appétit avait été aiguisé et son esprit affuté par le livre dévoré page après page. Ce dernier prenait lentement ses aises dans son sang, envahissait les plages nues de ses rêves ; des pans entiers de pensées jusqu'alors inachevées se dressaient de toutes parts, comme falaises de granit à l'assaut desquelles il fallait désormais songer.

Le *Hardangerfjord* pris dans les glaces offrait une perspective intéressante, permettait d'aller de paroi en paroi sans avoir à nager au préalable dans ses eaux glacées.

Il était midi aux dires des montagnes.

C'est alors que l'ombre d'une main gigantesque passa au-dessus de la contrée.

Tout à coup devenu fort sombre, le paysage, plongé dans une blancheur aveuglante jusqu'alors, tomba dans l'indistinct, lorsqu'apparut au sommet du Rocher *Trolltungala* silhouette rougeoyante d'une femme enveloppée dans une longue robe en peaux de renard gris.

Cheveux au vent, elle fixait *Aasrunn* qui en contemplait la figure gracieuse, seule nettement visible en cet instant.

La figure lui fit signe de se hâter vers elle, ce qui signifiait pour *Aasrunn* un effort accru. Bras et jambes escaladaient vigoureusement la paroi, lorsque la figure, d'un bond, d'un seul, plongea vers elle.

Lorsque la figure parvint pour ainsi dire à sa hauteur, *Aasrunn* reconnut aussitôt les traits de sa pensée.

Dans sa chute, nul vertige.

La figure, elle aussi, follement était venue à sa rencontre, et toutes deux maintenant s'employaient à gravir le dernier *Famn* qui les séparait encore l'une de l'autre.

Ne faisant plus qu'une au sommet du Rocher *Trolltunga*, toutes deux furent prises d'une faim dévorante.

Commença aussitôt en elles-entre elles un combat à mains nues, qui promettait d'être sans fin, pour la survie de l'une et le bonheur de l'autre.

Aasrunn dévorait les mots de sa pensée, ignorant toute convention, toute différence entre le cru et le cuit.

Pensée dévorante qui éclaboussait la contrée de traits d'esprit et de saillies, d'éclats de rire et de bons mots décochés à l'encontre de qui, croisant leur route, devenait pour la vie leur compagnon de route fidèle et alerte.

Ainsi grandissait une amitié naissante pour le monde à mesure qu'*Aasrunn* et sa pensée déroulaient leurs danses et leurs stances au gré de leurs innombrables pérégrinations.

Feu de joie ou fanal perdu dans les brumes, qui saura jamais ?

Mutatis mutandis

Deux têtes de taureaux - de béliers ou de chats, si vous préférez - pour n'en faire plus qu'une seule, sorte d'alif qui, de schématisation en abstraction, donnera non pas la clef d'une énigme par avance inexistante mais l'alpha sans oméga d'une narration vagabonde.

Le fort foire son propos-projet, le voici affaibli, en proie au doute sur la validité de sa démarche créatrice, et de fait renforcé.

Où se trouve alors le divin nectar de son Dire, si le susdit forage ruine l'amphore, la brise, en interdit toute archéologie, éparpillant et les tessons du contenant et la saveur exquise du contenu ?

*

Sur la paille. Les voilà.

Elles ont trouvé refuge dans un vieux balai de paille posé là contre la poutre centrale depuis peut-être des décennies. Cette poutre est impressionnante de solidité ; elle donnerait presque une allure de majesté à ce lieu désolé. Les regards inquiets de nos belles ballerines balaient le sol

à la recherche de quelque surface aimable sur laquelle exécuter leurs pas de danse rituels du matin.

La nuit qui précéda ce premier petit matin blême fut si longue.

Alentour n'est que poussière, foin dispersé et grisonnant, paille plus dorée du tout, sans parler des nombreux outils rouillés de toutes formes et de toutes tailles, engins agricoles compris, qui jonchent çà et là le sol en terre battue. En terre battue, voilà le secret. Il s'agit bien là d'une vieille grange, abandonnée depuis si longtemps qu'elle ne figure plus dans aucune mémoire à dix lieux à la ronde au moins, autant qu'on en puisse juger, car il est impossible d'interroger quelque témoin que ce soit. Non qu'ils soient tous morts et enterrés. Enfin, vous me comprenez. Inutile de vous faire un dessin, un tableau moins encore.

La grange se porte comme un charme avec sa toiture parfaitement intacte, ses murs droits en pierre s'il vous plaît et ses deux battants de porte en chêne massif d'une solidité à toutes épreuves. Même la chatière a conservé sa forme initiale voulue, et sans doute conçue et réalisée par le propriétaire des lieux disparu on ne sait quand. Dans un lieu pareil, faute de pouvoir interroger quelque témoin fiable que ce soit, on avance des hypothèses qui se confirmeront le moment venu, du moins c'est ce qu'on espère tous. C'est bien le seul espoir qu'il nous reste.

Les belles ballerines réfugiées dans leur balai de paille et nous *les narralecteurs* de cette historiette à dormir debout, mais le sommeil est précisément ce qui nous manque le plus en ces lieux que nous visitons en fantômes. Nous sommes plusieurs, peut-être même sommes-nous nombreux, on ne saurait dire. Impossible de nous compter. Nous sommes par trop évanescents, et surtout nous n'avons pas de nom, pas de signe distinctif permettant de nous identifier clairement ni de code commun pour nous faire reconnaître les uns des autres. Incapables par voie de conséquence de dire « nous ». C'est ainsi, ainsi seulement, que je donne de la voix pour prendre la parole.

Les jours à venir seront décisifs, je le crains.

Seul dans mon coin, j'observe la scène plongée dans une pénombre rosâtre. J'observe aussi bien les belles ballerines qui froufroutent dans leur balai de paille que *les narralecteurs* errants. Il me semble qu'il en vient de partout, comme s'ils s'étaient donné le mot.

Il m'a bien semblé, cette nuit, que la grange vue de l'extérieur, lorsque je m'en approchais à pas de loup, était légèrement fluorescente. Ce n'était peut-être qu'une impression sur ma rétine fatiguée plus habituée aux rayons de lune qu'à autre chose. J'avais faim. Je me refuse en tous cas à livrer un secret qui n'existe pas encore. Les belles ballerines, quant à elles, sont bien réelles, ceci dit. Et le balai, et la grange, et tout et tout.

Ici. Sous vos yeux de *narralecteurs*.

Vous avez tous lu les nouvelles.

L'opéra est en feu depuis trois jours et trois nuits.

Les pompiers désespèrent de pouvoir jamais éteindre un incendie qui semble ne jamais vouloir cesser de se consumer. J'y verrais bien un symbole si j'avais le cœur à cela, mais le cœur...

On me l'a refusé il y a peu, et voilà que je vagabonde, poitrine ouverte aux vents. Ça n'avait rien de sanglant ni de cinglant, c'était purement assertorique, venant d'un graphomane notoire.

C'est vrai que la peur est omniprésente.

On accuse l'opéra de s'être livré en spectacle. Il aurait été question ces tout derniers temps de masturbation du bulbe parmi ses membres éminents, les belles ballerines n'ayant pas été en reste sur ce point délicat, à ce qu'il paraît. Elles ne se contentaient plus de danser gracieusement aux dires de quelques-uns, mais se seraient lancées corps et âmes dans des bacchanales d'une indécence folle. Bacchus en personne en aurait été choqué. En provenance de quelque officine divine, l'information est difficile à vérifier.

Toujours est-il que les envahisseurs, il y a fort longtemps, parlaient de cruches pour évoquer nos chefs qui n'ont jamais porté de couvre-chefs cornus. C'était il y a longtemps, mais c'est difficile à oublier. Il paraît que des archéologues ont pu reconstituer les maigres repas des soldats en garnison en analysant leurs excréments fossilisés présents dans d'antiques latrines, de ces mêmes soldats qui ont fait des ravages sur nos terres avant d'y instaurer la paix romaine.

D'une certaine manière, ici, nous sommes condamnés à parler la langue de nos anciens ennemis pour nous faire comprendre. C'est navrant, mais là, l'histoire, et avec elle toutes les histoires, n'en peuvent mais. Il faut passer le Rhin pour retrouver des langages quelque peu autochtones, mais aussi la pratique de la viticulture et tout le vocabulaire latin qu'il draine avec lui. Les buveurs d'hydromel ont depuis longtemps du souci à se faire.

Dans tout ce fatras, je perçois les bribes d'une musique entêtante, une parmi tant d'autres.

Au mieux prise à titre d'exemple par d'aucuns.

Au pire toutes et toutes ne feraient qu'annuler leur enchantement pour ne produire plus qu'un chant indistinct, une sorte de pelote de haine que chacun serait libre de dérouler à sa guise, selon son humeur ou je ne sais quoi d'autre, allez savoir.

Par une sorte de caprice des dieux.

J'aime trop les fromages pour m'abaisser à les mettre tous sous une même cloche. Je m'y refuse. Je les distingue clairement, tout comme les musiques qui m'enchantent à intervalle régulier, selon mon humeur, mais sans haine et sans reproche.

Dans cette affaire, la forme a toute son importance.

Corbeille d'argile ou vase grecque, chaudron ou cruche toute simple, et tant d'autres contenant de toutes époques et en tous lieux.

Les belles ballerines ne sont donc pas qu'un exemple de beauté et de grâce parmi tant d'autres que le vulgaire abhorre, ce même vulgaire présent dans cette foule haineuse qui jadis brûla la bibliothèque d'Alexandrie, dépeça vivante une célèbre mathématicienne et commit tant et tant d'autres actes abominables qu'il serait fastidieux de les inventorier tous. L'histoire s'en charge plus ou moins au gré de ses modes.

Une cruche brisée, c'est un contenant dont on recolle pieusement les morceaux et un contenu à jamais perdu. Un peu de cette eau pure ou de ce vin épais que d'aucuns goûtaient fort il y a deux millénaires.

Jarres et amphores enfouies, brisées ou naufragées, tonneaux éventrés et bouteilles fracassées, toutes et tous témoins de la même vieille histoire qui tourne en boucle dans les mémoires.

Utiseta at vekja tröll upp ok fremja heiðni

Une vague de froid s'insinue dans les restes du dernier repas.

Les convives, aujourd'hui, étaient anormalement calmes et surtout silencieuses. Le cliquetis des couverts heurtant doucement la porcelaine n'accompagnait pas des conversations animées comme à l'accoutumée. Que se passait-il donc de si grave pour que chacun, chacune, la mine soucieuse, le port de tête roide et l'œil dans le vague, consentît ainsi à mâcher en silence des mets fins toujours aussi délicieux ?

Le maître de cérémonie, il est vrai, nous avait fait faux bond pour des raisons encore inexplicables entre la poire et le fromage. Des volutes de fumée montaient maintenant dans l'air saturé de silence. Les hommes fumaient de gros cigares et les femmes des cigarettes anglaises. Ce manège ne dura pas plus de quelques minutes qui me parurent une éternité. Repus, les convives se levèrent une à une en silence sans se saluer et partirent se retirer dans diverses pièces attenantes, toujours dans le silence le plus complet pour y faire je ne savais trop quoi. Je faillis m'endormir.

Seule Astrid était restée assise sur sa chaise.

Placée à l'extrême gauche de la grande table pouvant accueillir de chaque côté neuf convives, je pouvais la regarder du coin de l'œil, étant assis pour ma part sur la droite à l'extrémité opposée. Nos regards ne pouvaient pas se croiser ; mes œillades obliques échappaient heureusement à son attention.

Ma curiosité n'avait rien de malsain. J'essayais de deviner si elle était restée assise pour les mêmes raisons que moi. La table en désordre, les assiettes maculées de restes de nourriture, les verres salis par les doigts des convives, le rouge à lèvres sur la bordure de quelques-uns, des traces de nourriture déposés par d'autres lèvres charnues sur d'autres verres, des miettes de pain, des grains de sel et de poivre, des taches de moutarde et des taches de vin sur la nappe qui fut blanche, des mégots mal éteints et des bouts de cigares mâchonnés, tout cela me ravissait au plus haut point. J'y discernais la fin d'un monde. Un monde finissant, repu, saturé de biens matériels et de victuailles de choix.

A ce tableau ne manquaient plus que la venue de *Hugin* et de *Munin*, mes deux corbeaux chéris. Sans doute retenus dans quelque embouteillage, ils se faisaient attendre.

Mes deux épaules devenaient de plus en plus lourdes et pesantes ; elles requéraient urgemment leur présence bavarde. Il me fallait revoir le monde une fois encore dans leurs confidences chuchotées à mon oreille. Borgne que j'étais depuis des temps immémoriaux, et pendu que je fus durant neuf jours et neuf nuits, ma lance Gungnir enfoncée dans mes flancs, écriture en tête offerte aux premiers hommes, je me voyais là assis à la table-monde en proie à un doute croissant. A nouveau, je revisitais les temps anciens et les temps nouveaux.

La toiture de la halle s'était maintenant évaporée.

Un croissant de lune souriait à la nuit étoilée. Nimbée d'un halo de brume, elle n'en était que plus belle, presque voilée dans le bleu nuit constellé. Après ma naissance, je suis venu au monde dans un combat acharné contre les Géants. Ymir mort, son sang répandu forma les Océans, et

tout s'ensuivit. Je naquis une troisième fois dans la sagesse de Freyja qui m'enseigna l'art des runes. Tour à tour pour ma part et en même temps dans le temps haché des hommes, me voilà : poésie et fureur, fureur et esprit. Ma part, toujours, s'égare dans la parole des hommes. A leurs paroles, je préfère celles de quelques femmes.

De ma quenouille filent les fils d'or jaillis de l'esprit bouillonnant qui tout entier m'anime aux heures sombres ou plus claires.

L'écheveau du temps file sous mes doigts. Aux sources bouillonnantes, je puise. *Seydr* m'escorte en tous lieux.

Les nuits de pleine lune, la clairière de mon choix accueille ma dépouille éphémère.

Selon, je deviens loup ou renne, élan ou bien ours, renard ou belette.

Maître en métamorphoses, mon *hamr* voyage d'animal en animal.

Je suis celui que tu veux que je devienne.

Cette pensée soufflée par *Hugin* chante dans les paroles de *Munin*, ma mémoire, et ainsi jamais ne me perds. Je suis celui-là qui, par deux fois en même temps, veille sur les mondes endormis. Je suis et reste l'insaisissable par *infinition*.

Pensant tout cela, le temps d'un éclair, je vis Astrid se lever enfin, un sourire aux lèvres. La route serait longue qui mène d'Asgard à Asgard. Il lui fallait pour cela en passer par Midgard. Discrètement, je lui offris dans un rêve éveillé mon cheval *Sleipnir* qu'elle enfourcha aussitôt sans plus réfléchir. Le bleu de ses yeux réveillés décilla la nuit qui bacula dans l'aube naissante. La pointe de *Gungnir* se mit à étinceler. *Draupnir* venait de se multiplier neuf fois. Nous étions au neuvième jour, une fois encore.

Juchée sur mon coursier, elle se tourna vers moi et me lança : *Odin, père de toutes choses en ce monde, pardonne mon audace. Il me faut chevaucher vers des mondes.*

Une douce extase s'ensuivit pour moi qui ne revins au monde qu'au dixième jour sous la forme d'une hermine blanche furetant dans les neiges. Les neiges me faisaient un merveilleux deuxième manteau de cristaux presque aveuglants sous le soleil de midi.

Glissant dans les neiges, je vis au loin l'orée d'un bois sacré.

Un voyage jamais interrompu pouvait reprendre sa course sous une autre forme encore dans la fureur et la poésie, l'esprit et la fureur. *Valasskjalf* m'attendait et Freyja la diligente qui veille sur *Hlidskjalf*.

Yule approchait ; je sentais frémir dans l'air la présence heureuse de *Ull* qui foule les neiges abondantes de *Hrutmanudr*. D'où vint que *Sif* chanta toute une nuit durant sous la nuit étoilée.

Rivières et fleuves et mers, tables, chaises et grandes maisonnées ou pauvres chaumières mêlaient leurs accents terrestres si variés et si plaisants à mes oreilles dans son chant de bonheur adressé à toutes les créatures de tous les mondes.

Astrid chevauchait maintenant dans les lointains d'un de mes rêves que j'offre sans compter jour après jour aux hommes et aux femmes de Midgard.

Freyja souriait au soleil levant comme au premier jour.

Je me levai de table dans la halle désertée et me mis en chemin le cœur plein d'entrain.

Dans la peau d'une belette qui glisse dans les neiges et pousse vers l'orée du bois sacré, dans *Valhöll* fièrement dressée, dans le rêve de chevauchée effrénée d'Astrid, dans le chant souple de Freyja, dans les vagues des cheveux d'or de *Sif*, tel je suis, parti à ta rencontre, lecteur impénitent, pour mieux me disperser et vivre et chanter dans tes poèmes passés, présents et à venir.

Hannah-Taniohokahopé

Qu'est-ce que la vie ? C'est l'éclat d'une luciole dans la nuit. C'est le souffle d'un bison en hiver. C'est la petite ombre qui court dans l'herbe et se perd au coucher du soleil.

Crowfoot, chef Blackfoot (1821-1890)

Parcourir l'espace, mais ne pas jeter un regard sur le Temps. L'ignorer. Ni vu ni ressenti, encore moins mesuré. A la seconde, tout s'est tenu dans le seul sacré inconditionnel qui fût jamais : celui-là.

René Char, Se rencontrer paysage avec Joseph Sima

Seul puissant et bien en place, le Temps. Je me suis heurté à lui dans mon éclat, dans mon effroi, parmi les ruines où crisse encore mon obstination.

René Char, Venelles dans l'année 1978

*

Hannah acquit de vastes terres à l'ouest du Mont Gandha en l'an 3456 de l'ère Thu.

Ce dernier, débonnaire, salua la présence insigne d'Hannah en dépêchant à son palais flambant neuf une offrande de terre, d'eau et de sable blond, terre, eau et sable élégamment disposés dans trois larges coupes larges comme deux mains d'homme, une coupe de terre rouge pour la terre ocre, une coupe de terre bleue pour l'eau pure de la source Hitahari et une coupe en porcelaine de couleur vert céladon pour recueillir le sable blond du Lac Uthumé qui jadis borda le flanc est du Mont Gandha.

Hannah, tout en joie, leva en signe de remerciement ses deux bras blonds en direction du Mont Gandha. Les yeux du géant tournaient douze fois dans leur orbite, figurant chacun les heures diurnes et les heures nocturnes qui, bien sûr, variaient selon les saisons appelées Tinda, Joganda, Himali et Ritoungiko.

L'époque, propice aux conquêtes pacifiques, avait vu reculer la menace Déhatandra composée d'une armée de démons couverts d'écailles vertes, armés de six pattes grandes comme un homme et d'une tête à mufle de taureau surmontée de trois cornes d'or pur.

Le père d'Hannah, Hildatokapama, surnommé le loup des steppes blanches, avait tué nombre de démons en les aspergeant d'une eau sacrée que lui avait offerte la déesse Nindratokimi, lasse de voir les hommes et les bêtes se faire dévorer par ces démons de l'ancien monde.

Ritoungiko était la saison préférée d'Hannah ; c'était la saison blanche inondée de soleil.

Un vaste manteau neigeux recouvrait toute la contrée. Hannah aimait en sillonner les nombreuses collines dans son traîneau tiré par quatre chevaux noirs. Chaque colline *s'était vu affubler* d'un autel de couleur ocre qui resplendissait au soleil levant.

C'est au soleil couchant qu'Hannah venait y déposer ses offrandes, un savant mélange composé de quatre de ses larmes et de six gouttes de son lait maternel qu'elle avait en abondance.

Chaque visite d'Hannah relançait le cycle du temps arrêté au moment précis où chaque colline *s'était vue affublée* d'un autel de couleur ocre qui resplendissait au soleil couchant.

Hannah, en tant que mère nourricière, voyageait dans les airs comme sur terre au même instant ; le pétrichor était son parfum, il ne la quittait jamais, appelé Ouantaki dans la langue d'Hannah.

Où que son regard portât, Hannah était seule, inexorablement seule, étant toute chose dans les airs et sur la terre. Fille du soleil et de la terre, confiée au ciel, Girotankino en langue Etankanémito. Bercée par les nuages, elle apprit très vite à marteler l'enclume des ceux-ci, appelés Hiritonkas.

Non contente d'être toutes choses, par la volonté conjuguée du ciel, du soleil et de la terre, Hannah possédait le don des langues ; il lui suffisait de lancer un mot de son choix pour que la chose apparût immédiatement aux yeux de tous. Les idées les plus complexes n'avaient cours que dans le cœur d'Hannah et celles-ci ne dépasseraient jamais la frontière de ses lèvres orange ; il ne fallait sous aucun prétexte que des idées vinssent perturber l'équilibre voulu par le soleil et la terre soutenus par Girotankino, le père de la Foudre. Les idées n'étaient que pour les femmes et les hommes.

La Foudre, Ennakométa, était promise à Hannah, mère des langues, protectrice des Cités et maîtresse des Horizons.

Deux mots jumeaux préoccupaient particulièrement Hannah ; ils ne cessaient de lui traverser l'esprit. Connus d'elle seule, ils ne devaient jamais être prononcés par elle les jours du solstice de Ritoungiko et de Joganda. Ses mots, il revenait au Mont Gandha de les réciter sept fois dans sept dialectes différents à minuit précise.

Cette cérémonie des deux mots déclamés sept fois en sept dialectes différents était suivie d'une grande Fête de la Paix durant laquelle bêtes, végétaux et minéraux parlaient même langue, la langue sacrée qui avait donné naissance au soleil, à la terre et au ciel. Le règne animal, le règne végétal et le règne minéral, dépositaires de cette langue ancestrale connues seulement d'eux et d'Hannah, signaient leur alliance en s'échangeant parures et ramures pour les uns, plumage et ramage pour les autres.

Les arbres, habitants du ciel, familiers de la terre, en maîtres de cérémonie, abritaient corbeaux et écureuils, tandis qu'ours et sangliers s'en allaient en tous sens retourner les terres en quête des pierres les plus fines de la contrée ; au lieu-dit Titoumarakama avait eu lieu la naissance de Ennakométa, la promise d'Hannah ; une vaste combe s'était formée en ce lieu désormais vibrant

d'énergies au fond duquel se trouvait maintenant un gisement de pierres de citrine qui devaient plus tard, beaucoup plus tard donné naissance aux yeux d'Inatou, le dieu des Enfers.

Ennakométa, Eclair et Foudre, maître et maîtresse en métamorphoses, frappant le sol par trois fois au même endroit, avait fait jaillir de la terre un gisement d'améthystes d'un violet profond.

Améthyste se dit Balatomaté en langue Etankanémito, ce qui signifie « celle qui devise avec le ciel ». Alentour, ce n'était qu'améthystes, aigues marines et saphir d'un bleu aussi intense que celui des yeux d'Hannah. Les saphirs, dans la paume de la main droite d'Hannah, donnaient des fleurs d'un jaune intense ; nyctinastes, ces fleurs ne s'ouvraient que la nuit sur le Mont Gandha. Taniohokahopé était le nom d'Hannah la nuit venue et c'est lui qui déposait dans la paume de sa main droite les saphirs collectés par les ours et les sangliers.

Hannah ne se dédoublait ni ne se divisait jamais mais rayonnait du matin au soir sous le nom d'Hannah et la nuit durant sous le nom de Taniohokahopé. Mâle durant la nuit, femme le jour, telle était Hannah-Taniohokahopé.

Mais vint un jour le temps des amours.

La contrée en fut bouleversée, ne savait d'où provenait ce vent nouveau qui soufflait dans tous les mots profanes ou sacrés. Jamais lasse, étant l'Ouvert même, Hannah alla à la rencontre de la contrée au lieu-dit des Trois Chemins, Hikiton Dakohiro, en langue commune.

Trois chemins y figuraient l'ours, le sanglier et le corbeau.

Leurs traces nombreuses étaient les chemins plurimillénaires qui s'entrecroisaient à l'envi au gré des déplacements des uns et des autres de leurs innombrables descendants. Hikiton Dakohiro, les Trois Chemins, se mouvaient donc au gré de l'humeur de chacun, le cœur d'Hannah étant assez vaste pour les contenir tous sur la terre et dans les airs.

Hakihato, le corbeau-messager, se rendait tous les matins sur le Mont Gandha ; juché sur la plus haute cime du chêne Poatimikafaou, il prêtait ses yeux et ses oreilles au Mont Gandha, l'avertissant de tout ce qui se tramait dans le gigantesque conciliabule des animaux, végétaux et minéraux de la contrée.

Aucun mot d'ordre, jamais, ne circulait.

Une seule règle d'or s'était imposée dès les premiers jours de la création circulaire du langage tournant autour de soi-même tel un essaim d'abeilles en constante recherche d'un lieu où bâtir sa ruche : ne jamais interrompre le murmure persistant de Girotankino, gardien des éclairs et des éclaircies et grand maître des orages et des pluies bénéfiques à toutes les créatures du ciel et de la terre.

Girotankino parlait aux arbres et aux fleurs, aux plantes et aux sols, aux oiseaux et aux lézards, ses protégés, et en retour ceux-ci renvoyaient en écho sa parole dans toute la contrée murmurante, gazouillante, stridulante qui ainsi rendait grâce à Girotankino.

Ni chaos ni harmonie ne régnaient dans la contrée hostile à toute espèce de dialogue agonique. Les arbres-vigiles, qu'on appelait Tiriokamado, veillaient à la bonne entente des uns et des autres. On pouvait entendre à des lieues à la ronde leurs pas gronder en direction du Mont Gandha dont ils étaient à la fois les gardiens et la frontière mouvante au gré des paroles

d'Hannah. Jamais ils n'approchaient le Mont Gandha, se contentant de former un cercle mouvant sans cesse recommencée dans les parages mobiles des mots d'Hannah.

Hannah ne savait quel parti prendre tant son amour était vaste.

Sans solennité aucune, elle ouvrit grandes ses lèvres orange et entonna un hymne jamais entendu dans la contrée. Un colibri vint se poser sur son épaule gauche ; c'est lui qui soufflait à Taniohokahopé les paroles nouvelles.

La nuit venait de tomber sans fracas aucun.

Toutes les créatures des trois règnes chantaient, stridulaient, gazouillait à l'envi dans les paroles nouvelles d'Hannah-Taniohokahopé. L'hymne jailli de la bouche de Taniohokahopé, transmis par le colibri, était inspiré par la présence diffuse d'Ennakométa, sa promesse.

Au matin, Hannah et Ennakométa, enlacés dans l'hymne de la contrée, scellèrent leur amour : la bouche d'Hannah se posa sur l'oreille gauche d'Ennakométa qui lui souffla le mot : *Hanahaki*. A cet unique mot, la contrée se mit à trembler comme l'aurait fait le Mont Gandha si un démon eût osé franchir la frontière mouvante dessinée par les arbres-vigiles.

Le mot virevolta en tous sens, feuille éperdue en quête de son arbre ; tous les arbres rejetaient cette feuille inopportune venue déranger la paix des lieux.

L'impossible venait de se produire.

Si étranger qu'il fût au monde d'Hannah-Taniohokahopé, à la fois contenant et contenu de toutes les promesses portées par les langues parlées par elle, il demeura ce tiers manquant qui disait l'amour sans retour, or le retour était la matrice même du soleil, de la terre et du ciel qui avaient donné naissance au monde d'Hannah.

Inoutépa, le grand corbeau, révéla que le mot provenait d'un archipel d'îles lointaines ; les habitants de ce pays fortuné, aux mœurs raffinées, à la culture d'une élégance égale à celle du soleil levant, se plaisaient, d'après Inoutépa, à créer des mots-thérapeutes à même de révéler au monde ce qu'il en est, lorsque des esprits malins s'emparent des langues pour en faire un jeu de pouvoir et un jeu de dupes.

Ennakométa dit alors à Hannah qu'il avait entendu la légende racontant qu'une gigantesque boule de feu s'était abattue en des temps anciens sur deux villes appelées Hiroshima et Nagasaki et qu'après le cataclysme provoqué par l'abus de langage de fiers et farouches guerriers le peuple survivant s'était promis de ne plus jamais sacrifier aux démons à langue de feu qui s'étaient ingéniés à insuffler dans son esprit le goût des guerres de conquête.

Inoutépa confirma les dires d'Ennakométa. Il fut décidé à la nuit tombée du deuxième jour d'Hanahaki d'enterrer solennellement la hache-foudre dérobée au géant Tipoumotané par Ennakométa au lendemain de sa naissance.

Ainsi fut fait aux dires de tous et de toutes.

C'est à ce prix seulement qu'hanahaki, ayant perdu sa majuscule, pouvait ne rester qu'un mot en l'air pulvérisé par les rayons du soleil levant, tandis que les autres mots, tous les autres mots de toutes les langues pourraient fleurir en liberté dans la contrée paisible d'Hannah-Taniohokahopé, auberge et bergère de l'être aux bras blonds et aux lèvres orange.

A l'absence ériger un site, afin que, de présence en présence, advienne ce qui se peut dans le vouloir universel. Telles furent les paroles chantées sur le mode nitachordhé par Girotankino.

Le chœur des bois entonna en sourdine : Ainsi des mots à la présence desquels s'abouche l'absence qui se retourne en choses, cruche d'eau, vase et aube des moulins qui tourne dans les eaux.

Hannah, grisée, dansait, bras lancés au soleil, ventre voué à la terre-mère, jambes entre ombre et lumière.

Sa chevelure de mer, aux reflets d'archipels violets le soir, couleur d'églantine au matin, roulerait dans les vagues du Lac Otopé jusqu'à la fin des temps. Tout son être en chantait la certitude. En elle se tramaient et se déroulaient toutes les intrigues de la contrée amoureuse. Quelques centaures dans le lointain piaffaient d'impatience, avides de boire les eaux de la rivière Imatorpé aux courbes déhanchées.

Veinules d'azur dans l'améthyste polie en forme de poire au cou d'Hannah insufflaient tendresse et élan amoureux à tous et toutes qui les voulaient entendre siffler dans le chalumeau de la bergère de l'être.

Ennakométa abdiqua de gaîté de cœur le pouvoir qui lui venait de la hache-foudre. Le temps des amours pourrait enfin porter ses fruits.

Les seins d'Hannah, gonflés de lait maternel, se soulevèrent sous la langue d'Ennakométa. Le tonnerre, un temps, gronda dans la contrée. Râles et mélopées d'Hannah rivalisaient de douceur déchirée avec les mélodies et le souffle puissant d'Ennakométa.

Toutes deux se promirent de faire l'amour à toutes les créatures de la contrée au moment où, envahis l'une par l'autre, l'Ouvert qu'elles étaient l'une pour l'autre se ferait fort d'embrasser tous les mots présents à un jet de pierre de leurs deux corps enlacés distants de milliers de lieux l'un de l'autre.

C'est ainsi que d'améthyste en pierre de citrine, de saphir en aigue marine, de rubis en alexandrine l'écho de leur énergie vitale parcourrait la contrée tout entière du soleil levant au soleil couchant.

Hannah se devêtit, montrant au monde les collines dessinées par ses seins et ses hanches, ouvrant sa fente à qui voulait y pénétrer le jour, doline d'une douceur infinie, tandis que Taniohokahopé offrait durant la nuit sa verge aux créatures avides de s'apparier à lui dans le trouble miroir des mots extasiés.

Tokahopéritokahami, le poète corbeau, fils d'Inoutépa et de la nymphe Methystos vint à se poser sur mon épaule gauche pour me narrer sobrement tout ceci qui vient d'être dit.

Je n'étais alors qu'une ombre errante sur les eaux frémissantes du ruisseau Hitoripataho.

Le cri de Tokahopérikahami réveilla mousses et lichens endormis sur les troncs et les branches des grands hêtres qui protégeaient la Source Bleue qui prenait naissance dans une tuffière millénaire.

Mousses et lichens ainsi éveillés se muèrent en un murmure grésillant, chaque onde touchant l'onde du ruisseau Hitoripataho s'enroulait autour de l'ombre errante que j'étais encore avant le grand cri de Tokahopérikahami.

J'étais perdu dans le temps des langues, ruche habitée des abeilles voyageuses et miel encore jamais goûté par Hannah-Tonihokahopé.

Je ne sus que plus tard que j'émergeai doucement de la chrysalide des eaux sous la forme d'un papillon-lyre. Girotankino me prit sous son aile le temps de m'élever dans les airs jusqu'à apercevoir le Mont Gandha qui en frémit d'aise.

Une parole seconde pouvait commencer, réplique exacte d'une table de la Loi brisée nette, avant même d'avoir pu être gravée dans la pierre de feu.

De cette pierre brisée en d'innombrables morceaux que des hommes habiles frapperaient l'un contre l'autre jusqu'à produire de ces éclairs miniatures dormant dans la pierre qu'y avait mis Ennakométa.

Ainsi naîtrait du feu bienfaisant chaleur et lumière. L'ombre des corps dansant autour du feu, vue à travers le feu, serait comme le double des chants rituels entonnés, pieds lourdement frappés au sol et mélodée saccadée montant vers Girotankino.

Autour d'un feu, mes récits prendraient peu à peu forme et sens dans toutes les langues des hommes et des femmes présents sur notre terre.

J'ai su combien de noms me donnèrent ainsi hommes et femmes réunis dans la ferveur poétique. A la faveur des lieux, y bâtir ou ne faire qu'y passer une saison, peu leur importait.

Être habité par la poésie, ce n'est pas jeter une pincée de sel sur la queue d'un passereau, c'est bien plutôt ne jamais s'en rentrer vraiment, aller de lieu en lieu, y bâtir divers sites que l'on transmet à ceux et celles qui aiment les chants pour ce qu'ils offrent d'espace dans le temps délibérément ignoré, ce n'est jamais hanter ces divers lieux mais les visiter et les revisiter dans la pensée de celles et ceux qui les fréquentent en ayant à l'esprit qu'il faut ignorer le temps le temps de ne pas s'y soumettre.

Frei wie die Schwalben sind die Dichter... dit un jour l'un de ces visiteurs du soir dans sa langue natale.

Et d'autres encore chantèrent :

En ce temps-là, les mots étaient magie et l'esprit possédait des pouvoirs mystérieux. Un mot prononcé au hasard pouvait avoir d'étranges conséquences. Il devenait brusquement vivant et les désirs se réalisaient.

La mémoire du monde ne tient qu'à un fil ; ce fil a la couleur de tes yeux d'où que tu sois, ils te viennent d'Hannah-Taniohokahopé, souviens-t'en toujours !

Ce fil, tu le tresses jour après jour avec ta vie, ton amitié pour le monde, et les sites qui te rendent visite, lorsqu'à la poésie tu t'accordes dans l'espace dessiné par ses langages et les langues qui y vivent et y survivent.

Ce fil court de par le monde ; l'eau, l'air et le feu s'y abouchent à la terre.

Parole et technique, technique de la parole et parole de la technique ont perdu toute vertu de réciprocité fructueuse.

La technique est le venin qui s'insinue jusque dans les plus infimes veinules du langage ; les paroles venimeuses ne sont plus que des flèches détournées de leur usage initial, oublieuses de pourquoi elles furent créées.

Le ver n'est plus dans le fruit depuis que le fruit est dans le ver, et l'arbre se meurt.

L'ère Thu n'est plus.

A toi, dans la fièvre, de reprendre le fil conducteur d'Hannah-Taniohokahopé.

Fin de partie

Sur le parvis d'une cathédrale qu'aux temps de sa splendeur on nommait la cathédrale Sainte Armure, le mot *Sometimes* sautillait, insolite petit moineau perdu dans un monde de déjections diverses et variées. Ne comptez pas sur moi pour vous décrire par le menu l'architecture de ce lieu prestigieux ; ni mots superflus ni même photos concernant ce monument qui ne mérite pas une ligne de plus.

La colombe de Noé, restée en mer, tardait à pointer le bout de son bec. D'aucuns en venaient même à douter de l'existence des mers, d'autres, plus prudents, se refusaient à croire au déluge de feu qui menaçait de s'abattre sur la contrée selon les dires de quelques oiseaux de malheur bien informés.

La paix nous durerait tant que le drapeau de notre seigneur et maître resterait en berne. Tel était le mot d'ordre. Après tout, un deuil cruel avait empoigné le cœur de notre seigneur et maître ; il fallait bien faire face.

Ferlées, les voiles des bateaux à quai ne faisaient plus leur office. Elles ne faisaient plus rêver. Fini le temps où balles et ballots, tonneaux et tonnelets tenaient le haut du pavé des quais de transbordement. D'ailleurs, ce haut du pavé n'a jamais existé. Fini le temps compressé, finie l'ardeur au travail, toute production arrêtée, tout négoce éteint, toutes marchandises pourrissant désormais sur les quais désertés. Une pestilence s'insinuait comme un alcool jusque dans les âmes, enivrante, presque suave tant ses volutes, tant l'assaut de ses remugles flattaient en chacun un vieux goût pour la mort.

Quarante jours de deuil décrétés par monseigneur l'Evêque nous faisaient quarante jours de pluie fine, tel semblait du moins se dessiner notre futur proche.

Sometimes continuait son œuvre sournoise, un vrai soulagement, et même un vrai bonheur, pour tous les hommes de garde las de garder les gardiens.

Cela commença sournoisement en effet, lorsqu'on s'aperçut que la statue équestre de notre seigneur et maître se fendillait de partout dangereusement, et ce danger valait autant pour la statue que pour celles et ceux qui la contemplaient ou croisaient son regard. Tant le cheval que notre seigneur étaient sillonnés d'innombrables craquelures. Des bavures blanchâtres apparaissaient aux jointures des jambes du canasson et c'est de toute la cuirasse de notre seigneur en majesté que suintait un liquide jaunâtre de fort mauvais aloi. Les yeux de la bête et de son cavalier, jadis plein de flamme, ardeur des combats anciens oblige, ne répondaient plus à aucune logique connue des habitants de la Cité Radieuse. Une chassie verdâtre leur coulait jusque sur les joues, me faisait penser, toute proportion gardée, à un de mes professeurs de sport que j'avais haï, tout enfant, avant de le mépriser cordialement l'âge venu. Mêmes yeux, même regard égaré à la recherche d'une autorité perdue, perdue parce que, d'emblée, usurpée et par voie de conséquence âprement contestée.

Mes amis et moi, nous n'aimions pas les imposteurs qui tentaient d'en imposer. Sans doute est-ce pour cela que nous nous tenions à l'écart de tous les rituels qu'ils fussent civils ou religieux. De temps à autre, une vieille image se frayait un chemin neuf jusqu'à jeter un pont, neuf lui aussi, sur le fleuve Oubli qui formait une boucle au sein de laquelle la Cité Radieuse se tenait blottie. Ce pont neuf imaginaire nous donnait à voir la cité comme de l'extérieur pour quelque temps, un peu à la manière d'un augure trop vite effacé du ciel.

Nous en étions donc là. Un deuil interminable de quarante jours allait-il être fatal au royaume ?

Sur la Grand Place, une phrase tournait en boucle dans tous les esprits présents :

Nostre regne est des estrangiers cerné ;

Si grant n'y a qui n'ait esté berné.

En effet, à mesure que le temps se délitait, s'allongeant dangereusement jusqu'aux confins de l'ennui, la langue du pays s'enfonçait dans des usages anciens. Jusqu'où irait donc cette involution ? se demandait-on. Mais le ton même, sur lequel la question, qui gazouillait sur toutes les lèvres, était posée, donnait un commencement de réponse. Un zeste d'humour, en ces temps difficiles, c'était trop demander. Le monde d'avant on ne sait trop quand battait son plein, rameutait les vieilles carpes endormies et quelques requins blancs convaincus que leur heure avait sonné. Tout ce petit monde s'ébrouait dans les eaux usées du grand canal Nostalgie qui coupait la ville en deux. On boudait la peste depuis fort longtemps mais en vain, à ce qu'il semblait. Les passerelles étaient innombrables qui reliaient la vieille garde vermoulue des enragés d'hier et un ramassis de jeunes cons désœuvrés, rebelles sans cause apparente que le soin apporté à leur allure et promus en une nuit sauveurs de la cité.

La langue était fatiguée ; dans le même temps, les langues devenues volubiles se déliaient, elles osaient critiquer ouvertement la quarantaine décrétée par notre seigneur et maître, clef de voûte de la Cité Radieuse, comme si, non content d'imposer un deuil personnel à toutes et tous, notre seigneur et maître avait décidé de nous y maintenir enfermé. Toutes manifestations de joie proscrites, il fallut pour un temps se résigner à faire pâle figure pour ne pas risquer de finir dans les geôles.

Durant cette période, tous et toutes semblaient trouver leur bonheur dans un flot de paroles qui mêlaient leurs eaux, formant diverses logorrhées qui s'ignoraient superbement les unes les autres. Le flux ininterrompu d' inanités sonores semblait ne vouloir jamais prendre fin ; la langue officielle se subdivisait apparemment en divers parlers dialectaux difficiles à identifier.

Quand la langue allait-elle enfin toucher le fond ? le ciel aussi bien ?

C'est dans ce contexte, loin de tout *alors*, de tout *jadis* ou *naguère*, qu'un petit miracle se produisit à la lisière du royaume.

Notre insolent petit moineau, las de toutes ces querelles intestines incapables de se comprendre les unes les autres, s'était envolé jusqu'aux confins du royaume. Au Nord, c'était la montagne Ailée, au Sud coulait le grand fleuve Désolation, à l'Est s'étendait la vaste forêt Magnitude et à l'Ouest une intrigante fontaine était juchée au sommet de la plus haute colline du pays des Géants ; elle faisait face à un horizon d'albâtre veiné de bleu.

C'est sur cette vieille fontaine que *Sometimes* résolument se posa.

Il y fit une halte prolongée, se délectant des moucheron qui virevoltaient au-dessus des eaux vaseuses de la vieille fontaine qui n'avait plus de romaine que le nom.

Quelques arches d'un aqueduc tombé en ruines trônaient une centaine de coudées à l'est de la fontaine ; quelques battements d'ailes auraient suffi pour s'y rendre. Ce que *Sometimes* résolument négligea de faire.

Ni eaux courantes ni eaux fortes ne l'attiraient. Les ruines devaient rester en l'état. Leur bel

ordonnancement avait ce petit quelque chose qui ne fait pas une seule seconde regretter le temps de leurs splendeurs passées.

Sometimes devait maintenant lisser ses plumes comme d'autres avaient jadis taillé leur calame, avant d'écrire ce qui leur tenait à cœur, leur vaudrait prestige et reconnaissance, argent et pouvoir. La chance tourne, et c'est heureux. *Parfois* ne lisserait ses plumes que pour mieux s'en dépouiller le jour venu en se hissant hors de sa misérable condition.

On discernait bien au loin une vieille photocopieuse offset posée sur une roche plate de couleur grisâtre, une imprimante 3-D complètement déglinguée au pied de cette même roche et ce qui ressemblait à un laptop, mais, couvert de lichens qu'il était, il fallait une vue exceptionnelle pour en être sûr et certain. Cela arrive *parfois*, lorsque le temps se prête au jeu.

Les volutes d'un savoir ancestral planaient sur les eaux fraîches de la vasque aménagée en aval de la fontaine qui se prolongeait en un vigoureux bief chargé d'alimenter en eaux vives la roue à aube du moulin. Ici, la noix était reine. L'huile qu'on en tirait avait la couleur des cheveux des femmes de ce pays, elle était d'un brun profond aux reflets roux du plus bel effet. On eût dit du miel de sapin.

Le monde hésitait.

Sometimes, repu, désaltéré, revigoré, rassasié, tout ce que vous voulez, et ayant mûrement réfléchi en se mirant dans les eaux de la fontaine, trempa sa queue dans ces mêmes eaux quelque peu empesées par des amas d'algues filandreuses au joli vert céladon.

Une encre verte de fort belle densité apparente ne tarda pas à imprégner assez nettement les plumes de sa queue pour qu'il décidât qu'il pouvait dès lors s'aventurer à tracer dans le ciel azur un tout petit mot, un seul. Vaste résolution lourde de verbes où l'action le disputait à la volonté et qui aboutit à ce tout petit monosyllabe : le mot *Fin*.

Sometimes s'était plu à écrire ce mot fatal en runes, ce qui fit grand bruit jusque dans le palais obtus de notre seigneur et maître. Les nouvelles vont vite en temps de crise où la confusion le dispute avec une farouche volonté de guérison. Arbres et arbustes en frémissaient d'aise. Toutes les fontaines de la contrée frissonnaient à l'unisson.

Durant ce si bref laps de temps, la statue équestre de notre noble seigneur avait fini par se désagréger. La pluie fine acheva de transformer les bribes de la dive statue en une bouillasse indescrivable.

La Grand Place en était désormais toute maculée, engluée, devrais-je plutôt dire. On y pataugeait jusqu'aux chevilles en se demandant comment une masse de matériau aussi ridiculement modeste avait pu produire une telle quantité de bourbe. Cheval et cavalier étaient certes devenus une masse indistincte mais gluante, et par le fait encore à même d'engluer les esprits tortueux qui, ne manquant pas, ne manqueraient pas de se faire connaître le moment venu, afin de proposer à la foule en déshérence des voies vendues comme audacieusement nouvelles.

Il devenait de plus en plus clair que rien de bien substantiel n'était appelé à subsister dans des temps proches. Les discours oiseux des uns, le gazouillis des masses, futile à souhait, mais débordant d'une énergie incoercible, et jusqu'au mutisme de quelques-uns avaient de longtemps préparé le terrain ; on n'attendait plus qu'une armée de fossoyeurs qui, bien entendu, ne

viendrait jamais. Tous voyaient passer des tombes dans le ciel qui ne résistaient pas longtemps aux caprices conjugués du vent et de la pluie.

Toutes les idées qui avaient agité la Principauté se barraient en couilles. Un à un, les mots devenus sourds tombaient dans l'oreille d'un ramassis de prophètes de malheur comme feuilles mortes dans une tourbière aux eaux noirâtres. Y feraient-elles quelque jour un fameux terreau ? Il était trop tôt pour le dire, et pour cause. Les sphaignes, sans gêne aucune, absorbaient les eaux usées, les pleurs et jusqu'aux cris des mourants. Des millénaires durant, elles feraient œuvre de conservation pour des générations futures assez humbles, assez curieuses, assez informées des ravages du temps pour ne pas succomber au charme de la nostalgie mais désireuses de répondre aux injures du temps en ne faisant pas insulte à la mémoire de leurs illustres inconnus et devanciers.

De retour à tire-d'aile dans la Cité Radieuse, *Sometimes* entama une révolution vertigineuse autour de l'unique cloche de la cathédrale Sainte Armure qui tenait encore debout ; *parfois* n'était plus seul, accompagné qu'il était par un puissant meurtre de corbeaux rameutés par la nouvelle de grands changements en cours dans le commerce entre les hommes.

Les mots justes manquant aux hommes comme aux bêtes, il fut tacitement convenu qu'il était plus sage de se taire en attendant des jours meilleurs.

Une question planait désormais sur les eaux : Comment rendre compte de l'absence de langage au sein d'un monde devenu de ce fait inintelligible ? Cette question informulée revenait à tous celles, et elles étaient nombreuses, qui n'entendaient pas respecter la quarantaine décrétée par Monseigneur l'Evêque. Une pensée commune quoiqu'informulée, et pour cause, résistait à ce qu'il fut convenu d'appeler, mais bien plus tard, l'appel de Babel. Quelque chose de plus modeste, de plus ferme peut-être aussi, dessinait là moins qu'un horizon, encore moins une perspective d'action, s'insinuait dans toutes les anfractuosités existantes, faisant œuvre de résistance dans le cadre d'un délitement généralisé.

C'est dans les tranchées de Verdun, aux temps jadis, que la Valkyrie était devenue une Vache qui rit, et désormais tout dialogue interculturel se devait de respecter ce décret de la langue voyageuse. Wagner, lui-même, en était réduit à n'être plus qu'une milice immonde à la solde de ce pays de cendre et de suie qu'était devenue la Russie. Nous étions dans les temps troubles du présent le plus mordant.

Figurez-vous un monde de mondes éloignés les uns des autres dans le temps et dans l'espace, tous miroirs déformants et reflets déformés les uns des autres, et vous aurez une petite idée de ce que nous étions en train de vivre dans ce vivier des possibles que nous voyions naître et mourir au même instant. Notre culture historique était d'un poids si écrasant qu'il nous fallait implorer, devenir ce monstre de gravité appelé trou noir où viendrait à disparaître en s'y concentrant infiniment, la matière des journées humaines depuis au moins ce temps où l'on inventa les écritures. Encore n'était-ce pas si sûr que cela que nous y survivrions mais qu'importait au fond, si c'était pour se contenter d'y vivre ban an mal an dans un monde abject réinventé pour les besoins de la cause dans lequel vérité et liberté ne rimant plus ne rimeraient plus à rien. Plus aryen, s'entendait dire, sarcastique, le fantôme d'un certain Gobineau de sinistre mémoire.

C'en était fini - pour celles et ceux qui en avaient entendu parler - de la grande sphère de Parménide censée tout englober car, vue de l'extérieur désormais, elle faisait l'effet d'une coquille vide. L'oisillon débile qui en était sorti s'appelait *nihil*, et ses plumes commençaient

d'essaimer dans toute la contrée affolée.

Alléchées par la nouvelle, quelques personnes tout à fait étrangères à la Principauté se faufilèrent toutes les nuits le long des vastes avenues qui irriguaient les quatre points cardinaux ; elles investissaient les moindres venelles et tous les boulevards, remontaient à contre-sens les rues à sens unique, allaient jusqu'à fouiner dans toutes les impasses du grand Livre ruiné, sans jamais rencontrer âme qui vive. On ne farfouille pas sans risque dans un néant dont il resterait bientôt plus que le gallicisme *il y a*. D'aucuns, prompts à la manœuvre, entendant *il y a* à la mode populaire, en venaient à confondre leur *ya* avec un oui germanique franc et massif.

Tous les écrits s'étaient désagrégés ; les plus gros volumes achevaient de pourrir. Les croassements des corbeaux, quant à eux, commençaient d'empoisonner le ciel nocturne.

Sometimes se pâmait d'aise juché au sommet de la croix du clocher, s'attendant sans doute à être foudroyé une bonne fois, mais aucun éclair ne daigna venir le transformer en poulet rôti prêt à être dégusté. Le temps des banquets était bel et bien révolu.

Le vent referma d'un coup sec le Grand Livre qui s'éparpilla aussitôt en tous sens. Il n'était plus temps d'en recoller les morceaux épars.

Au loin, sur la plus haute colline, le narrataire que j'étais alors vit se cabrer son cheval qui hennit douloureusement. Son chevalier blanc des temps dispersés décida d'aller voir ailleurs s'il y était. Juché sur le heaume de ce dernier, *Sometimes* jubilait. Il y attendrait son heure aussi longtemps qu'il le faudrait. Un certain Cœur de Lion - d'où sortait-il donc celui-là ? - avait laissé de profondes traces dans l'épaisse couche de neige qui n'avait pas tardé à s'accumuler à la suite de l'éviction de Monseigneur l'Evêque, condamné au pain sec et à l'eau et relégué dans l'aile est du Château, tandis que son acolyte désormais privé de ses élytres - je veux parler de notre seigneur et maître - cuvait sa folie douce dans les bras de ses nombreuses maîtresses. Plus que quelques jours avant qu'on n'annonçât la nouvelle de sa complète évanescence, le glissement progressif du plaisir faisant assurément son œuvre.

Ses portraits pâlissaient puis s'écaillaient, s'effritaient à mesure qu'il flirtait de manière toujours plus poussée avec le néant. Les pigments seraient bientôt revenus à leur état originel de poudre, ce qui laissait toute latitude à qui désirait s'en saisir pour se lancer dans une nouvelle aventure picturale. C'est sans doute lors d'un dernier orgasme que l'étoile de notre seigneur et maître pâlit, puis s'éteignit, rejoignant ainsi le néant dont on les avait tirés, lui et ses aïeux, faute de mieux, faute d'imagination.

L'épaisse couche de neige faisait désormais de la Cité Radieuse un seul et même site en tous points égal à une jolie carte postale de Nouvel An délicieusement kitsch, avec sapins en arrière-plan, paisible chaumière à la cheminée fumante, toit pesamment enneigé et enfants jouant gaîment aux boules de neige, le tout sous un ciel bleu sans nuages.

Mais qu'était-ce donc là, aux pieds de la noble monture du chevalier blanc, et que la neige n'avait apparemment pas encore recouvert, protégé que c'était par la large ramure d'un sapin de haute taille ? Une fourmilière, à ce qu'il semblait, qui rassemblait à sa surface constellée d'aiguilles une énorme quantité de narrateurs lilliputiens tous occupés à narrer les histoires les plus tordues, les plus invraisemblables qui se pussent imaginer. Il en exhalait une forte odeur d'acide formique, âcre remugle qui faisait un parfait contrepoint à ce qui pouvait passer pour un

bourdonnement de ruche affolée, à une nuance près : ici, en ce lieu de misère, le miel des jours tournait invariablement en fiel prêt à l'emploi. Qui y trempait sa plume ne s'en remettait pas, disait une sagesse populaire qui commençait d'émerger des froids décombres de la Cité Radieuse.

Sometimes, fort de son ubiquité, y dessinerait tôt ou tard sans doute une utopie à plusieurs entrées au seuil desquelles la foule se disputerait les faveurs alambiquées des jeux de dame, d'échec et de go qui ne manqueraient pas de s'y installer une fois la fin de la quarantaine endeuillée proclamée par quelques esprits lucides bien au fait de la disparition pure et simple en ces lieux de toute autorité digne de ce nom, c'est-à-dire digne de confiance. Ne subsisterait plus d'autre choix offert aux plus ambitieux des ruineux visiteurs que de s'enfoncer résolument dans un espace interstitiel qui promettait d'être labyrinthe. Ne pénétre pas dans le saint des saints qui veut.

Des tactiques toutes plus habiles les unes que les autres flottaient dans l'air saturé d'idées novatrices mais nulle part ne se faisait entendre ne serait-ce que les prémices d'une stratégie solidement élaborée sur les ruines du monde ancien.

Plus de mot d'ordre à mâcher et à remâcher comme une vieille chique, et plus de bannières désormais auxquelles se rallier aveuglément, fussent-elles étoilées.

Sometimes devint dans l'esprit de toutes et de tous un mantra obsédant : *Plus de mot d'ordre, plus de mots d'ordre !* Certains mauvais esprits s'amusaient de ce qu'on pouvait contourner le sens de la phrase en la faisant tourner à l'avantage d'un ordre nouveau on ne sait trop comment plus légitime que le précédent, et ce en se plaisant tout simplement à prononcer le s final du mot plus, ce qui n'amoindriait en rien la puissance initiale du slogan dont personne à vrai dire n'était l'initiateur et qui n'avait plus qu'à mourir sur les lèvres de toutes et de tous pour enfin faire son œuvre.

Sometimes en était fort aise.

Les couleurs enchanteresses et toujours plus vives de son plumage d'oiseau en délire, les figures géométriques complexes dessinées par ses envolées nombreuses, l'extrême richesse de ses références historiques - on pouvait nettement apercevoir sur son plumage des milliers et des milliers d'armoiries clignoter un bref instant avant d'être remplacées par de toutes nouvelles tout aussi fugaces, anciennes et désuètes - tout cela traçait un horizon qui refluit vers un passé toujours plus diffus qui achevait de ternir l'image et la réputation de notre seigneur et maître dont la mémoire, désormais, était bel et bien vouée aux gémonies.

Quelques vieux grimoires se consumaient au loin. Une âcre fumée envahissait tout l'espace, des collines enneigées jusqu'aux venelles les plus sombres. Un air de déjà-vu s'était emparé de tous les êtres animés, tandis que les êtres qu'on disait inanimés glissaient doucement à l'inutilité la plus radieuse qui fût.

Le Grand Livre, enfin vidé de tous ses habitants, sycophantes compris, ne laisserait plus comme souvenir qu'une Cité jadis radieuse entièrement désertée. Il se trouverait bien quelque jour d'habiles archéologues pour en exhumer les glorieux reliefs afin de reprendre à l'envers la course en avant qui avait précipité la Cité dans le néant.

Les époques inventées par des hommes pleins de ressources, achevaient, elles aussi, de se décomposer. Et c'est fort de ce constat que *Sometimes*, immobile mais serein, en même temps

qu'il sillonnait en tous sens les airs de ses coups d'ailes vigoureux comme des coups de serpe, désespérait de trouver une chanson nouvelle digne de son nom.

En lieu et place de cela qui faisait foi parce qu'urgemment désiré se dressait l'horizon vapoureux d'une figure indistincte à nulle autre pareille dont *Sometimes* refusait obstinément d'endosser le plumage et d'entonner le ramage, à supposer qu'elle fût seulement une espèce de volatile.

Il convenait pour l'heure d'attendre mais le temps, lui, n'attend pas.

Sometimes, fidèle à lui-même, se précipitait au-devant de soi, engendrant mille et un chemins allant tous se perdre joyeusement dans les bois.

Da sind wir wohl auf einem Holzweg ! furent ses dernières paroles audibles qui sont, de nos jours encore, aussi bien celles de toutes et de tous, par conséquent les miennes aussi, bien que j'en ai et bien qu'il se trouve fort peu de monde pour en comprendre encore de nos jours toute la délicate subtilité.

Subsistait peut-être dans cet en deçà à jamais disparu l'énigmatique figure qui, selon toute vraisemblance, continuerait d'enfler vaillamment à l'horizon avant de disparaître une fois qu'il eût atteint son apogée dans la pleine lumière de son ruineux midi. Aurore, baudruche ou pur mirage ? Allez savoir !

Une pauvre haridelle errait parfois par les rues détruites, et personne pour entendre le cliquetis lugubre de ses sabots usés sur les pavés de la Cité Radieuse tombée dans l'oubli.

Cette phrase impossible me vint tout droit d'un rêve éveillé que je fis la veille du solstice d'hiver ; j'étais tranquillement assis à fumer ma pipe au jardin des Tuileries sur un de ces bancs publics aux formes arrondies si agréables en ce temps-là.

Cette phrase n'est pas testamentaire ni testimoniale ni menteuse ni rien d'approchant ; elle sonne comme le glas d'un incendie verbal qui, jadis ou naguère, ravagea, dit-on, la contrée. Cela arrive parfois, et sans prévenir. Glas ou angélus du soir, c'en est bien fini de tout cela. J'ai encore en mémoire les sirènes hurleuses de la police new-yorkaise en ce matin d'hiver poudreux. Je n'y étais pas et j'y étais. *I don't live today* hurlait dans mon souvenir.

Je terminerai, si vous le permettez, par cette petite anecdote : Un jour que je marchais dans un parc public, je crois bien que c'était à Central Park à la fin des années soixante, oui, ça y est, je me souviens maintenant, nous étions en novembre 1968, dans une allée, j'étais tombé sur une petite feuille de papier chiffonné ; mes doigts gourds - on était presque en hiver, un froid glacial s'était abattu sur la ville - parvinrent tant bien que mal à le déplier, et c'est ainsi que je pus lire, écrite en tout petit, cette phrase énigmatique : *Der Ball ist rund und das Spiel dauert neunzig Minuten*. Je ne pus réprimer un rire sonore, m'empressai de rouler en boule cette jolie formule écrite dans une langue maudite et la jetai en l'air, et quelle ne fut pas ma surprise alors de voir un tout petit moineau se jeter sur elle, la rattraper en plein vol et s'enfuir avec elle à tire d'ailes. Ce menu larcin me parut salubre, je le saluai comme tel.

Je ne confierais pas pour tout l'or du monde ma destinée à une feuille de papier, même roulée en boule. C'est pourtant bien ce que je fis ce jour-là, à New York. D'où tout ce qui s'ensuit et qui devait faire l'objet des pages que vous venez de lire. D'où cette fatrasie qu'un ami m'a soufflée à l'oreille. J'étais bien jeune en ce temps-là.

Merci pour votre patience.

VI

Des fruits d'alcôve

Sa déclaration d'amour, déclamatoire au possible, fut faite en toute discrétion mais en bonne et due forme dans l'antichambre qui devait le conduire vers les sommets du pouvoir.

Pas de bruits d'alcôve, pas de lourds rideaux damassés aux glands d'or mais un espace tout en enfilade en fut le cadre ému.

De chambre en chambre, ses épaules allaient s'élargissant, ses pas devenaient plus sûrs et moins lourds, une douce allégresse, une griserie allaient s'amplifiant en une divine ivresse, le portaient de chambre en chambre.

A mesure qu'il progressait, son corps devenait de plus en plus translucide sous des vêtements chamarrés de plus en plus soyeux, légers comme une brise de printemps, d'une fraîcheur qui lui rappelait son premier séjour au bord de la Grande Bleue. Il y pêchait des oursins qu'il ne mangeait pas, se contentant de se délecter de leur couleur violette.

Tout en lui, autour de lui était couleurs-pastel fraîches et joyeuses ; jusqu'à ses pensées se coloraient doucement d'un bleu-ciel nacré qu'on aurait plongé tout vivant dans une orange vive.

Il le savait : sa belle l'attendait dans la pièce dernière, la chambre dans laquelle ils s'étaient tous deux promis de déployer tous les fastes de l'orgie.

Un doute le saisissait au moment où il empoignait le bouton de chaque porte ; et si cette enfilade était sans fin, si elle n'était qu'un leurre destiné à lui faire parcourir sa vie entière un chemin tout tracé ?

Arrivé devant la onzième porte, il se récria : ho hé, là-dedans, ya quelqu'un ? Il entendit des petits pas qui détalait en griffant le plancher, puis un silence se fit durant lequel la porte sembla s'ouvrir toute seule. Il n'eut qu'un pas à faire avant de tomber en arrêt : une lettre cachetée jonchait le sol, il en exhalait un parfum de mer, sel et embruns, ambre et céruse mêlés. Il songea brièvement à ce rêve d'enfant dans lequel il voulait peigner les méduses avec le grand peignoir de sa mère adorée.

En se penchant pour ramasser ce qui ressemblait à une missive, il entendit un petit cliquetis derrière son dos puis un long et délicieux grincement : la porte se refermait derrière lui, se dit-il, mais trop occupé à décacheter la missive, il ne s'en assura pas. Le grincement seul resta dans un coin de son oreille. Il était musicien de son état et s'était aussitôt promis de redonner vie et ampleur à ce grincement, dès qu'il en aurait le loisir.

Pour l'heure, il s'agissait de décacheter cette lettre de plus en plus odorante. Le cachet de cire rouge craqua d'un coup sec sous le pouce et l'index de sa main gauche, laissant apparaître une

mèche de cheveux blonds comme les blés et une toute petite clef d'or pendue à un fil d'argent. De mots point.

Il porta la jolie mèche blonde à sa bouche, la huma longuement.

Quelque chose comme un bras de mer s'ouvrit alors dans la vaste pièce vide à vrai dire de meubles et de tentures, et blanche comme l'écume. En un éclair, il se vit s'engouffrer comme la foudre dans l'espace nouveau qui s'offrait à lui à la façon d'un vieux coffre à linge délicieusement parfumé avec des pelures d'orange, la mer encoffrée se retirant de chaque côté pour le laisser passer.

Il ne connaissait pas l'Egypte, et cependant quelque chose comme un furieux désir d'exode vint le visiter durant quelques pas, avant qu'il ne tombât à nouveau en arrêt, cette fois-ci devant un petit miroir ovale posé sur le sable humide de la mer qui s'était retiré. La mer au loin était blonde, le sable d'un bleu intense de gelée de myrtille.

Il se saisit brutalement du miroir ovale et le plaça devant ses yeux qui aussitôt se brouillèrent.

Une sorte de laitance nacrée dansa devant ses yeux, tandis qu'une voix suave lui disait : *Rejoins-moi, mon amour !*

Il tressaillit à ses mots. C'était ceux-là mêmes qu'il avait employés lors de sa déclaration enflammée en guise de conclusion.

Il se souvenait avoir tenus ces propos dans la plus extrême solitude il y avait maintenant des lustres. Combien d'années s'étaient-elles donc écoulées depuis son entrée dans l'antichambre qui ouvrait sur cette enfilade de chambres qui n'en finissaient pas ?

Hé ho, réveille-toi !

On ignore ce qu'il advint de lui après qu'eurent retenti ces mots.

On ne se souvient que du bruit des bombes incendiaires qui sifflaient affreusement, avant d'exploser dans la ville désormais en proie aux flammes, comme il se devait d'en être ainsi, depuis qu'un certain en avait décidé ainsi pour le bien de son peuple chéri.

On entendait comme un bruit de mer au loin. Embusquée dans la rue en flammes, une silhouette macabre, s'il en fût, se dirigeait droit vers l'unique immeuble qui restait encore debout, lorsqu'elle fut hélée par un bras de mer venu là on ne sait trop comment ni pourquoi. La silhouette fut tôt engloutie.

Au réveil, les iris de l'enfant étaient devenus tout violets. Une vive odeur de serpolet flottait dans la pièce richement décorée. Depuis que serpents et serpillières confondus hésitaient sur la conduite à suivre, rien n'étonnait plus personne, sauf l'enfant qui décida derechef de veiller sur le sens des tous les mots qu'il rencontrerait désormais.

Ouvrir les yeux

Avec elle, j'avais constamment l'impression de marcher sur des yeux cuits durs. Un tapis mou de cils blonds et de paupières violettes à perte de vue. Las !

Moi qui aime tant les œufs, je n'étais pas verni pour un rond. Le jaune me manquait. Je voulais sentir les coquilles d'œufs craquer sous mes pieds nus. Me rouler dans les prés de jonquilles et me soûler de soleil.

Une nuit que j'étais auprès d'elle, je lui fis part de mon souci.

Elle ne voulut rien entendre, tenant dur comme fer à son tapis d'yeux cuits durs.

Pourquoi tant d'insistance ? Elle consentit à m'avouer qu'elle aimait qu'on la regardât constamment ; elle avait même inventé un néologisme pour en parler : elle prisait ce qu'elle appelait étrangement la sousveillance. J'entrepris dès lors de percer à jour cette curieuse propension à vivre au-dessus de regard de ce tapis d'yeux cuits durs.

Et me voilà, tous yeux ouverts, Argus ressuscité qui veille alentour.

Un peu d'horizontalité fait du bien. Un peu, beaucoup, passionnément.

Une plume trempée dans l'encre vive suffit amplement à me délivrer naguère des affres de cette sousveillance permanente.

Virgile à mes heures, j'arpente les possibles en compagnie de mes auteurs préférés, avec toute la minutie nécessaire.

Mes yeux vifs, capables de percevoir jusqu'aux tardigrades présents dans les eaux marécageuses, m'ouvrent des mondes admirables, des macrocosmes obliques et louches dont je ne tarde pas à découvrir les tenants et les aboutissants.

Ne me parlez pas de conquête ni d'empire céleste ou terrestre !

Aux territoires inexplorés, je préfère, de loin, les terroirs, les terres meubles et jusqu'aux terrains accidentés qui facilitent mon ascension vers l'humanité, la rendent élastique aussi, et performative en diable, en constante extension sans expansion invasive qu'elle se veut être.

Je me suis fait de nombreux amis parmi les lettrés qui, comme moi, décidèrent quelque jour avec force d'ouvrir les yeux sur la marche du monde.

De marche en marche, nous repoussons les frontières du possible en bonne compagnie.

Reflets d'une époque à l'agonie, nous sommes agoniques en diable, rusés comme des couleuvres à collier, muets comme des carpes, lorsque cela s'avère nécessaire, ravageurs et tendres tout à la fois. Nos seuls ennemis, protéiformes, sont les ennemis de la liberté. Autant dire que nous avons fort à faire en ce monde, ce qui, précisément, garantit notre survie à long terme, car nous sommes aussi nécessaires à la vie en toute liberté que l'eau et l'air.

Un mauvais rêve

La question du poème agissait tous les esprits, des plus vils, des plus corrompus aux plus nobles, aux plus ouverts en passant par ce borborygme qu'on appelle tendrement le marais dans lequel se

débattaient des opinions vaseuses toutes faites, bonnes à échanger à l'heure de l'apéro parce que ça ne coûte rien d'essayer de s'entendre en échangeant des banalités un tant soit peu croustillantes.

A l'Assemblée, le débat faisait rage.

De nobles orateurs se lançaient des noms d'oiseaux, quelques bras d'horreur firent même leur apparition triomphale dans l'hémicycle bondé, une fois n'est pas coutume, c'est à noter.

L'ordre du jour se débattait dans de vastes prolégomènes débités à la tribune ; personne ne les écoutait, tous et toutes étant occupés à jacter dans son coin mais, curieusement, en direction tout de même des adversaires désignés, à commencer par l'orateur qui faisait sa prière avant de commencer son oraison.

C'est tout juste si certains ne se signaient pas avant de monter à la tribune, un lieu qui avait été jadis un perchoir fort prisé du haut duquel s'élevait des paroles de haut vol religieusement écoutées.

Au lieu de cela, les orateurs conspués qui se succédaient à une cadence infernale pendouillaient comme des marionnettes disloquées dans les mains invisibles de ce qu'il fallut bien se résoudre à appeler le Destin ce jour-là, un jour à marquer d'une pierre blanche dans le jardin des démocraties de moins en moins nombreuses à mesure que planait l'ombre du Doute jusque sur les nobles fronts de quelques esprits distingués que plus personne ne reconnaissait, lorsqu'il leur arrivait, rarement, de flâner par les rues.

C'est ainsi que d'oraison funèbre en oraison funèbre, l'atmosphère devint franchement funeste, et encore n'était-ce rien car au balcon l'air était devenu proprement irrespirable, les badauds et les commentateurs professionnels n'en croyant pas leurs oreilles qui se mirent à saigner dangereusement.

Il fallut se résoudre à faire évacuer les balcons, ce qui ne fut pas une mince affaire. Songez un peu : un amas de figures au teint violacé, yeux torves et écume aux lèvres, et serrées comme des sardines avec ça, n'avait pas trouvé mieux que de s'agglutiner pour tenir tête à la déraison régnante qui avait envahi l'hémicycle.

Un peu plus, et on eût assisté à un informe agglomérat de sanie et de sueur.

Gloire aux assistants-parle-menteurs qui décidèrent de prendre les choses en main, avant qu'il ne fût trop tard ! Enfin, prendre en main n'est pas le terme exact pour désigner une action aussi grandiose qui consista essentiellement en une vaste aspiration opérée par un aspirateur géant spécialement loué en urgence pour l'occasion. On ignore encore où finit ce ramassis de sanie, de sueur, de chair et d'os mêlés. La presse n'en parle pas. Ordre a été donné d'en haut d'étouffer l'affaire.

Le triste spectacle que donna l'Assemblée ce jour-là resta dans les Annales sous le nom de Journée sanglante des pitres. A vrai dire, de l'accord de tous, spectacle n'était pas le mot qui convenait pour un charivari aussi extrême. La décence m'interdit de citer la formule populaire beaucoup plus imagée qui fleurit lors des événements sur toutes les lèvres des cafetiers de France et de Navarre. Il en restait encore quelques-uns en ce temps-là. Depuis que les Français sont devenus des buveurs de thé invétérés, plus anglais que les Anglais, il faut reconnaître que

les choses se sont lissées à tel point qu'il est devenu difficile de hausser le ton sans se faire immédiatement remettre à sa place qui est de n'en avoir plus aucune.

Lu dans Pourri Match :

L'hémicycle était devenu un pain de sucre, chacun cassant du sucre sur le dos de l'adversaire, armé d'un petit piolet rouge ou bleu. Il s'agissait en somme de s'agiter en grim pant le plus haut possible le long du pain de sucre, sans aucun égard pour les voisins. Chacun piétinait joyeusement les plates-bandes de l'adversaire. On frisait la guerre de tous contre tous, même s'il subsistait encore un semblant d'esprit de corps dans ce qui était devenu un ramassis de jean-foutre bons pour la casse. Il est à noter qu'une petite part de l'hémicycle restée imperturbable et bien comme il faut dans ses costumes trois pièces et ses tailleurs bon chic bon genre avait observé toute la scène avec une gourmandise à peine dissimulée. Le parti de la R-haine se frottait les mains en attendant de pouvoir tirer les marrons du feu. Les plus détestables ennemis de la liberté, les esprits conservateurs les plus recuits qui marinaient à longueur de temps dans les eaux fangeuses de la haine raciale se posaient donc en modèles d'ordre et de décence. Cela ne devait pas rester sans conséquence.

Les couleurs de mon enfance

Le rouge et le bleu furent mes deux premières couleurs, les couleurs marquantes dans l'enfance d'un enfant solitaire, volontiers solitaire mais qui ne se sentait jamais seul car il avait pour lui seul un grand jardin potager, un vaste verger et un immense grenier qu'il pouvait explorer à sa guise en toute sécurité.

Les hauts murs de pierre taillée gris-bleu, le grand portique vert sapin et jusqu'au perron donnaient à sa maison des allures de solennité et de tranquillité dans un quartier urbain excentré. Il faut dire que le quartier Saint-Claude à Besançon à la fin des années cinquante, c'était encore la ville à la campagne, avec des fermes et des vaches laitières alentour, de grandes villas cossues, de modestes maisons toutes pourvues de jardins vivriers, avant que ne poussent comme des champignons des immeubles-cages à lapins, de petites résidences et des barres d'immeubles pour y entasser les masses laborieuses.

La rouge, disais-je... ah mais pas n'importe quel rouge ! le rouge des braises rougeoyantes dans le petit poêle en faïence bleu-gris de ma chambre, des braises comme des yeux qui respiraient, pulsaient en cadence, dévoreurs de lumière. Le feu haletait, gémissait parfois, toujours respirait. On se chauffait au charbon en ce temps-là...

Il y eut aussi la goutte de sang écarlate qui sortit de mon pouce droit, après que je me fus salement écorché avec une grosse épine de rosier restée plantée dans mon pouce et qu'il me fallut extraire moi-même sans peine. Le rouge vif de ce sang rivalisait sans peine avec la pourpre des roses en fleurs ! Aucun dégoût à la vue de ce sang, aucune exaltation non plus, juste une grosse goutte d'un sang rouge vif, épais et luisant, la toute première !

Les tulipes rouges flamboyaient le long de l'allée principale qui menait au jardin. A la belle saison, je déterrais les carottes sauvages, si nombreuses, qui s'étaient repiquées un peu partout au fil du temps, et j'étais fasciné par le mouron d'un bleu intense proche de celui du myosotis, la

fleur préférée de ma grand-mère ; je l'observais assis sur les graviers blancs de l'allée, tentant d'en percevoir le vénéneux secret, car on m'avait averti qu'il ne fallait jamais donner cette plante à manger aux lapins !

Le bleu du ciel, aussi, dans le grand verger fut un compagnon idéal, comme si, penché sur mon épaule, il veillait à ce que tout se passât bien, pendant que je retournais la terre. Les objets ferreux plus ou moins rouillés y étaient nombreux qui excitaient ma curiosité d'enfant. La guerre était passée par là, la maison ayant été occupée par des Allemands en déroute délogés par les troupes américaines, ce que je sus très tôt grâce à mon père qui aimait me raconter.

Lors de mes expéditions de petit terrassier, je n'ai déniché aucun trésor mais j'ai découvert le bonheur de chercher qui ne m'a plus jamais lâché. Quelques années plus tard, un camarade de classe et un de ces copains dénichèrent un petit coffre de bois rempli de pièces d'or, d'argent et de cuivre datant me dit-il, du règne de Henry IV qui fit avec son armée des incursions meurtrières en Franche-Comté. Le bon Roi Henry, mon cul !

Un bleu métallique me fascina quelques instants : une énorme mouche bleue s'était bizarrement enfilée dans un trou aménagé dans l'établi de mon père qu'il avait installé à l'air libre pour y bricoler. J'en fus saisi de dégoût. J'aurais voulu tuer cette mouche. Mon premier souvenir où l'envie de tuer me prit !

La chaleur du foyer, le poêle dans ma chambre, les hauts murs de pierre de taille gris-bleu, les tulipes rouge-vif, le bleu du ciel, le mouroon, une mouche bleue, voilà un inventaire à la Prévert de plus dans lequel se dit toute l'épaisseur du monde éprouvée par un enfant au milieu du siècle dernier.

Mais qui donc a encore peur du rouge, du jaune et du bleu ?

Ele li dist tan de bellües, De truffes et de fanfelües,

Qu'ele li fet à force entendre

Que le ciel sera demain cendre.

Rutebeuf

Lit une phrase de quelqu'un et plouf tombe dedans.

C'est comme à l'intérieur d'un œuf.

Gilbert Bourson

*

La coquille est chaude encore ; les doigts s'y sont brûlés à l'instant.

De la taille d'un œuf de caille d'abord, puis d'un œuf de poule, puis d'un œuf d'autruche, voilà qu'elle enfle encore sans jamais se déformer, restant parfaitement-purement ovoïde.

Œuf dans toute son inquiétante splendeur.

Et voici qu'arrive sur des ailes de cochon l'instant fatidique : il ne faut pas moins de quatre ouvriers lilliputiens placés aux quatre points cardinaux de l'œuf géant pour déposer à son sommet le coupe-œuf qui sectionnera d'un coup sec sa partie supérieure, découvrant ainsi un jaune intensément luisant, c'est du moins ce qui est vivement espéré par toute une phalange d'experts appelés à la rescousse pour l'occasion.

Les plus hautes instances de l'Esprit, dans la foulée, ont été convoquées pêle-mêle pour l'occasion, mais rien ne filtrera de la réunion avant que le maître et seigneur des lieux, le poète, n'ait décidé du sort de l'œuf en question. Des débats sans fin éterniserait la chose, alors qu'il s'agit de lui régler son compte au plus vite. La question du coquetier, entre autres questions, est des plus délicates. On en est encore à chercher à savoir comment l'œuf, dénué de coquetier, peut bien se tenir tout droit, dans le froid, qui plus est.

Ici, on ne se rue pas sur les mots, on ne les cajole pas non plus. Ici, on ne triche pas parce qu'on ne joue jamais. On s'amuse, c'est fort différent, n'est-ce pas, Jim ?

Les mots vivent leur vie, ruent, s'ébrouent, renâclent et s'accouplent en toute liberté sur les langues de toutes et de tous. Chevaux, mustangs en liberté, lâchés là, on ne sait où, ici et là, nulle part et partout à la fois, mais rares sont celles et ceux - oh dieux du ciel ! qui osent les monter sans se démonter. C'est bien là le hic, ou, comme le dit un ami allemand qui a toujours le mot pour rire, c'est là que gît - cogite et s'agite, oserais-je ajouter pour ma part - le lièvre dans le poivre. L'histoire ne dit pas s'il est noir, blanc ou gris. Nous autres Français de souche gauloise biberonnée aux vins capiteux importés du Latium aimons banqueter et hoqueter, autant que fer se peut. C'est que nous avons désormais un moral d'acier, et gare à qui n'y prend pas garde.

Ah les mots...

D'aucuns ont le souffle court, d'autres se sentent pousser des ailes, tandis que d'autres encore galopent par les prés fleuris à la recherche d'une belle et fringante jument qui saura leur tenir tête pour un temps, le temps de s'accoupler au char d'Appolon en personne ressuscité d'entre les morts glorieux pour l'occasion. Les généalogies divines sont si complexes, les imbroglios héroïques si confus, les accouplements si monstrueux, les créatures engendrées d'aspects si variés et si immondes que, tout bien pesé, et le temps n'a pas manqué pour cela, il est infiniment préférable que « tout cela » reste entre nous, je veux dire au fin fond d'un livre rangé au fin fond d'un tiroir.

J'ajoute en passant que toutes les églises et chapelles de la région ont été transformées depuis belle lurette en écuries, étables et porcheries diverses et variées pour répondre à la demande croissante de liberté sans condition qui émane de la libertaire population des mots en croissance constante, lesquels ne cessent de se croiser en s'accouplant de façon tout à fait éhontée sur toutes les bonnes places publiques qui se respectent.

Hululements, cris d'orfraies, vagissements, brames divers et variés sont un régal pour les oreilles le soir venu. Il n'y a guère que les sourds et les malentendants pour leur préférer leurs oreillers en plumes de dragon qui ont la fâcheuse particularité de leur seriner des berceuses d'un autre âge qu'ils sont seuls à entendre, à ce que nous en savons. Des cris, des cris, encore des cris, des petits, des énormes, des sauvages, des modulés, voilà qui fait notre bonheur.

Et tous s'y mettent, tant les mots creux et ronflants que les mots graves et sentencieux, formant à eux tous des phrases folles et furieuses qui mettent une belle pagaille dans l'esprit des gens du lieu qui ne demandent que ça d'ailleurs.

Piquante la tarentule qui encule le pendule !

Ah mais c'est le monde à l'envers, je vous jure !

L'horloge, comtoise, s'il vous plaît, a tout vu du haut de ses deux mètres cinquante, elle n'en a pas perdu une miette, elle veut maintenant sa part de queue ou alors elle va faire un mâle-heur ! On la calme comme on peut, le temps que le pendule, remis d'aplomb, récupère un peu d'énergie. En mode pendulaire, la jouissance est si rude, un brin casse-cou, qu'il lui faut quelques minutes avant de retrouver tous ses ressorts. Il ressort de cet heureux imbroglio que tout est permis à qui ose s'en donner les moyens ; les mots sont décidément de fieffés coquins. Hier encore, au petit matin, l'horloge me confiait après une nuit d'amour qu'elle aimait par-dessus tous les petits cochons hauts comme trois pommes, et particulièrement ceux qui avaient une langue bleue. Ce qui m'amène à vous dire qu'ici et là tout ce qui a une langue a tendance à virer au bleu dont il existe des millions de nuances, ce qui nous laisse le temps de nous y acclimater, surtout lorsque le temps vient à nous manquer. Il ne nous manque qu'à proportion de notre nostalgie de quatre sous qu'il nous arrive, las, de mettre au clou ou de brader au plus offrant, tant et si bien qu'à la longue notre nostalgie nous ayant quittés pour de bon nous nous retrouvons gros Jean comme devant dans un confessionnal transformé pour l'occasion en un lieu d'aisance. Je n'en dirai pas plus, décence oblige !

Ivresse sainte, disent les bons esprits habitués à tout sacraliser.

La réalité est plus crue, d'où la nécessité d'introduire dans les mœurs locales des habitudes de cuisson, afin d'équilibrer quelque peu les menus : obligation est faite à chaque ménage de ménager une part de cuit dans les propos d'une crudité sans nom qu'ils tiennent à longueur de temps. Cette obligation est bien acceptée par la population qui y voit paradoxalement une occasion supplémentaire de pimenter ses propos. Depuis l'introduction du sel, puis des épices et des aromates, on n'a pas fait mieux pour relever les plats, lesquels, sans ces précieux ingrédients, se seraient mortellement ennuyés. Ici, on appelle cela la courtoisie. C'est un brin chevaleresque, furieusement désuet, et de ce fait, délicieux.

Donnez-moi à choisir entre un sabre et du sable, je ne prends ni l'un ni l'autre, préférant de loin ce qui est scabreux !

Ici, on révère le dieu Piment d'Espelette rapporté des Amériques. Le sel bleu d'Iran et le sel rose de l'Himalaya sont également très appréciés, sans que l'on néglige pour autant le bon vieux sel blanc de Guérande et l'excellent gros sel gris de Noirmoutier, avec une tendresse particulière, il faut l'avouer, pour la fleur de sel récoltée avec amour dans les marais salants de notre chère Camargue. C'est qu'il en faut pour tous les goûts. On ne voudrait froisser personne, à commencer par la Camarde qui veille aux grains... de folie, bien entendu.

Mais, et notre œuf dans tout cela ? Il a dû refroidir depuis tout ce temps.

Que nenni ! Queue ne nie !

C'est, vous ne le saviez pas, qu'il dispose d'un chauffage intégré dont on ignore totalement le mode de fonctionnement interne mais dont on a pu maintes fois mettre en évidence la redoutable

efficacité. Oui, oui, allez, touchez ! Regardez comme il est bien chaud, presque brûlant. Tout à l'heure, le poète s'y est brûlé le bout des doigts dans sa hâte de s'en saisir pour goulument le gobichonner sans autre forme de procès.

Halte-là ! brailla l'œuf s'adressant à sa conscience en ébullition. *Tu ne crois tout de même pas que ce sera aussi facile que tu le penses de faire de moi ce qui bon te semble. D'ailleurs, ici, on ne s'arrête pas aux apparences, si changeants par ailleurs, et d'ailleurs en ailleurs, autant voyager assis, tu ne crois pas ?!*

Aussitôt dit, aussitôt fait : le poète s'exécuta tant et si bien qu'il en perdit la tête. C'était bon signe car au pays des mots débonnaires il ne fait pas bon se prendre la tête. C'est ainsi que sans tête, enfin, la tête sous le bras, je veux dire, notre poète tout nu fut mis dans le bain. Saint Jean-Baptiste n'aurait pas fait mieux. Mis dans la confidence, dès l'apparition de l'œuf posé au sommet de la colline qui surplombe le village qui répond au doux nom de Vielverge, nos mots s'étaient rassemblés autour de la colline sacrée pour ne pas rater une miette du festin tant espéré.

Et le bain dans tout ça ? me direz-vous.

Ah oui, c'est vrai, le bain ! Ça au moins, c'est d'actualité ! Vos vieilles lunes de poète extasié-échaudé, on s'en branle !

Mais faites donc preuve d'un peu d'imagination, bon sang ! Non ? Vous ne voyez toujours pas ? Non une fois, non deux fois, non trois fois ! Adjugé au poète là-bas dans le fond de la salle !

Ne soyez pas si timide, allez, approchez, venez dans la lumière, qu'on vous voit un peu, elle ne mord pas, elle ne griffe même pas, la garce ! Elle vous en met juste plein la vue parfois, c'est tout ce qu'on peut lui reprocher.

Vous donnez votre langue au chat ? Ah, alors vous l'aurez voulu, il va se régaler, le gros matou, vous pouvez m'en croire, ce n'est pas notre poète qui dira le contraire.

Le voilà qui déboule, il va vous dévorer tout cru. Voilà ce qui arrive quand on fait trop confiance aux poètes. Ils en profitent grassement. Ils sont de tous les coups fourrés. La police a beau les traquer, il en revient de partout comme les rats dans Paris assiégé.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Le poète déguisé en commissaire-priseur maintenant déguisé en chat, tout à sa guise, miaule à tout rompre des paroles insanes. Tant pis, vous l'aurez voulu !

C'est le chat qui parle là, déguisé en poète ? le poète travesti en chat ? Va savoir !

On ne sait plus trop, maître en fourberies et autres délicatesses de son cru qu'il est, le poète, le chat ou qui que ce soit d'autre de votre choix.

En ce qui le concerne, je vous le concède, le verbe être ne convient guère. Je vous l'avais dit, vous l'aurez voulu. C'est ça, les poètes, ça change de peau comme d'autres de chemise en une fraction de phrase.

Je vais donc vous mettre dans le bain, vous n'en croirez pas vos yeux et vos oreilles, car c'est d'abord par la peau que ça se passe, et je vous y plongerai tout cru, lentement mais sûrement, ah mais attention, je tiens à le préciser : par l'opération du sain esprit de la poésie la plus salace qui

soit, je vous assure qu'à la suite de ce bon bain mémorable vous allez à votre tour devenir un peu poète.

Poète sur les bords et puis carrément débordé par l'immense tâche qui s'annonce dans vos babils d'adulte retombé en enfance. C'est cyclique, vous savez, ne vous inquiétez pas, vous reviendrez à votre point de départ, mais transformé de fond en comble, l'immeuble qui vous sert de visage aura pris quelques fenêtres de plus comme d'autres prennent quelques rides, vous ne vous en porterez que mieux. Car tout est langage, mon bon Monsieur, en tous cas, tout passe par lui, croyez-en mon expérience ! et qui en est passé par là ne s'en remet jamais vraiment. D'où quelques mutismes célèbres par-ci, par-là. En prime aussi, quelques fiers mathématiciens et nobles logiciens à qui on ne la fait pas mais qui n'en jactent pas moins à qui mieux mieux, lorsqu'ils sont au lit avec Vénus Callipyge ou au bain avec Vénus Anadyomène. Les enculeurs de mouches ont cet avantage sur eux qu'ils ne sont pas les difficiles, eux.

Vous ne sentirez rien de prime abord, juste quelques petits picotements sous les aisselles, rien de bien méchant, et tandis que vos couilles frissonneront comme si vous vous geliez les burnes sur une banquise de pacotille, votre verge durcira mais par à-coups comme si elle anticipait des spasmes à venir que vous connaissez bien, espèce de filou. Rien de meilleur que cette sensation engendrée par vos deux petites couilles toute reintrées, comme on dit chez nous, pour vous sentir mâle jusqu'au bout des ongles, le temps de recharger vos batteries en vous connectant au réseau électrique de vos frissons. Ah tu aimes la trique, mon bonhomme, tu vas être servi !

Mais, je m'emporte, je ne devrais pas.

Déjà je sens durcir sous ma plume la pointe des tétons de vos seins, je vois votre gorge se rembrunir, j'entends vos reins se préparer à l'assaut de chair, spasmes et frissons garantis, votre vulve, je la sens fleurir, violacée déjà, figue noire à portée de ma bouche et de qui-quoi vous voudrez, oh belle endormie qui s'éveille aux joies du sexe !

Pendant quelques instants vous regretterez peut-être d'être venu, puis vous prendra l'envie farfelue d'être une femme au moins pour quelque temps, pour savoir ce que ça fait, et enfin, c'est imparable, vous accepterez votre sort qui est d'être qui vous voulez, vous clignoterez d'un sexe à l'autre, vous effacerez les frontières qui séparent la stricte définition du masculin et du féminin, vous ne saurez plus du tout où vous en êtes ni si vous en êtes.

Tout d'abord, je vous l'accorde, votre peau presque translucide, veineuse-vineuse-vitreuse et luisante comme un parchemin tout neuf, tout vif enduit d'une huile de sésame parfumé à la bergamote, la peau de votre cou et de vos poignets surtout, va virer insensiblement du bleu turquoise au bleu de Prusse, et c'est ainsi, en toute simplicité, sans cornue ni alambic, que vous deviendrez un peu poète sur les bords d'abord, comme si vous étiez en train de n'être-naître aux côtes marines à la manière d'une Aphrodite d'opérette surgie dans un vaudeville donné à la Comédie Française, ah tout un programme ! et puis vous allez bleuir et bleuir encore et encore jusqu'à devenir violet puis cramoisi. Et le tour sera joué.

Transports en commun ! Rien de mieux ! pores en transe, porcs heureux et fiers de l'être, tout ça, tout ça, et plus encore ! Ici, on sonne l'hallali. Toutes les petites morts sont les bienvenues.

Il sera temps alors de vous entendre avec toutes les instances de votre esprit afin de limiter au strict minimum la fâcheuse confusion qui ne manquera pas de régner dans les chambres en enfilade de votre esprit dérangé par tant et tant d'allers et venues de mots piétinant d'impatience

dans les antichambres de vos pensées les plus secrètes que vous manquerez, au tout début du moins, d'exploser. Or, il ne s'agit nullement d'exploser mais d'exposer vos vies et vos vues, en bon caméléon de vos moi successifs que vous serez devenu le temps d'un poème, de nous montrer vos moi pentus, griffus, ventrus, tout nus, et tout et tout, dans l'ordre qu'il vous plaira d'adopter.

Vous allez virer du bleu turquoise au bleu de Prusse, disais-je, vous deviendrez poète sur les bords d'abord, je le redis, comme si vous étiez en train de n'être aux côtes marines que cette créature écervelée, cette nymphette de théâtre empanachée à la manière d'une Aphrodite d'opérette devenue en un quart de phrase la petite chienne d'Offenbach, tutu rose et tout et tout, ah vous allez adorer, et la perle qui trône dans la grande coquille Saint-Jacques, je ne vous dis que ça ! Personne, jamais, n'a osé y toucher. Et vous, qu'en ferez-vous ? Nous verrons cela plus tard, lorsque vous serez dégrisé.

Vous allez bleuir et bleuir encore et encore jusqu'à devenir violet puis cramoisi. Selon les saisons, vous serez tantôt pourpre, tantôt cramoisi, vous aurez plaisir, jour après jour, à jouer avec ces deux nuances si proches l'une de l'autre, tirant à boulets rouges sur le bleu ou à boulets bleus sur le rouge ! Vous ne commanderez pas au temps, mais votre humeur sera de la partie, ce qui est déjà beaucoup, vous ne trouvez pas ?

Comment je sais tout ça ? C'est que je le sais de source sûre, l'imagination ne trompe pas. Ne se trompent que ceux qui veulent toujours avoir raison.

Vous ne serez plus un moteur à réaction ni un ballon d'oxygène dans un hôpital miteux mais une intraveineuse géante branchée sur les éclairs d'amour en provenance de Vénus. Comme les réalistes explorent toutes les failles et les anfractuosités glauques d'une histoire fatalement incomplète pour nous vendre leur illusion de récit de réalité, vous exploiterez sans vergogne les failles nombreuses du lexique, jonglant avec les voyelles, les consonnes et les étymons ! Et vous serez toujours surpris d'apprendre qu'il y a toujours à en apprendre, que c'est sans fin cet océan linguistique, particulièrement là où se produit le partage des eaux, là où diverses langues s'entre-caressent l'apex. Et puis, entre les hapax et les Apaches, le choix est vite fait ! On ne choisit pas, on prend tout !

Vous serez constamment, c'est vrai, entre la vie et la mort. Mais assez parlé de vous, revenons à notre œuf, il est plus que temps, il risquerait de refroidir sinon, manquerait plus que ça !

En fait de bain, je vais vous décevoir. Il me semble vous avoir déjà suffisamment mis dans le bain. Si je consens à pousser le bouchon un peu plus loin, c'est par amour de la dive bouteille que nous partageons, l'amour en votre absence, la dive bouteille en votre présence. Nous ne sommes jamais vraiment seuls. Seule une solitude muette sur son sort effraie, et celle-là n'est pas de notre ressort. L'aphasie n'est pas notre fort, mais reconnaissons qu'il suffit qu'une tuile nous tombe sur la tête pour qu'il en soit tout autrement, aussi restons humbles et modestes, je vous prie !

Mais avant toute chose, revenons rapidement sur la délicate question de l'existence d'un coquetier seul à même d'accueillir pareille splendeur nacrée.

Elle fut résolue en un tour de phrase : on fit venir à grands frais d'Autun le cratère de la Dame de Vix. Le voyage ne prit que quelques secondes. Le cratère arriva intact en haut de la colline où furent transportés avec mille précautions le divin œuf et son fringant coquetier, ce qui laissait

présager des gauloiseries à n'en plus finir comme on les aime tant dans la région. Séquanes, Eduens et Lingons peuvent toujours s'étriper autant qu'ils le veulent, ici, on entend et on sait s'amuser de tout, le tout étant de s'entendre sur le périmètre accordé à ce « tout », ce qui n'est pas facile, même de nos jours qui regorgent de « toujours », de « jamais » et de « tout » à ne plus savoir qu'en faire. Le mieux est encore de flatter leur espérance de vie en les maintenant sous pression.

A cet effet, nous avons ici un nombre considérable de potions toutes plus magiques les unes que les autres : le philtre à corneilles, très prisé des Anciens, lequel vous fait prendre des vessies pour des latrines en un quart de gosier : aussitôt bu, aussitôt berlue !

Difficile à préparer parce qu'il requiert une bonne douzaine d'yeux de perdrix lesquelles valent leur pesant d'or par les temps qui courent. Je n'entrerai pas plus dans les détails d'une horrible mixture de couleur noirâtre longue à obtenir, tant elle requiert d'ingrédients qui doivent tous être savamment dosés. Outre le philtre à corneilles appelé ainsi parce qu'il provoque des bâillements sans fin chez celui ou chez celle qui a eu le bonheur d'y goûter ne serait-ce que du bout des lèvres, nous avons diverses potions qu'il serait fastidieux de nommer toutes.

Ce sera pour une autre fois, si vous voulez bien. Oui, je sais, mon exposé tourne court, mais c'est pour vous ménager, je ne voudrais pas abuser de votre patience et que vous vous en alliez la queue raide mais basse ou le clito en berne.

Et puis, tous ces philtres dont je tais le nom pour cette fois, n'ont qu'un but, je le rappelle : maintenir en vie sous pression les « toujours », les « jamais » et les « tout » qui nous empoisonneraient la vie, si on laissait faire ces agents de l'idéalisme patenté de quatre sous, ces avatars d'un platonisme exsangue passé de mode. Ça fait longtemps que les religions nous gonflent en se refiletant la patate chaude de l'origine du mal et du mâle, mais nous, en bonnes fumelles, comme on dit par chez nous, nous disons merdre et remerdre à tous ceux, nombreux, innombrables même, qui se portent candidats pour remerdier à la situation en nous faisant chier avec leurs idoles grimaçantes ou leur deus absconditus à deux balles sans façade ni visage. Nous, on aime le scintillement des étoiles. Le firmament et le ciel, voilà un plancher solide ! Nous pouvons y danser tels des ours affamés la tête en bas des heures et des heures, sans jamais nous lasser.

Vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'en Allemagne les corps aux pieds deviennent des yeux de poules, des *Hühneraugen*.

Vous comprenez pourquoi je reste prudent avec toutes ces choses qui deviennent des mots et parfois même de vrais maux, comme ces dieux qui encombrant le ciel, la terre et les enfers dans des contes à dormir debout censés éveiller la conscience des humbles.

Et puis la mollesse, ce n'est pas le genre de la maison.

Ce qui nous ramène aux yeux, euh, aux œufs, excusez-moi, je commence vraiment à fatiguer.

Les œufs, dis-je, vous les aimez durs ou mollets ?

Par ici, je dois bien vous l'avouer, nous avons une nette préférence pour les œufs mollets seuls en mesure de nous fournir ce jaune luisant à souhait dans lequel nous baigner nus-nues tout notre soûl en galante compagnie.

Allez, venez, n'ayez pas peur ! Venez voir ! Le jacuzzi est presque prêt, il ne manque plus que vous !

Le coquetier mesure tout de même un mètre soixante-quatre, J'ai donc fait installer un petit escabeau rien que pour vous. C'est que vous êtes ce jour mon hôte d'honneur. Un hôte de marque, ça se remarque. Et c'est d'autant plus marquant, lorsqu'il s'agit de l'écrire noir sur blanc.

C'est étonnant comme l'œuf géant s'insère bien dans le cratère.

A croire qu'ils étaient faits pour se rencontrer et s'entendre comme larrons en foire.

Le commerce de l'étain s'est éteint depuis belle lurette, n'empêche que de vice en vice nous aurons fort à faire et fort à défaire, et vice-versa, dans le cratère de cette bonne Dame de Vix transformé pour notre plaisir en jacuzzi. C'est tout le drame qu'on pouvait encore lui souhaiter, après tout ce temps passé à moisir sous son tumulus.

Tout le monde peut s'y rendre, euh pas dans le tumulus, mais dans le bain, hein ! s'y baigner, y batifoler à sa guise, oh sans gêne et sans pudeur, et plus on est de feux-follets, plus on rit ! Eh oui, le bleu, encore le bleu, toujours le bleu ! D'Auvergne ou d'ailleurs, à votre guise.

Je ne voudrais pour rien au monde que vous ratiez le spectacle dont vous allez être avec votre plein et entier consentement l'acteur émérite, un parmi tant d'autres, le spectateur extasié et cette conscience diffuse qui infuse déjà en vous et que nous appelons du doux nom de poésie. Vous êtes la tasse et le thé, le sachet de thé et l'eau bouillante qui l'étreint.

Belle et rebelle, dit-on de mémoire d'éléphant, la poésie.

Mais, je vous rassure, ni fiole ni phiale ici, ni toge ni toque ni torque, à bas l'Antique et ses fanfreluches ! Nous voulons être furieusement modernes. Et passe sous le porche une Porsche flambant-neuve !

Arrivé là, ce sera à vous de jouer. Vous devrez agir seul, prendre tous les risques, vous devrez vous mouiller, c'est le cas de le dire.

En attendant, bon bain à vous ! et surtout ne soyez pas sage ! Les images ne sont jamais sages.

Omelette aux herbes ou œuf sur le plat, c'est comme vous voulez, du moment que vous partagez. Frétillez dans le jaune d'œuf jusqu'à vous brouiller avec la Terre entière, quel bonheur c'est !

Libre à vous d'y faire des roulés-boulés comme cochon dans sa bauge ou d'y voir mille nuances de jaune propres à faire pâlir de jalousie le soleil couchant ou bien d'en goûter tant la luisance que la douce texture en compagnie de la belle ou du bellâtre de votre choix, ici, tout est permis, pourvu qu'on s'amuse !

Ah Muse d'un jour et de toujours, qui que tu sois, au hasard des rues, dans les venelles parfumées de mes rêves les plus tordus ou dans la chambre haute qui abrite mes écrits, je ne me lasserai jamais de toi, tu m'amuses et jamais ne m'uses !

Jean-Michel Guyot

